

ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES (MONACO)

Collection LOUIS NOTARI 5

Louis Notari

BÜLÜGHE MUNEGASCHE

Bluettes Monégasques

I^{re} PARTIE

Fables et Devinettes Monégasques
avec Traduction Française en regard



Réimpression en fac-similé de l'ouvrage paru en 1941

Introduction de Stefano Lusito

Editions EGC Monaco
2026

ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES (MONACO)

Collection LOUIS NOTARI 5

Louis Notari

BÜLÜGHE MUNEGASCHE

Bluettes Monégasques

I^{re} PARTIE

Fables et Devinettes Monégasques
avec Traduction Française en regard



Réimpression en fac-similé de l'ouvrage paru en 1941

Introduction de Stefano Lusito

Editions EGC Monaco
2026

Parus dans la « Collection Louis Notari »
Louis Notari, *U libru d'i aujeli*,
Recueil de poèmes inédits en langue monégasque, 2025
Louis Notari, *A scarpëta de Margaritun*, 2025
Louis Notari, *Se paga o nun se paga ?*, 2025
Louis Notari, *Toca aiçi, Niculin !*, 2026

Remerciements

L'Académie des Langues Dialectales remercie
Monsieur Thomas Fouilleron, Directeur de la Bibliothèque
et des Archives du Palais Princier de Monaco,
et ses services, pour l'aide précieuse apportée
à la réimpression de cet ouvrage.

Toute notre gratitude va à la
Fondation des frères Louis et Max Principale
pour l'aide apportée à la réalisation de cet ouvrage.

INTRODUCTION

PAR STEFANO LUSITO

Le volume ici réédité constitue le dernier ouvrage en langue monégasque publié par Louis Notari. Paru en 1941, il se présente avant tout comme un recueil de fables moralisantes en vers, largement inspirées de la tradition ésoopique telle qu'elle a été transmise par Phèdre. Le genre de la fable, comme on le sait, jouit d'une fortune pluriséculaire dans la littérature européenne, ainsi que l'illustrent, parmi les exemples les plus célèbres, les fables allégoriques de Jean de La Fontaine, véritable rénovateur de ce genre littéraire au XVII^e siècle.

En ce qui concerne l'adoption de la fable en vers dans l'aire ligure – et donc dans un contexte culturel proche de celui de Monaco – il convient de rappeler, parmi les modèles de Notari, le génois Martin Piaggio, auteur de l'*Esopo zeneise*, publié pour la première fois en 1822 et réédité en 1829 dans une version augmentée¹. L'œuvre de Piaggio connut une large diffusion dans toute la Ligurie : en témoigne notamment la présence de rimes tirées de ses poésies dans la tradition orale de plusieurs localités de la région, parfois éloignées du chef-lieu.

† Cette œuvre de Notari comprend également une série de devinettes en rime, partiellement inspirées de celles que Pierre Isnard avait publiées dans l'*Armanac Nissart*, revue à laquelle Notari collabora lui-même dans les années 1930 avec des compositions en monégasque. Ce dialogue avec le milieu culturel niçois inscrit l'ouvrage dans un réseau élargi d'échanges littéraires et linguistiques, en continuité avec l'action menée par Notari à la même époque, notamment dans le cadre des *Festin munegaschi* organisés en collaboration avec la Mairie de Monaco. La sympathie de l'auteur pour le mouvement félibréen – déjà perceptible dans ses œuvres antérieures – se trouve d'ailleurs réaffirmée dans le titre du poème liminaire qui ouvre le recueil.

Le titre du volume, *Bülüghe munegasche, Bluettes monégasques*, évoque l'image d'étincelles issues d'un feu sur le point de s'éteindre : métaphore transparente de la condition fragile de la langue monégasque dans la première moitié du XX^e siècle, thème sur lequel l'auteur s'était déjà arrêté dans les introductions à d'autres de ses œuvres. Dans cette perspective, le choix du genre de la fable n'apparaît nullement fortuit. S'adresser, au moins idéalement, à un jeune public signifiait se tourner vers l'avenir, en confiant aux nouvelles générations l'espoir d'une continuité linguistique. Il n'est donc pas surprenant que le thème de la fable – tantôt puisé dans la tradition locale, tantôt retravaillé d'après les modèles de La Fontaine – ait été repris par d'autres figures de la culture monégasque du XX^e siècle, telles que Louis Canis et Louis Principale.

¹ Dans les premiers vers du poème LV, *U Liun e a Levre*, Notari affirme que Piaggio avait publié ses fables « il y a deux siècles ou à peu près » ; en réalité, un peu plus d'un siècle seulement s'était alors écoulé.

Le livre vit le jour à un moment particulièrement dramatique de l'histoire européenne. Au déclenchement et durant les premiers développements du second conflit mondial, les tensions internationales ne manquèrent pas de susciter des inquiétudes jusque dans un pays de dimensions réduites tel que la principauté de Monaco, prise dans des équilibres géopolitiques instables et directement exposée aux conséquences de la guerre. Entre le printemps et l'été 1940, avec l'offensive allemande contre la France, la Méditerranée occidentale connut une phase d'incertitude particulière, qui alimenta inévitablement des craintes quant au sort de l'État monégasque. Ces préoccupations apparaissent avec netteté dans l'un des poèmes qui clôturent le volume : une invocation à Dieu afin qu'il préserve la paix et garantisse l'indépendance du micro-État méditerranéen. La dimension morale et, dans une certaine mesure, religieuse, déjà présente dans les fables, se charge ici d'une signification supplémentaire, entremêlant la réflexion éthique à l'angoisse historique du présent.

Les références à l'indépendance monégasque, érigée en valeur fondatrice du micro-État, se retrouvent également dans l'ode *O belu Mùnegu!*, que Notari avait publiée quelques années auparavant dans une brochure non datée, mais vraisemblablement parue entre 1935 et 1937. Il convient toutefois de relever que le poème porte la date de mars 1927, ce qui en fait sans doute l'un des premiers textes rédigés en monégasque par l'auteur. On se souviendra d'ailleurs que cette même année vit naître la *Legenda de santa Devota*, premier texte littéraire publié en monégasque, achevé en juin à l'issue d'une rédaction particulièrement fébrile.

Les *Bülüghe munegasche* devaient constituer la première partie, intitulée *Fore e devineli* (« Fables et devinettes »), d'un diptyque consacré à des poèmes moralisants dans lesquels s'affirme également la foi chrétienne de l'auteur. La seconde partie des *Bülüghe*, intitulée *U libru d'i aujeli* (« Le livre des oiseaux »), fut composée dans les années suivantes – en reprenant en partie des textes antérieurs restés inédits – mais ne fut pas publiée du vivant de Notari pour des raisons demeurées inconnues. Ce n'est qu'en 2025 que l'ouvrage a enfin vu le jour, inaugurant la présente collection éditoriale.

Après la publication du volume de 1941, Notari poursuivit avec constance l'étude et la valorisation de la langue et de la culture monégasques. Comme il le rappelle lui-même dans l'introduction à la première partie des *Bülüghe*, figuraient parmi ses projets une grammaire du monégasque et une étude des traditions locales. Là encore, ces deux travaux restèrent inédits du vivant de l'auteur : la grammaire est aujourd'hui encore conservée sous forme manuscrite au Fonds Régional de la Médiathèque Princesse Caroline², tandis que l'essai sur les traditions monégasques, intitulé *Mon beau Monaco. Souvenirs et traditions*, a été publié en 2004 dans les *Annales Monégasques* par les soins de René Stefanelli³.

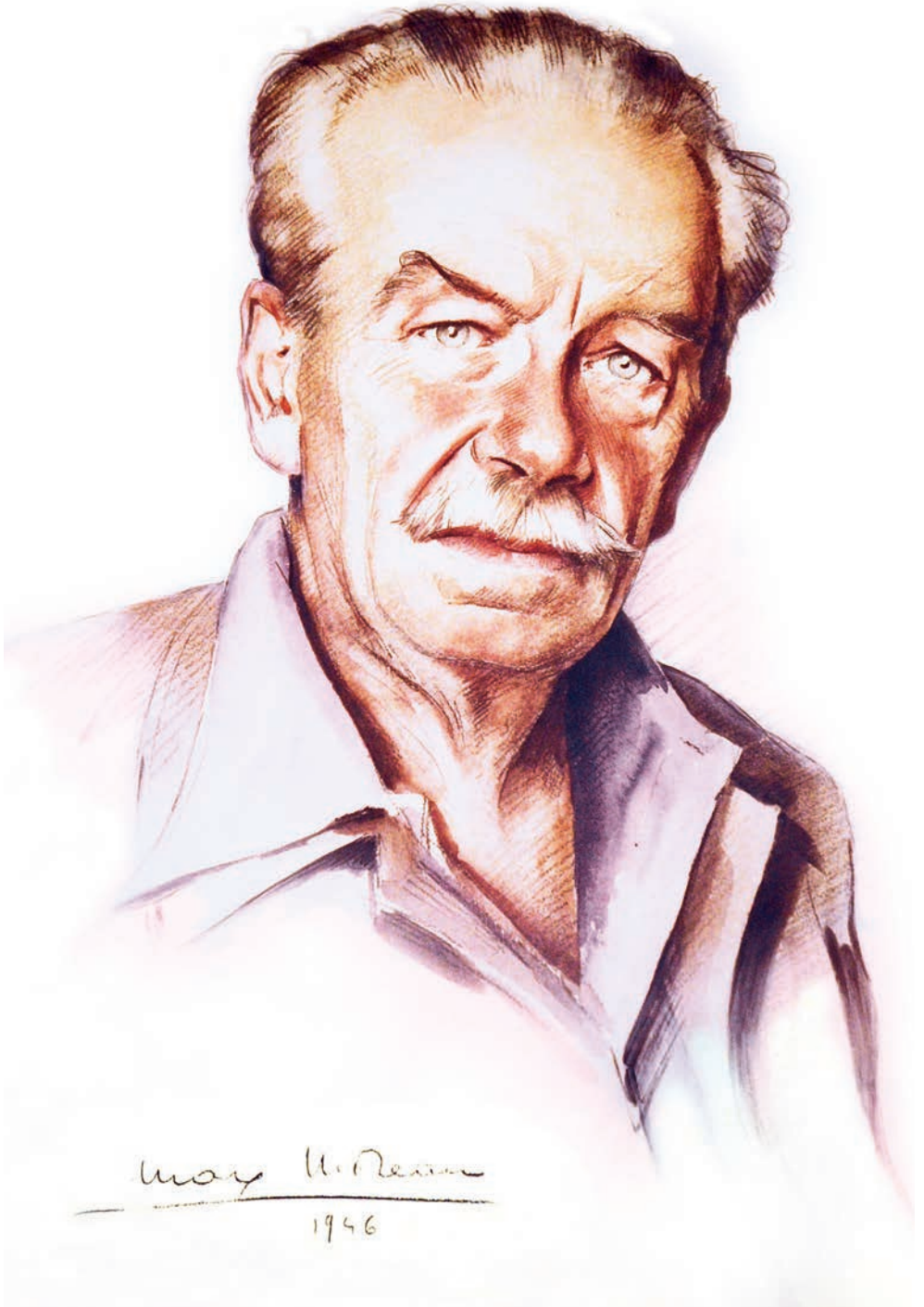
² Il s'agit de plusieurs documents dactylographiés portant la cote mg. 1513. Si les fondements de la grammaire monégasque ont été présentés dans l'ouvrage publié par Louis Frolla en 1960, il n'en resterait pas moins souhaitable de s'attarder, dans un autre cadre, sur les travaux de Notari à ce sujet, ne serait-ce que pour attirer l'attention sur l'existence de ces manuscrits.

³ Un livret de seize pages, consacré à quelques aspects de l'histoire et des traditions monégasques, parut en 1960 à l'Imprimerie Nationale de Monaco sous le titre *Quelques notes sur les traditions de Monaco*. Le texte reproduit dans cette brochure avait été rédigé en 1954, année qui vit également

Au cours de ces mêmes années – entre 1943 et 1954 – débutaient les enquêtes dialectologiques de Raymond Arveiller, qui devaient aboutir à la première étude scientifique systématique du monégasque, *Étude sur le parler de Monaco*, publiée en 1967 et demeurant une référence fondamentale. Notari fut l'un des principaux informateurs d'Arveiller, contribuant directement à la documentation scientifique de la langue et poursuivant ainsi, sous une autre forme, son œuvre de témoignage et de sauvegarde.

Nota bene : on retient traditionnellement la date de 1941 comme date de parution de l'ouvrage, bien que la page de couverture et la page de faux-titre indiquent 1940, et cela en raison de la date d'achèvement de l'impression figurant en fin de volume, « Achevé d'imprimer sur les presses des Maîtres Imprimeurs Frey et Trincheri, à Nice, le 30 avril 1941 ». La préface de l'ouvrage est datée du 1^{er} avril 1940. En raison de l'état de guerre, les imprimeurs connaissaient alors des difficultés d'approvisionnement en papier, ce qui retarda la parution à l'année 1941.

l'achèvement de l'ouvrage plus ample de l'auteur, publié à titre posthume dans les *Annales Monégasques*. Comme le précise une note liminaire, il s'agit en réalité « du résumé d'un ouvrage plus important intitulé *Mon beau Monaco*, qui paraîtra ultérieurement ». Le décès de Notari, survenu en 1961, empêchera toutefois la concrétisation de ce projet.



(1879-1961)



Le 23 octobre 2024 l'Académie des Langues Dialectales a lancé la création d'un programme commémoratif « 2027 Année Louis Notari ». L'année 2027 marquera en effet le centenaire de la publication de l'ouvrage *A legenda de Santa Devota* de Louis Notari (1879-1961), ouvrage considéré comme œuvre fondatrice de la littérature monégasque. La *Legenda* avait été rééditée en 2014 avec la graphie moderne et quelques modifications que l'auteur lui-même avait souhaitées dès la parution de l'ouvrage.

Pour commémorer cet anniversaire, l'Académie a mis plusieurs événements à son calendrier sur les trois années à venir : un élargissement de sa ligne éditoriale avec la création de la nouvelle « Collection Louis Notari » regroupant ses œuvres inédites ou épuisées, une exposition Louis Notari, une émission de timbres-poste, enfin un colloque consacré à cet auteur. Le *Calendari 2027* du C.N.T.M. sera consacré à Notari.

Toutes les œuvres originales imprimées de Louis Notari sont aujourd'hui épuisées et seulement disponibles en bibliothèque. C'est ainsi que la nouvelle collection s'est ouverte avec l'édition d'un manuscrit inédit de Notari, *U libru d'i aujeli*, édition dotée de notes et commentaires linguistiques par Stefano Lusito, membre de l'Académie. Cette édition est précédée d'un essai sur l'œuvre de Louis Notari par Bernard Notari, son petit-fils.

La collection s'enrichira progressivement jusqu'en 2027 de la réimpression anastatique des trois pièces de théâtre de Notari publiées de 1932 à 1937 et des *Bülüghe munegasche* (1941), recueil de poésies. Un sixième volume d'œuvres publiées entre 1927 et 1941, fermera cette collection.

La collection permettra de mettre à la disposition des chercheurs linguistes une très grande partie de l'œuvre de Louis Notari et, pour une plus large diffusion, les rééditions seront mises en ligne sur le site de l'Académie dans la rubrique « Bibliothèque numérique ». On sait en effet que les institutions et les chercheurs en linguistique de Ligurie, comme les Monégasques eux-mêmes, portent un intérêt tout particulier à l'œuvre littéraire de Notari, la langue monégasque étant l'une des branches des dialectes ligures. Les Actes du colloque 2027 Louis Notari seront une nouvelle occasion de publier quelques autres inédits de cet auteur.

D'autres entités culturelles monégasques projettent de célébrer de leur côté l'année 2027 avec d'autres manifestations en relation avec leurs activités propres : le Comité National des Traditions Monégasques avec le concours de la Direction des Affaires Culturelles, et le *Cantin d'a Roca* par exemple.

Par ailleurs le centenaire de la publication de la *Legenda de Santa Devota* de Louis Notari correspond au centenaire de l'académie de Vintimille *Cumpagnia di Ventemigliusi*, créée en 1927 et dont Louis Notari, l'un des principaux fondateurs, en fut le premier président. Une activité conjointe entre l'Académie de Monaco et la *Cumpagnia*, activité dont la forme reste à finaliser, est prévue au cours de cette même année 2027.

Claude Passet
Président de l'Académie.

LOUIS NOTARI



BÜLÜGHE MUNEGASCHE

Bluettes Monégasques

1^{re} PARTIE

Fables et Devinettes Monégasques
avec Traduction Française en regard



MONACO

1940

LOUIS NOTARI



BÜLÜGHE MUNEGASCHE

Bluettes Monégasques

I^{re} PARTIE

Fables et Devinettes Monégasques
avec Traduction Française en regard



MONACO

1940

**Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays par l'auteur.**

En souvenir de ma grand'mère
Dévote CROVETTO-ARNAUD
et de mon grand-père
Louis CROVETTO
Professeur au Collège Caudin⁽¹⁾
Capitaine de la Garde Nationale de 1848⁽²⁾

*pour que leurs arrière-petits-fils n'ignorent pas que
l'ancien langage de notre petit pays était aussi doux
et harmonieux que les belles langues que l'on apprend
à l'école.*

PRÉFACE



Je ne reviendrai pas sur les circonstances qui m'ont amené à publier, il y a déjà treize ans, ma *Légende de Sainte-Dévote*.

Depuis cette époque, j'ai toujours continué à m'occuper de notre cher dialecte monégasque, qui meurt chaque jour davantage, et je me suis de plus en plus persuadé que c'est un grand dommage de le voir disparaître.

J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer dans d'autres brochures (*), que notre langage n'était pas un sous-dialecte provençal ou génois, comme certains ont pu l'imaginer. Ainsi que M. Pierre Isnard l'a dit pour le nissart (**), le monégasque est aussi « un rameau poussé directement sur le tronc bas-latin, il n'est pas un sous-dialecte », et sous l'influence particulière de

(*) « *Se paga o nun se paga* » (pages 7-20) ; « *Toca aïçt Niculin* » (pages 5-14).

(**) *Armanac Nissart* de 1929, page 216 : (article sur « *Le Particularisme Niçois* », communication présentée au Congrès de l'Institut Historique de Provence à Nice, le 21 avril 1927. — Cf. *Armanac Nissart* de 1928, l'article d'Eugène Ghis sur « *Relativités Linguistiques Nissardes dans le Trésor du Félibrige* ».

notre terroir, il a pris un caractère propre et pour ainsi dire personnel, qu'il a pu conserver jusqu'à nous.

Oserions-nous avancer qu'il doit contenir vraisemblablement de très nombreux vestiges du langage ligure mêlé des mots grecs indispensables aux relations commerciales et maritimes, que les autochtones parlaient ici avant l'époque romaine et que l'influence latine n'a pu entièrement détruire ? Laissons de côté, pour l'instant, toute digression à ce sujet et contentons-nous de relever que les douces inflexions du français et de l'italien que le monégasque réunit si heureusement, ses nombreuses modulations de voyelles, la richesse de son vocabulaire, ses images si pittoresques, ses onomatopées si expressives, avec une exubérance toute méridionale, suffiraient à le rendre intéressant aux linguistes et lui donneraient le droit d'être plus connu. Hélas, le nombre déjà infime de ceux qui l'emploient correctement diminue sans cesse et le condamne prochainement à un oubli total.

Certes, les quelques phrases en monégasque, conservées dans des lettres du Prince Antoine I^{er} (1661-1731) à ses sœurs et surtout à sa fille préférée, Marguerite, épouse de « *Ru so caŗu Fiamengo* », Louis de Gand, de Merode de Montmorency, prince d'Isenghiem, prouvent jusqu'à quel point anciennement notre parler était aimé et honoré dans notre pays et particulièrement à la cour du « *Signù de Mùnegu* », comme il se nommait lui-même. Mais, depuis la transformation invraisemblablement rapide de toute notre belle et délicieuse région, qui s'étend de Nice à San-Remo et qui est devenue pour ainsi dire le centre du cosmopolitisme, les langages des autochtones ont été de plus en plus dédaignés et délaissés.

Je me suis donc imposé le pieux devoir d'employer mes moyens bien modestes pour écrire en monégasque des choses familières, sans autre souci de style que celui de reproduire exactement le langage courant de chez nous. Je m'étais proposé aussi de l'essayer dans les divers genres littéraires pour en éprouver en quelque sorte la souplesse et le rendement. Au cours de mes veillées s'amoncelèrent ainsi quelques centaines de bagatelles que j'aurais aimé appeler « *bülüghe mune-gasche* », c'est-à-dire « bluettes monégasques », faisant allusion ainsi aux dernières étincelles d'un foyer qui s'éteint. Quant au choix des sujets, j'y suis à la vérité, pour bien peu : il a été déterminé par les menus événements qui se produisaient autour de moi et il s'est fixé comme indépendamment de ma volonté. Je n'y suis intervenu que par un consentement presque inconscient. Le bureau où je travaillais était jadis la chambre de ma grand'mère et marraine, auprès de laquelle j'ai passé toute mon enfance, ne parlant avec elle que monégasque. En travaillant là, son vieux châle sur les épaules, j'ai eu très souvent l'impression d'écrire comme sous sa dictée, sans aucune préoccupation du choix du sujet, sans aucune crainte de la naïveté du texte, sans aucun souci de la forme.

Jusqu'à ces derniers temps, mes lourdes occupations professionnelles ne m'ont permis ni de mettre de l'ordre dans ces élucubrations, ni de songer à les publier. Aujourd'hui, les circonstances tragiques que traverse le monde me laissent, hélas, quelques loisirs personnels, mais je n'aurais pas osé envisager la publication de ces futilités, si des amis n'avaient pas insisté pour que je leur donne tout au moins quelques-unes de mes bluettes qui pourraient être récitées par

des enfants au cours de réunions folkloriques de bienfaisance et vendues au profit d'une œuvre de charité.

Rien de ce que j'ai écrit ne dépasse l'entendement de l'enfance : j'aurais donc pu leur donner toutes mes « *bülüghe* », mais les conditions actuelles de l'existence ne me permettent pas d'envisager une publication trop importante. Obligé de n'en prendre qu'une partie, j'ai extrait de mon recueil les fables et les devinettes ou énigmes, pour en faire la matière de cette petite brochure. Le reste, s'il plaît au Ciel, fera l'objet d'une publication plus volumineuse, lorsque des temps meilleurs seront revenus.

Il ne convient pas que je m'étende ici sur l'origine, la morphologie ou la syntaxe de notre idiome ; peut-être le ferai-je un jour, si Dieu me prête vie et si les circonstances me le permettent.

Les linguistes trouveront sans doute dans le monégasque, encore plus que dans le provençal ou le génois, les apports successifs d'éléments ligures, celtiques, grecs, latins et peut-être arabes. Mon rôle modeste doit se limiter à fournir à ces spécialistes la matière première, pour ainsi dire, de leurs études.

Pour ce qui est de la graphie que j'emploie, je ne peux que renvoyer aux observations qui précèdent d'autres plaquettes que j'ai déjà publiées. (*)

Je me bornerai à remarquer que j'ai dû me permettre dans les traductions françaises, de recourir à d'audacieux barbarismes pour tenter de vaincre les difficultés inhérentes à certaines versions particulièrement délicates. Les littéraires ne m'en voudront pas si je fais d'un figuier « *une figuière* », d'un lièvre « *une*

(*) « *Se paga o nun se paga* » ; « *Toca aiçi Niculin* ».

lièvre » et d'une sauterelle « *un sautereau* » (note 30) et si, sur le modèle de valetaille, canaille, ferraille, etc., je forge le mot *rataille* pour traduire le monégasque *ratime*, et ils me pardonneront enfin si j'emploie en français le mot méridional de « calen », pour désigner « la petite lampe en fer ou en laiton, de forme antique, munie d'une queue et d'un crochet, servant à la suspendre », que les Latins auraient peut-être appelée « *caliclus* » ou « *calena* » (*) et que le Larousse appelle « Chaleil ». Ces libertés n'ont eu chez moi qu'un but, celui de conserver autant que possible à la traduction française la saveur particulière du monégasque.

J'ai donné dans de courtes notes quelques explications nécessaires sur des mots, des noms de lieux et des usages particuliers à Monaco, qui auraient pu causer quelques difficultés à des lecteurs étrangers à notre pays.

Monaco, 1^{er} avril 1940.

(*) Mistral: « *Lou Trésor dou Félibrige* ».

AU LECTEUR



Sans revenir sur ce que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer dans d'autres brochures, au sujet de la notation qui nous est imposée par la nécessité de respecter à la fois l'étymologie et la logique, je me bornerai à rappeler, pour le lecteur, la valeur des signes que nous employons.

Les lettres ont, en général, la même valeur qu'en latin ou en italien ; toutefois, il faut remarquer que : ç, j et z se prononcent comme en français. (*).

(*) Les Nissards ont conservé pour la lettre j la valeur de l'i latin intervocalique. A Monaco, le j nous est indispensable pour noter le son du j français, que nous retrouvons dans tant de mots monégasques, par exemple : *baijà, baijàricò, aujelu, lüjèrnita, ajibertu, barbiji, adàiju, Bìàiju*, etc...

Quant à l'i intervocalique, il ne nous paraît pas indispensable de le noter dans le monégasque avec une lettre spéciale et, en suivant l'exemple de la généralité des Italiens, nous le noterons avec l'i ordinaire, ainsi dans les mots : *giòia, anüià, bòia, paièla, puièra, aièri, Càiu*, etc...

Il est intéressant de noter que le son du j français n'existe ni en nissard, ni en italien, ni en latin, ni en provençal, ni en piémontais. Par contre, il existe dans les parlers de la Ligurie, et les Génois le notent au moyen de la lettre x, parce que, comme les Niçois, ils conservent à la lettre j la valeur qu'elle a en latin. Nous avons, quant à nous, estimé que, dans notre région, l'emploi de la lettre x, pour noter le son du j français, aurait prêté à confusion, comme d'ailleurs l'emploi de la lettre j pour noter le i intervocalique.

- ü comme l'u français de *une, dune, lune, etc...*
- œ se prononce comme l'é français. Nous l'avons noté œ pour tenir compte de l'étymologie et éviter ainsi une confusion possible entre des formes qui ont la même prononciation, mais des sens différents, par exemple : *nœvu* (neuf = nouveau) et *nevu* (neveu) ; *nœve* (nouvelles et neuf = 9) et *neve* (neige); *vœ* (il veut) et *ve* (vous = vobis). Il représente l'o bref latin, que l'on retrouve en italien sous la forme « uo » (ouo) et en français sous la forme « eu ». (*)
- ë se prononce comme l'é français très fermé presque comme un i. Nous reviendrons plus loin sur cette lettre.
- e et o se prononcent toujours fermés.

ř et r Lorsque r se trouve entre deux voyelles, il se prononce généralement avec un son particulier tenant de l'r et de l'l : c'est l'r doux que l'on rencontre dans la partie occidentale de la Ligurie et dans plusieurs localités du département du Var et ailleurs (**). L'on a remarqué à maintes reprises que cet r rentre dans la gamme des articulations liquides (l-r) de la langue anglaise. Nous indiquerons cette consonne par le signe ř chaque fois que les possibilités typographiques nous le permettront.

L'r ordinaire se prononce comme en latin.

Le mot « *relœři* », qui signifie horloge, peut servir de bon exemple pour la prononciation des trois sons r, l, ř.

(*) Remarquons que ce son « eu », qui n'existe pas en monégasque, pas plus qu'il n'existe en provençal, en niçois, en mentonasque et dans plusieurs dialectes des montagnes de Vintimille, se retrouve de Vintimille à Gênes, ainsi qu'en Piémont et en Lombardie.

(**) Il se prononce de la même manière dans les formes de l'article řu, řa, ři, řë où l'r n'est pas entre deux voyelles ; mais il y a tout lieu de supposer que řu, řa, ři, řë représentent d'anciennes formes : *řiu, *řia, *řri, *řë, qui devaient exister à côté de *ilu, ila, ili, ile*. En faveur de cette supposition, nous pouvons invoquer les formes des parlers de Roquebrune, Sospel et Pigna, etc. : *er* et *acher*, qui, prononcées à la monégasque, donneraient *řř et *achřř et correspondent à *ilu* et *achilu* (en vintimillois : *elu* et *achelu*).

- s devant une autre consonne est chuintant, c'est-à-dire qu'il a le son du groupe français *ch* dans les mots *chat*, *chien*, etc., ou du groupe italien *sc* dans les mots *sciabola*, *scena*, etc...
- scc cette notation, que l'on rencontre déjà dans le vieux génois, doit se lire comme le groupe français *ch-tch*, exemple : *sccitu* (net), *scciàfu* (gifle), *scciùmàira* (rivière), *scciapà* (fendre), etc...
- gli se prononce comme les *ll* mouillés français, c'est-à-dire comme *yod* (cf. les vieux noms de famille : *Auréglià*, *Caviglià*, *Cornigliò*, *Fenogliò*, *Semiglià*, *Ventimiglià*, *Magagliò*, etc., et les noms de lieux que l'on écrivait anciennement : *Bregliò*, *Peglià*, *Pegliò* et que l'on prononçait *Breyu*, *Peya*, *Peyun*, etc., ainsi que le remarque Rosalinde Rancher dans son *Aperçu sur l'orthographe du Patois Niçard*, qui fait suite à son édition de la *Nemàida* (1823). Il représente presque toujours un « *li* » latin.

Toutes les lettres doivent se prononcer et l'accent tonique doit toujours être bien marqué dans la prononciation.

A propos de l'accent tonique, il est indispensable, surtout pour les lecteurs français, qui ne seraient pas familiarisés avec d'autres langues romanes, de remarquer que le monégasque a conservé, comme d'autres langues néo-latines, le paroxytonisme presque absolu du bas latin vulgaire. Il suffit de tenir compte de la disparition de certains suffixes (*) pour constater que les dérogaions ne sont qu'apparentes ; mais en fait, les formes oxytoniques, paroxytoniques et proparoxytoniques sont absolument courantes dans le monégasque et il ne serait pas possible de le lire si l'accent tonique n'était pas indiqué pour chaque mot.

En effet, des mots qui s'écrivent de la même manière peuvent avoir un sens différent selon la place de l'accent :

(*) Ces suffixes, disparus dans le monégasque, sont conservés dans d'autres idiomes italiens, notamment dans le corse et le sicilien. Tels sont, par exemple, *u* et *i* après le *n* dans les mots masculins, et tant d'autres : *bon(u)*, *vin(u)*, *san(u)*, *suven(te)*, *parlà(re)*, *andà(re)*, *sparì(re)*, *unù(re)*, *audù(re)*, *cacia(t)ù(re)*, *pescà(t)ù(re)*, *üsürà(ru)*, *speçià(ru)*, *barrilà(ru)*, *Zenà(ru)*, *Frevà(ru)*, *giardinìè(ru)*, *serà(ta)*, *bastunà(ta)*, *usservaçion(e)*, *prefaçion(e)*, *ragiun(e)*, *cançun(e)*, etc...

àncura (du latin *ancora*) signifie ancre ; *ancùra* (du latin *hanc horam*) signifie encore ; *ancurà* (du latin *ancorare*) signifie ancrer. *Carregà* et *càrga* (du latin *carricare*) signifient charger et charge ; *carrèga* (du grec *κathèdra*) signifie chaise. *Lavàdu* signifie lavé (du latin *lavatum*) ; *lavaù* (du latin *lavatorium*) signifie évier ; *pescàu* (du latin *piscatum*) et *pescoù* (du latin *piscatorem*) signifient respectivement pêché et pêcheur ; *àřima* (du latin *anima*) et *àřimà* (du latin *animalem*) veulent dire âme et animal. Les formes verbales *mangià*, *parlà*, *scutà*, etc. (manger, parler, écouter) sont des infinitifs ; *màngia*, *pàrta*, *scùta*, sont des impératifs à la deuxième personne, ou des présents de l'indicatif à la troisième personne du singulier. Il serait superflu de multiplier ces exemples.

Cependant, il n'en est pas moins vrai que c'est la forme paroxytonique qui domine et, pour simplifier, tout comme cela se fait dans la langue italienne, nous ne mettrons le signe de l'accent ni sur les paroxytons, ni sur les oxytons terminés par une consonne.

Nous marquerons du signe de l'accent quelques mots monosyllabiques et en particulier les monosyllabes verbaux pour les distinguer des autres formes avec lesquelles on pourrait les confondre et pour indiquer, en même temps, que le mot doit être prononcé avec plus d'intensité. Ex. : à (il a), a (à prép.) ; è (il est), e (et) ; sà (il sait), sa (sel) ; mà (mal), ma (mais), etc...

Enfin, pour faciliter la lecture du monégasque à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la prosodie latine ou italienne, je marquerai également, dans cette brochure, la voyelle accentuée des mots qui contiennent des diphtongues, comme : *marìcia*, *bèstia*, *schœgliu*, *murràiu*, etc., et de ceux dans lesquels deux voyelles consécutives non diphtonguées doivent se prononcer séparément en formant deux syllabes distinctes, dont l'une est accentuée, ex. : *Idiù*, *Lui*, *prufescia*, *bastia*, *marria*, *marìa*, *marìu*, *lasagnaù*, *rabatàu*, *finiù*, *lavàu*, *lavanu*, *vügnùu*, etc...

L'accent circonflexe est employé pour indiquer la fusion en une seule de deux voyelles identiques. Ex. : *â Cundamina* = *a a Cundamina* = à la Condamine.

Nous nous en servons également pour distinguer des mots qui se prononcent de la même manière, mais qui ont un sens différent. Dans ces cas, nous mettrons l'accent circonflexe sur la syllabe qui représente une ancienne diphtongue ; nous écrirons donc : *côřu* (chou, latin : *caulis*) et

cořu (chœur, latin : *chorus*) ; môřu (maure, latin : *maurus*)
 et mořu (je meurs, latin : **moro*) ; tōřa (table, latin : *tabula*)
 et tořa (chenille, provençal : *toro*, du latin *torus*) ; fōřa (fable,
 du latin *fabula*).

Il est à remarquer que les mêmes mots en mentonasque
 et en vintimillois font généralement sentir la diphtongue :
 en mentonasque : *câuře, cořo, mořu, môřu ; tâuřa, tuàřa ;
 fâuřa* ; — en vintimillois : *côũru, môũru, tôũra, fôũra, etc...*

On ne manquera pas de noter, dans le monégasque, de
 très nombreuses inflexions vocaliques dues à l'accent toni-
 que. Elles constituent, comme je l'indiquais dans la préface,
 une des particularités qui rendent plus doux notre langage,
 mais le lecteur non initié pourrait, à première vue, être
 surpris de ces mutations des voyelles que l'Américain James-
 Bruyn Andrews signalait déjà très nombreuses dans notre
 région, dans son « Essai de Grammaire du dialecte menton-
 nais », publié en 1875. Sans m'étendre davantage sur ce
 point, je me borne à citer au hasard : *tègne, tègnu, tegnĩmu,
 tegnerĩmu* (tenir, je tiens, nous tenons, nous tiendrons) ; *vide,
 vidu, vedĩmu, vederĩmu* (voir, je vois, nous voyons, nous
 verrons) ; *mĩte, mĩtu, metĩmu, meterĩmu* (mettre, je mets,
 nous mettons, nous mettrons) ; *strĩnse, strĩnsu, strensĩmu, stren-
 seĩmu* (serrer, je serre, nous serrons, nous serrerons) ; *mĩse,
 mesà* (mois, la durée d'un mois) ; *missa, messàle* (messe
 missel) ; *nĩgru, negrũra* (noir, noirceur).

Ròsa, Rusina (Rose, Rosine) ; *mòře, môřu, muřĩmu,
 mureřĩmu* (mourir, je meurs, nous mourons, nous mourrons) ;
mòřtu, murtà, (*mòřt* adj., mortier), etc.

cræve, crævu, crüvĩmu, crüverĩmu (couvrir, je couvre, nous
 couvrons, nous couvrirons) ; *urghœgliu, urgügliũsu* (orgueil,
 orgueilleux) ; *œtu, ütanta* (huit, quatre-vingt), etc...

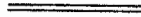
rũssu, russise, russesà (rouge, rousset : variété de raisin,
 commencer à rougir : se dit des fruits, cerises, tomates, etc.);
vuřà, vòřu, vuřàmũ, vuřerĩmu (voler, je vole, nous volons,
 nous volerons) ; *vuřè, vœgliu, vuřĩmu* (vouloir, je veux, nous
 voulons) ; *rubà, ròbu, rubàmũ, rubeřĩmu* (voler = dérober,
 je vole, nous volons, nous volerons) ; *aduřà, adòřu, aduřàmũ,
 aduřerĩmu* (adorer, j'adore, nous adorons, nous adorons),
ořu (l'or), *ũnduřàu* (doré), etc...

giügà, giægu, giügàmũ, giügheřĩmu (jouer, jeu et je joue,
 nous jouons, nous jouerons) ; *cũntà, chæntu, cũntàmũ,
 cũnterĩmu* (compter et conter, je compte et je conte, nous

comptons et nous contons, nous compterons et nous conterons), etc...

Pour ce qui est plus spécialement de la mutation apophonique de l'e en i, l'on observait autrefois qu'elle était absolument nette dans le milieu plus cultivé de la citadelle ; loin du Rocher, et surtout parmi les campagnards des Moulins, du Ténao et des autres quartiers situés vers l'Est de Monaco, elle était moins sensible ; d'aucuns même, prononçant comme les Mentonasques et les Vintimillois, ne la faisaient pas entendre du tout.

Au lieu de la lettre *i*, j'emploie l'*ë* (que l'on doit prononcer comme un *i*) pour noter l'article féminin pluriel et pour éviter la succession de deux *i* dans le corps d'un mot, comme dans : *Giüliëta, Mariëta, storiëta, siëta*, etc...



BÜLÜGHE MUNEGASCHE

PRIMA PARTE

Bluettes Monégasques

PREMIÈRE PARTIE



FELIBRIGE

Première Préface



Et c'est toujours, toujours, le même refrain:
« N'écrivez plus en corse ou en provençal
ou en monégasque... déjà mort et enterré :
employez le français... qui est si beau ! »

Cessez de le dire, pour l'amour du Ciel,
et tâchez de comprendre que c'est une erreur
de comparer un calen à un phare
ou une petite coque de noix à un grand vaisseau.

L'ambition ne nous attire pas vers le grand large:
nous ramons en chantant sur la petite barque,
près des rivages qui nous ont vu naître,

et notre petite barque ne porte
que de petites choses, que la douce lueur
du calen nous a montrées, lorsque nous étions
[encore dans les langes.

Pour nous, le fait que Dieu nous permette
de chanter et de mettre en vers
le langage que nous parlions en famille,
c'est déjà une chose merveilleuse !

Les Moulins, 26 mars 1940. (41)

FELIBRIGE

Prima Prefaçiun



*E sempre, sempre, u meme riturnelu:
« Nun stè ciù scrive ün Corsu o ün Pruvençàu,
...o ün Munegascu... mortu e suterràu:
scrivì 'n Françise... che è tantu belu! »*

*Nun řu stè ciù a dì, pe' amur d'u Cièlu,
e çerchè de capì che è pecàu
de cumpařà 'n calen... a ün fanàu
o ün gussitu... a ün gran vascelu.*

*R'ambiçiun nun ne tīra vers' u largu:
nùi vugamu ün cantandu sciù u gussitu,
pressu d'è sponde che n'ān vistu nasce*

*e řu nostru gussitu nun è cargu
che de piciùne cose ch'u lümitu
d'u calen n'ā mustràu, ancūra ün fasce !*

*Per nùi, che Dīu ne lasce
canteřelà e mite ün puesìa
řu parlà che parlàvemü ün famìglia,
è già 'na mařaviglia!*

I Muřin, 26 de Marçu 1940.

ENTRE NOUS...

Deuxième Préface



— « Des fables pour les enfants ?... Es-tu fou ?
 et en monégasque... par-dessus le marché !
 Mais ne sais-tu pas, pauvre de toi,
 que tu perds ton temps si tu ne perds pas le souffle.

Nos gamins ne veulent même plus
 écouter le catéchisme du curé...
 alors... que dire de la morale de deux mulets
 ou d'un corbeau, d'un rat... un chien ou un chat !

Et puis, aujourd'hui pour gagner sa vie,
 ils doivent étudier bien autre chose
 que le monégasque de ta mère-grand !... »

— « Ce que tu dis, ami, est pure vérité,
 mais les vieux Monégasques s'en vont,
 et leur parler mourra avec eux !... »

Sur le Rocher, 17 février 1940.

ÜNTRÁ NUI...

Segunda Prefaçiun



— « *De fôre pe' i figlicèi?... Ma tü sî matu ?
e scrite ün munegascu... per de ciü !...
Ma tü nun sài, o pòveŗu de tü,
che perdi u tempu, se nun perdi u fiàtu ?*

*Mancu ciü řa dutrina d'u cūratu
nun vè scutà, řa nostra zuventü!...
àutru che řa muřala de dùi mü
o d'ün crovu, d'ün ratu... ün can o 'n gatul*

*Et pœi... anchœi, per se gagnà řu pan
ben àutra cosa ghe fò stüdià
ch'u munegascu de to' màire-gran!... » —*

— « *Çœ che tü dì, amigu, è veřità,
ma i vegli Munegaschi se ne van...
e mořerà cun ili u so parlà !... »*

Sciü a Roca, 17 de Frevà 1940.

III

La Fable du Bouc et du Renard



Tout le monde connaît ce vieux conte,
mais je veux vous le dire, comme le racontaient
nos mères-grands, pendant qu'elles filaient.

Une renarde s'en allait un jour de compagnie
avec un ami : un gros vieux bouc
qui avait une paire de cornes des plus belles ;
mais autant la première était canaille,
autant l'autre était naïf.

Morts de soif, ils descendent dans un puits,
et, après avoir bu
tant qu'ils voulurent,

la dame au poil roux dit au bouc :

« Compère, nous ne pouvons dormir ici
et il faut penser à sortir, sinon
il pourrait nous arriver des désagréments.

Ecoute-moi bien, car sans prendre certaines mesures,
il serait bien difficile de nous tirer d'ici :
mets-toi debout, et pour aller plus vite,
je grimperai sur toi avec mes petites pattes,
et, en un instant, excuse-moi si je me vante,
je suis dehors et puis je t'aiderai ! »

A Fora d'u Bicu e d'a Vurpe



*Tüti cunüsciu chistu chaentu anticu,
ma v'u vègliü cüntà cuma u cüntavu
è nostre vèglie üntantu che fīravu.*

*'Na vurpe se n'andava ün giürnu ün cumpagnìa
cun ün amigu : ün grossu vègliu bicu
ch'ava ün pañu de corne propi bele,
ma tantu a prima era 'na marrìa pele
cantu l'ättru era vèu de fantasia.*

*Morti de sen, se caŗu drünt'ün puŗu
e dopo avè büvüu*

tantu che an vuscüü,

ghe dije àu bicu chila d'u püu rüssu:

*« Cumpà, aiçi nun puŗimu pa dorme
e fò pensà a sorte, ch'autraminti
ne puŗissa arrivà d'üncunveniènti.*

*Scutamè ben, che senŗa certe norme,
per remuntà d'aiçi dive fà càudu :*

issate dritu e per andà cüü vite

te muntu a colu cun řè mèe patite;

ünte 'n mumintu, scüsa se me làudu,

min sortu fœŗa e pœi te dagu agiütu!... »

« Bravo ! Commère, répond le barbu,
 voilà qui fait honneur,
 crois-le bien,
 à ton joli petit nez si fin :
 lorsque tu fais de tels raisonnements, j'en demeure
 va, je te l'avoue sans façons, [abasourdi...
 pour ma part, je n'aurais jamais pensé
 à la combinaison que tu as trouvée !... »
 Pan-pan, là, en un temps et deux mouvements,
 la renarde est sortie et son compagnon
 lève sa grosse tête et d'en bas,
 la regarde comme un gros nigaud !
 L'autre lui dit sans sourciller
 et de sa voix la plus persiflante :
 « Très obligée... gros bêta... adieu !
 Il faudrait vraiment que je sois folle
 pour songer à te tirer du bain !
 il vaut mieux que j'aie préparé mon souper,
 pour moi et mon mari !
 Quant à toi, avant que l'eau ne te noie,
 à moins que tu ne trouves mieux à faire,
 tu regarderas dans l'eau, qui peut te servir de miroir,
 ton grand corps... et tu me diras, camarade,
 si tu n'as pas la cervelle tout à fait détraquée...,
 comment peut faire une toute petite renarde
 pour remonter sept rubs du fond du puits
 en les tirant par ta petite barbiche !...
 Au revoir, compère,
 laisse-moi me sauver :
 si tu ne peux sortir aujourd'hui, tu sortiras demain !
 En attendant, tu penseras à la prudence,
 car si tu avais eu l'intelligence de Satan

« Brava cumà, responde řu barbūu,
ailò fà unù,
crìdeterù,

au to belu nasitu ben punciiu :
candu parli cuscì min restu mütu...
và, te řu digu sença cumpliminti,
per min nun aveřissa mai pensàu
a řa cumbinaçion che ài trovàu !... »

Pan-pan, ailè 'nte 'n còu dđi muviminti,
a vurpe sàuta fœra e u so cumpagnu
issa řa so' testassa e, da dabassu,
řa stà a gardà cuma 'n gran dernagassu !
L'àutra ghe fà, cun ün murru de tola
e 'n puncionandu a so' vujita fina:
« Scciàu, scciàu... bagiàssu... adü !
Fuscissa propi che min fussa fola
per me pensà de te tìrà da bagnu :
è mègliu che min vaghe a me fà çina,
per min e me mařiu !

E tü, tantu che l'àiga nun te nega,
a minu che nun trovi da fà mègliu,
gardeřài, drünt'u puçu che fà spègliu,
řu to curpassu... e me dīřài, culega,
se nun ài propi řa çervela ruta...
cuma pò fà 'na piciùna vurpita
per muntà sete rübi d'ailà suta
ün ři tīrandu per řa to' barbital...

A revide cumpà,
lasciamè me n'andà :
se nun pòi sorte anchœi, sorti deman !
üntantu pinseřài a řa prüdença,
perchè s'avissi avüu ř'ünteligença

au lieu d'en avoir les cornes,
tu ne serais jamais descendu dans un trou,
sans penser au moyen d'en sortir... »

MORALE

Ne vous associez pas avec les chattes qui font les mortes:
laissez les coquins aller au diable !

Les Moulins, 1^{er} avril 1927.

IV

.....



J'ai quatre pattes le matin,
et j'en ai deux à midi,
ensuite j'en ai trois, ô pauvre malheureux,
depuis le soir jusqu'à la fin du jour...

*ünvece de řë corne de Satan,
nun sãrissi mài ciũ caràu ünt'ün tràu,
sença pensà cuma ne purè sorte l... »*

MURALA

*Nun steve a cumpagnà cu' ë gate morte :
lasciè che ři cuchin vagu au diàu l...*

I Muřin, primu d'Avrì 1927.

IV

.....



*Catru pate ò řu matin
e n'ò dùe a mesugiùrnu,
pœi n'ò trè, o min meschin,
da řa sĩa â fin d'u giùrnu...*

La Cigale et la Fourmi ...et le Rouge-Gorge



Une cigale avait passé tout l'été
dans nos pins de Saint-Martin (3)
en chantant sur les plantes parfumées,
comme si la joie ne devait jamais prendre fin !...

Elle chantait toujours la même cantilène,
sans cesse, d'un jour au jour suivant,
du mois de juin au mois de juillet,
du mois de juillet au mois d'août !...

Elle avait passé le temps ainsi, toujours en chantant
matin et soir, tous les jours, sans arrêt,
toujours sans soucis et en se donnant du bon temps,
presque jusque vers la mi-septembre...

mais ensuite arrivèrent
les pluies de la Saint-Michel
qui disent : « Va-t-en ! »
au monde de l'été !...

La pauvre cigale, à demi-morte,
sans sou, ni maille, sans toit,
s'en va comme elle peut vers la porte
d'une fourmilière et là, avec un gémissement
à fendre le cœur d'un vieil Aumônier,
elle demande la charité d'une miette de pain !

A Çigara e a Furmigura ...e u Rigau



*'Na çigara à passàu tûta ř'estàe
ün mesu ai nostri pin de San-Martin
ün cantandu sciü ë ciànte parfümàe
cuma se a giòia nun avissa fin!...*

*Cantava sempre a stissa cantilina
sença cessà, da 'n giürnu àu lündeman,
da San Giuàni fint' à Madalina,
d'â Madalina fint' a San Ruman!...
Se ř'à passà cuscì, sempre 'n cantandu
matin e sîra, tüt' i giürni, sempre,
sempre sença fastidi e ün se scialandu,
scàtji fint' à Madona de Setembre...*

*ma pœi sun arrivàe
ř'àighe de San Michè
che dinu : « Vatenè! »
àu mundu de ř'estàe!...*

*A pòvera çigara, mesa morta,
sença ün sòu, sença màglia, sença tintu,
se ne vâ, cuma pò, versu řa porta
d'ün furmigà e ailì, cun ün lamintu
da scciapà u chœe d'ün vègliu capelan,
demanda a carità d'ün bregagliun de pan!*

Une vieille fourmi avaricieuse (4)
« Que faisais-tu, lui dit-elle, cet été,
lorsque nous autres, nous n'avions pas un moment
pour souffler et que la besogne pressait ?
Que faisais-tu vers la Saint-Roman, (5)
au lieu de venir nous donner un coup de main ? »
« J'ai chanté, j'ai chanté, dit la cigale,
j'ai fêté le soleil et la nature !... »
— « Eh bien, si tu as chanté, tu peux t'en aller...
et tu peux même danser et crever en cadence !... »
Et toute la fourmilière lui crie : « gare à toi ! »
et la met à la porte en lui riant au nez...

*
**

Un rouge-gorge s'est posé, tout à fait par hasard,
sur une petite branche, à deux doigts de moi,
pendant que, assis dans mon jardin,
j'écrivais cette fable, qui a été écrite
peut-être dans toutes les langues de la planète...
et, sans avoir peur, le petit oiseau
l'a lue tranquillement, et puis il m'a dit :
« Tu as du temps à perdre, pauvre,
de rester ainsi à te tourmenter
pour rimer en monégasque les vieilles fables
qu'on racontait... il y a de cela... trois mille ans !...
Tu le sais bien : tout en ce monde passe et meurt,
et ce qui passe, on ne peut le retenir !...
Les choses qui ne dégringolent pas tout d'un coup,
les mites du temps les rongent...
jusqu'à ce qu'elles se défassent et glissent
tout doucement...
vers leur fin !...

Una vèglia furmìguřa cü-strintu :
 « Cosa favi, ghe dije, chist' estàe,
 candu nùì àutre nun s'ava ün mumintu
 per respìrà e spresciàvu ë giurnàe ?
 Cosa màì favi, ünla per San Ruman,
 ünvece de ne, dà ün còu de man ? »
 « O cantàu, ò cantàu, dije a çigàra,
 ò festàu řu suřigliu e řa Natüra!... »
 — « E ben, se àì cantàu, vatenè püřa...
 e pòi finta balà e cřepà 'n müsüřa!... »
 E tüt' u furmigà ghe crià : « gařa!... »
 e a scàcia fœřa ün ghe ridendu àu nasu...

*
 **

Un rigàu s'è pusàu, propi per casu,
 sciü 'na branchita, a dùi di da min,
 üntantu che setàu ünt' u me giardin,
 scrivivu chista fôřa ch'è stà scrita
 forsci ün tüt'è linghe d'a Pianëta...
 e senç' avè paüřa, ř'aujelitu
 se ř'à lüsüa tranchilu e pœi m'à ditu :
 « ...Ai de tempu da perde, meschinitu,
 se stài ailì a te cuntribülà
 per mite ün munegascu ë vèglie fôře
 che se cüntavu... trei-mil'ani fà!...
 Ru sài : tütü ün stu mundu passa e moře
 e çè che passa nun se pò retegne!...
 Rë cose che d'ün còu nun se derrocu,
 gh'è řë arne d'u tempu ch'è rusigliu...
 üntantu che se derfu e se ne sghigliu
 ciancianin...
 versu a fin!...

Va, laisse s'éteindre petit à petit
 le monégasque, comme tout le reste...
 et laisse dormir en paix les rengaines
 du vieil Esope !... Si tu es sincère,
 tu reconnaîtras bien que sa morale
 ne peut convenir aux honnêtes gens !...
 La fourmi avare qui se délecte
 à ramasser du bien et puis le garde,
 jalouse de son avoir, et ne veut pas donner
 une miette de pain par charité,
 ne donne pas un si bel exemple,
 et tu peux bien trouver d'autres modèles !...
 Mais maintenant, puisque j'ai ouvert le bec,
 laisse-moi te parler un peu sans façon,
 et te dire clairement que je suis étonné
 de t'entendre redire, comme un perroquet,
 les bourdes que racontait un vieux Grec.
 en nous mettant, nous les bêtes, sur la scène !...
 De la cigale qui ne fait que chanter,
 Esope n'a vu que la paresse :
 tandis que, — tu le sais bien, — elle est l'emblème
 de l'art qui, sans malice,
 sans chercher de profit, chante pour chanter...
 sans compter !
 Et rien que cela peut te servir de preuve
 qu'Ésope et tous ceux de son temps
 connaissaient bien peu la nature...
 Par présomption, ils donnaient aux animaux,
 et même à Dieu, des sentiments humains :
 ils étaient ignorants et, ayons le courage de le dire,
 ils étaient plus mauvais que maintenant...
 et les bêtes avaient raison d'en avoir peur !...
 Laisse-moi donc de côté sa morale !...
 Vois : la bonté s'est mise en marche

Và, làscia che se stinse a pocu a pocu
řu munegascu, cuma tüt' u restu...
e làscia dorme ün päije řë ranghægne
d' u vègliu Esopu!... Un essendu unestu,
recunusceřai ben ch' a so' muřala
ài galantomi nun ghe pò cunvegne!...

A furnìguřa avara che se sciàla
de recampà de ben e pœi s' u tegne,
gřusa de ř'avè, e nun vœ dà
' na bregàglia de pan per carità,
nun dà gaire ün esempi d' i ciü beli
e pòi prun te trovà d' àutri mudeli!...

Ma già ch' aüřa ò düvertu u becu,
làscia che min te parle ün pocu ã bona
e che te dighe ciàřu che me stona
che tü redighi, cuma ün papagalu
ë cuře che cüntava ün vègliu greco
ün ne metendu nùì, bèstie, ünt' u balu!...

D' a çigařa che canta per sistema,
Esopu nun à vistu ch' a pigriçia :
ünvece, řu sài ben, ila è ř' emblema
de l' arte püřa, che, sença mařiçia,
sença ünteressu, canta per cantà...
sença cüntà!

E ren ch' ailò te pò seřve d' esempi
ch' Esopu, e tüti chili d' i sòi tempi,
cunuscivu ben pocu d' a Natüřa...

Per presunçion, davu a ři arimài:
e fint' a Diu, de sentiminti ümài:
eřu ignuřanti e, dijimuřù püřa,
eřu tamben canàglia ciü ch' aüřa!...
e è bèstie, cun ragiun, n' avu paüřa!...
Lasciamè de custà řa so' muřala!...

Gà : řa buntà s' è missa per camin

petit à petit depuis que l'Enfant Divin
 a voulu naître dans une étable
 au milieu de deux bêtes, et depuis que ses saints
 nous traitent comme des frères !... Mais les ignorants
 nous ont donné du fil à retordre pendant longtemps !...
 Aujourd'hui, Dieu merci, un grand progrès s'est fait
 grâce à la science et à sa loyauté !...
 Moi je ne vis pas dans un trou ou sur une branche,
 mais chaque année je voyage et je vois, et j'entends...
 et d'année en année je me rends bien compte
 que, si ce n'est pas « toute l'humanité »,
 il y en a une grande part, et bien plus qu'on ne croit,
 qui commence à savoir nous respecter.
 Toi, avec tes vieilles fables, tu me fais rire ;
 le vieil Esope a fait son temps :
 la cigale est aujourd'hui jugée d'une autre manière,
 et elle peut chanter tranquillement sa chanson !...
 Tous les petits enfants qui vont à l'école
 savent dire et redire que la cigale
 depuis le jour qu'elle a des ailes pour voler,
 n'a que faire de pain et de repas !
 Et il n'est plus une chose rare
 qu'ils puissent raconter toute son histoire
 brin par brin... la sachant à merveille.
 Ils savent te dire comment Fabre s'est aperçu
 que les petites cigales, à peines sorties
 de l'œuf, semblables à de petites puces,
 se cachent vite vite, sous la terre :
 là, chacune reste comme un ermite
 pendant quatre ans entiers de sa vie,
 comme si elle priait, étudiait, se préparait,
 pour que Notre Seigneur lui donne des ailes,
 pour la faire voler là-haut, plus près de Lui.
 Après quatre ans de préparation

a pocu a pocu, despœi ch'U Babin
à vusciùu nasce drüntu de 'na stala
ün mesu de dùe bèstie e ch'i sòi santi
ne tratu cuma frài!... Ma ř'ignuřanti
n' an dàu de fi da storçe per ün peçu!...

Anchœi, cuma Diu vœ, gh'è ün gran prugressu
gràcia a řa sciènça cu' a so' fàcia franca!...
Min nun vivu ünť ün tràu o sciù 'na branca,
ma cad' anu viàgiu... e vidu... e sentu...
e d'anu ün anu me rendu prun choentu
che, se nun è « tüta ř'ümanità »,
ghe n'è 'na parte, e ciù che ün nun cride,
che cuminça a savè ne respetà.

Tü, cùi tòe vèglie fôre, me fài ride;
u vègliu Esopu à fàu řa so' stagiun:
řa çigařa è giügià d'äutra maneřa
e pò cantà tranchila a so' cançun!...

Tüt' i piciù figlicœi che van a schœřa,
te san dì e redì che řa çigařa
dàu giürnu che à d'äre per vuřa
nun à che fà d'u pan e d'u dernà!

E nun è mancu ciù 'na cosa rařa
che te pòsciu cüntra tüt' a so' stöřia
da fi a fi... e che san a memöřia.
Te san dì cuma Fabre s'è acortu
ch'è piciùne çigare apina sortu
da l'œvu, che semigliu de pürgite,
se scundu sut' a terra vite vite :
aili cadüna stà, cuma 'n armita,
per catru ani üntregghi d'a so' vita
cuma che preghe, stüdie, se preparè
perchè Nostru Signù ghe daghe è äre
pe' a fà vuřa ünsciù, ciù pressu d'llu.

Dopu catr'ani de preparaçiun

la cigale n'a qu'une seule saison,
non pas pour chanter, comme chante le grillon,
l'homme, la femme ou un petit oiseau,
mais comme si, chargée par le monde entier
de louer le soleil, la lumière, le feu,
elle devait se faire entendre jusqu'au ciel !...
Et tous les enfants qui vont à l'école
savent te dire que son chant est une prière,
comme en chante tout ce qui, dans la nature,
a su conserver une voix sans artifice !
Ils connaissent sa vie depuis qu'elle est née,
et ils savent qu'elle doit mourir par là,
vers la fin de septembre, parce que Dieu
lui a ordonné de vivre pour chanter,
tant qu'elle le peut, les louanges du soleil,
et ensuite de retourner là d'où elle est venue.
Et tous savent aussi qu'une fourmilière
n'est pas une caverne de brigands,
au cœur dur et sourds à la pitié,
mais qu'elle peut servir d'exemple à bien des gens
pour diriger la famille et la société !...
Et toi, mon ami, si tu sais ce que cache
de mystère, d'amour, de charité
une tanière, un trou, avec ses réduits profonds,
quand tu voudras en parler, parles-en si tu veux,
mais ne la fais pas plus laide que nature.
Si tu veux mettre, comme d'autres l'ont fait,
une petite fourmi sur la scène,
fais-le avec toute la délicatesse voulue :
Si elle a un défaut, ne l'expose pas tout nu ;
si elle a une qualité que Dieu lui a donnée,
fais-la bien ressortir clairement, nettement ;
ajoute si tu veux quelque petite chose
et porte-la même jusqu'aux étoiles

a ȝigara nun à che 'na stagiun
nun per cantà cuma canta řu grilu,
ř'omu, řa dona o ün piciun aujelu,
ma cuma se, 'ncargà dau mundu üntregu
per laudà řu suřigliu, řa lüje, u fœgu,
devissa se fà sente fint'àu Cièlu!...

E tüti ři figliœei che van a schœera
te san dì ch' u so cantu è 'na preghœra
cuma ne canta tüta řa natüra
ch' à savüu cunservà 'na vuje püra!
San řa so' vüta, despœei ch' è nasciüta
e san che fò che moře ünpeřailà
versu a fin de Settembre perchè Idü
gh' à cumandàu de vive per cantà
tantu che pò, řë làude d' u suřigliu,
e pœei de returnà dunde è vügnüa!...

E tüti san tamben che ün furmigà
nun è pa 'na caverna de briganti
cun řu chœe düru e surdu a řa pietà,
ma pò serve d' esempi a tanti e tanti
per guvernà řë case e a suçietà!...

E tü, amigu, se sài çœe che scunde
de mistœri, d' amur, de carità,
'na tana: ün tràu, cun řë sœe crote funde,
candu ne vœei parlà, parlanè püra;
ma nun řa fà ciü brüta ch' ün natüra!...

Se tü vœei mite, cuma d' àutri an fàu,
carche furmiguřita sciü u teàtru,
fařu cun tüť u gäribu vuscüu :
se à ün defetu nun řu mite nüu,
se à n' a calità che Diu gh' à dàu,
fařa resorte ben, e ciäřà, e scçita;
azuntaghè, se vœei, carche cusita,
e portarà magara fint' aë stele

afin de rendre, quand tu le peux, les choses plus belles !
 Dis que la fourmilière se met en frais
 si, par hasard, vient à frapper à sa porte
 une artiste abandonnée et à demi-morte,
 et dis que, la misère mise à part,
 l'artiste fait toujours honneur à l'art !...
 Mais ne t'échauffe pas la cervelle
 pour inventer des choses extraordinaires...
 Tiens-toi à la nature : elle est si belle,
 même dans les choses les plus humbles !
 Tu veux parler d'une cigale qui va mourir ?
 Prends garde qu'elle sait mieux mourir que dans les
 Lorsqu'elle commence à sentir que le soleil [fables !
 n'est plus assez chaud pour la faire chanter,
 elle sait bien, vois-tu, se taire, en remerciant Dieu
 de l'avoir faite cigale !... Et elle sait Le prier
 d'en faire naître d'autres chaque été,
 pleines du désir de chanter bien fort
 la lumière dorée, les plantes parfumées,
 le blé en épi et l'hirondelle qui sort
 déjà du nid, toute prête à traverser la mer,
 et tous les fruits, et le raisin qui mûrit
 et qui plus tard coulera dans la cuve
 pour faire chanter le Roi de la nature !
 Et puis, tout doucement, elle va se cacher
 afin que la misère de son dernier jour
 ne puisse troubler, chez celui qui la voit,
 son souvenir pur qui sourit,
 vivant et éclatant comme une étincelle,
 et qui parle de gaieté en se confondant
 avec tout ce qui rit et brille tout autour
 du soleil de l'été qui nous éblouit,
 anime la nature et chante le Gloria !...
 Il faut savoir vivre et mourir pour ceux qui survivent,

per fà řë cose, candu pòi, ciü bele!...
Mite che u furnigà se faghe 'n catru
se, per casu, pichissa a řa so' porta
'n' artista abandonà e mesa morta,
e mite che, misèřia missa a parte,
ř'artista faghe sempre unù a ř'arte!...

Ma nun te scaudà mai řa to' çervela
per ünventà de cose peřegřine...
tegnètè â Natüřa : è tantu bela
finta ün't'è cose řë ciü picenine!

Vçei parlà d'a çigařa ch'è per moře ?
Gà... che sà moře mègliu che 'nt' è fôre!...

Candu cuminça a sente che u suřigliu
nun è ciü caudu per řa fà cantà,
se sà prun tàije, ün rengaçiandu Dìu
de ř'avè fà çigařa!... E U sà pregà
de ne fà nasce d'àutre cada estàe
cine d'ünvìgia de cantà ben forte
a lüje d'ořu, è ciànte parfumàe,
u gran che spiga e a rùnduřa che sorte
de già da u niu per passà řa mařina,
e tüt'i früti, e l'üga che maüřa
e che ciü tardi cuřeřà d'a tina
per fà cantà řu Re de řa Natüřa!

E pçei ciancianinitu se và a scunde
perchè a misèřia d'u so darrè giurnu
nun posce strebuřì, ün cü řa vide,
řa so' memòria püřa che surride,
viva e lüjenta cume 'na bülüga
e parla d'alegrìa e se cunfunde
cun tütu çœ che ride e lüje ünturnu
au suřigliu d'estàe che n' embarlüga,
fà vive řa Natüřa e canta u Glòria!...

Fò savè vive e moře per řa stòria:

et pour pouvoir rester le pur emblème
de l'artiste qui chante pour chanter,
il faut que la cigale sache mourir dans l'obscurité
sans se plaindre et sans mendier :
ni mendier du pain, ni mendier des louanges,
sans que personne la plaigne, sans que personne la
il faut abandonner toutes ces vieilles fables, [console :
et ignorer comment la cigale meurt !... »

*
**

Et le rouge-gorge
s'envola
de mon jardin
vers Saint-Martin...
là-bas dans les pins !...

Les Moulins, 27 janvier 1934.

e per puřè restà ř'emblema püřu
de ř'artista che canta per cantà
fò che a çiğařa sace moře àu scüřu
sença se plagne e sença mandià :
nin mandià de pan, nin de pařole,
sença cü a plagne e sença cü a cunsole :
'n lasciandu de custà řë vèglie fòře,
fò che düsciün nun sace cuma moře!... »

*
**

E řu rigàu
se n'è vuřàu
da u me giardin
a San-Martin...
ailà 'nt' i pin!...

I Muřin, 27 de Zenà 1934.

VI

.....



Je passe l'eau sans bateau,
et sans échelles je passe les barrières ;
je suis plus rapide que l'oiseau,
parce que mes ailes sont plus légères,
et, si je veux, pour déjeuner
je prends place à la table d'un roi...

D'après P. Isnard, « *Armanac Nissart* », 1934.

VI

.....



*Min passu l'àiga sença batelu
e sença scaře passu ë barrieře,
sun prun ciü lesta che... ün aujelu
perchè ë mèe aře sun ciü lingeře
e, se min vègliu, per me dernà
me mitu â tōra d'üna maistà.*

VII

Le Renard et le Corbeau



Les corbeaux, du temps de ma mère-grand,
descendaient plus d'une fois à la Condamine, (6)
plutôt pour voler un morceau de pain
que pour conter fleurette aux mouettes...
car les corbeaux, chacun le sait,
laissent la poésie de côté !
Depuis ils sont remontés vers la montagne,
parce que les habitations ont envahi la campagne.

Je me rappelle, une fois, lorsque j'étais petit,
en avoir vu un vol aux Révoires: (7)
c'était vers la Noël et il faisait froid,
et il me semble encore les voir
tout pelotonnés sur un figuier,
et en un moment ils ont filé vers le mont Agel. (8)

Une vieille femme qui me donnait la main,
— elle habitait dans notre campagne et s'appelait
n'attendit pas le lendemain — [la Maure —
pour me conter bien vite la vieille fable
du renard et du corbeau.
Et maintenant je trouve,
maintenant que j'ai les cheveux tout blancs,
je trouve que, lorsque je l'étudiais sur les bancs,

VII

A Vurpe e u Crovu



*I crovi àu tempu de me' màire-gran,
cařavu ciü d'ün còu â Cundamina,
ciü tostu per rubà ün tocu de pan
che per parlà aë pule de mařina,
perchè ři crovi, cuma cadün sà,
làsciu řa puesìa de custà.*

*Dopu, an remuntàu versu a muntagna
perchè řë case an gagnàu řa campagna.*

*Min me rapelu ün còu ch'ëru figlicè,
de n'avè vistu ün vořu ünt'a Reveřa:
ëřa versu Natale e fava fridu
e me semiglia ancüřa che ři vidu
tüti resunti sciü de 'na figheřa
e 'nt' ün mumintu an filàu ver' 'n Agè.
'Na vèglia dona che me dava a man,
(stava 'nt'u nostru e se ciamava « a Mòřa »)
nun à pa aspeřàu u lündeman
per vite me cüntà řa vèglia fòřa
d'a vurpe e u crovu.*

*E aüřa trovu,
aüřa ch'ò i cavigli tüti giànchi,
trovu che candu ř'ò stüdià sciü i banchi*

comme tous les enfants qui vont à l'école,
la vieille fable était moins belle
que lorsque je l'ai entendue sous le figuier
pour la première fois, sans même mouvoir les paupières.

Assise sous le figuier à berjensottes,
la Maure me racontait qu'une fois,
un jour bien loin, au temps passé,
quand tous les animaux parlaient,
un corbeau avait volé dans notre petite combe
tout en haut des Salines, un petit fromage, (9)
et, content comme un roi,
sans dire ni deux ni trois,
il s'était vite envolé jusqu'à Peira-Cava (10)
sur la cime d'un pin où il juchait.

Le fromage au bec et sous le nez,
il pensait faire un bon dîner,

qui l'avait fait descendre vers la mer.
et il remerciait du fond de son cœur le hasard
Mais, entre temps, un renard au nez fin,
arrive sous le pin et, levant les yeux,
voit l'oiseau noir tenant dans son bec le fromage
que faisaient à ce temps-là nos anciens
avec le lait parfumé de leurs chevrettes.

Le renard se purlèche les babines et cherche vite
comment il pourrait s'en saisir,
lui qui ne sait pas voler,
et il parle au corbeau en ces termes :

« ...Mille respects, Monsieur le Marquis du Corbeau,
je n'ai jamais vu un oiseau
qui soit aussi beau
et, rien que par là,
je crois reconnaître

cuma tüt' i figlicèi che van a schœra,
a vèglia fôra e'ra prun minu bela
che candu ř'ò scutà sut' a fighe'ra
u primu còu, sença bate parpela!

Setà sut' a fighe'ra briassota,
a Mòra me cüntava che 'na vota,
'na vota, ailà ünt' i tempi passài,
candu parlavu tüt' i ařimài,
ün crovu ava rubàu ünt' a nostra gumbita,
au suvran d'è Sařine, 'na piciùna tumita,
e cuntentu cuma ün re,
sença dì nin due, nin tre,
ava vite vuřàu a Pèřra-Cava,
sciü a çima d'ün gran pin dunde giucava.
Cun řa tumita au becu e suta u nasu,
pensava de se fà 'na bona çina
e rengaçiàva, ünt' u so chœ, řu casu
che ř'ava fàu cařà versu a mārīna.
Ma üntantu, 'na vurpe de bon nastu
arriva suta u pin e, issandu i cegli,
vide ř'aujelu nigru cun řu pastu
che favu ün chili tempi i nostri vegli
c' u làite parfümàu d'è sòe cravite.

A vurpe se sperlica e stüdia vite
cum' a puřè gantà,
sença savè vuřà,
e parla au crovu ün ghe dijendu aiçò :

« ...Signuřa, sciü Marquis du corps-beau,
n'ò mai vistu ün aujelu
che sice cuscì belu
e, ren che per ailò,
cridu de recunusce

le Marquis du Corbeau !
Mon oncle, qui connaît
toute votre famille,
m'a bien assuré
que votre Seigneurie
— et il ne m'a point trompé —
était le plus bel oiseau
qui vole sous le ciel ;
et un vieux professeur
de chant et d'harmonie
m'a dit que le Bon Dieu
a donné le grand talent
à votre Seigneurie
de chanter si bien,
que les autres ne se sentent pas capables
même d'en approcher.

En parlant de mélodie,
lui qui s'entendait
dans l'art de chanter,
bien souvent me disait
que votre Seigneurie
a certaines notes profondes,
qu'à les entendre moduler,
la fauvette se cache,
le rouge-queue pleure,
le rossignol se tait !

Il m'a dit plus d'une fois
qu'à entendre la douce voix
de votre Seigneurie
vers la tombée du soir,
l'alouette soupire
et tout ce qui dans la nature
a l'âme la plus pure
se meurt de tendresse !...

řu Marquis du corps-beau !
Me barba che cunusce
tüt'a vostra famìglia
m'à ben assügüràu
che Vostra Signuřia,
(e nun m'à minciunàu!...)
eřa u ciü belu aujelu
che voře suta u cièlu;
e ün vègliu prufessù
de cantu e d'armunìa,
m'à ditu che u Signù
a dàu u gran talentu
a Vostra Signuřia,
de cuscì ben cantà
che i àutri nun se sentu
mancu de ř'apressà!...

'N parlandu meludìa,
ilu che se 'ntendiva
de l'arte de cantà,
..ben suven me dijiva
che Vostra Signuřia
à certe note funde
che a ë sente mudülà,
a büscarla se scunde,
se ciüřa a cùa-russa,
se tàje u russignòu!
M'à ditu ciü d'ün còu
ch'a sente a vuje duça
de Vostra Signuřia,
vers'u càrà d'a sřra,
a lòduřa suspīřa
e çcè che 'nt'a natüřa
à l'arima ciü püřa
moře de puesìa!...

Au plumage il me semble
que votre Seigneurie
est, et est vraiment,
ce grand soliste :
le ciel est serein,
et il ne fait pas encore sombre,
mais j'ai mauvaise vue
et je n'en suis pas bien sûr...

Que votre Seigneurie
ait donc la gentillesse
de me faire, une fois,
entendre une belle note,
un mot, un son
qui confirme ma vue :
afin que je sache pour de bon
si j'ai eu l'immense fortune
de rencontrer ce soir
sous son plumage brun
ce grand artiste
qu'admire le monde entier !...

Oh, si je pouvais dire
en partant d'ici,
à mon pauvre oncle, qui est en train de mourir,
et au professeur de chant et d'harmonie,
que ce qu'ils m'ont dit, ce ne sont pas des histoires...
et que j'ai vraiment rencontré la Seigneurie,
la Seigneurie du Marquis du Corbeau,
rien ne leur ferait plus plaisir.

Le corbeau, en entendant ce discours,
ne se sent plus de joie, (11)
et avec toute la grâce qu'aurait un ours,
il ouvre un bec grand comme un panier,

*D'a ciüma me semìglia
che Vostra Signu'ria
sice, e sice ben,
achilu gran sulista :
gh'è řu cièlu seřen
e nun fà 'ncu'ra scüru,
ma ò marria vista
e nun sun ben sügürü!...*

*Che Vostra Signu'ria
age řa curtesia
de me fà, per 'na vota,
sente 'na bela nota,
üna pařola, ün son,
che me cunferme a vista :
vègliu savè dàu bon
s'ò avüü řa gran furtüna
de rescuntrà sta sïra,
sut'a so' ciüma brüna,
achilu grande artista
che tüt'u mundu amïra!...*

*Oh! se puscissa dï,
ün partendu d'aiçi,
a me pòveřu barba ch'è per moře,
e àu prufessù de cantu e d'armunìa
che çcè che m'àn cuntàu nun sun de fôre,
e ch'ò ben rescuntràu a Signu'ria,
a Signu'ria d'u Marquis du corps-beau,
ren nun ghe fissa ciü piejè ch'ailò! »*

*U crovu candu sente stu discursu,
se ne vè tütü ün brodu de lasagna :
cun tüt'a gràçia ch'aveřissa ün ursu,
drève ün becassu cuma 'na cavagna,*

et pour faire entendre sa belle petite voix
laisse tomber par terre le fromage.

L'autre s'en saisit prestement et, en riant,
dit : « Ne t'étonne pas si je ne te le rends pas :
tu payeras la leçon de cette manière,
car si tu avais été un peu à l'école,
tu aurais appris qu'il faut se méfier
de ceux qui te font un beau discours... pour te faire
[chanter !... »

Et le corbeau honteux, apprit la leçon
en dînant de son chagrin...

Quand elle eut fini de me conter la fable,
la bonne vieille qu'on appelait la Maure,
m'a dit : « Fais bien attention,
souviens-toi bien, mon petit,
que la leçon du corbeau, si tu l'apprends,
ainsi que tous les autres contes de grand'mères,
plus d'une fois viendra à propos,
que tu aies des ennuis ou de la besogne,
et peut-être ils te donneront un coup de main
pour conduire ta barque dans les difficultés.

Peira-Cava, 3 mai 1928.

e per fà sente a so' bela vujita,
l'ascia tumbà per terra řa tumita!...

L'àutru ř'aganta lestu e, 'n ridendu,
dije : « Nun te stunà se nun t'a rendu :
pagheřài ř'ünstruçiun ün sta manëra,
perchè se fussi andàu ün pocu a schœra,
averissi ümpařàu... che te fò marfià...
de cü te fà 'n discursu... per te fate cantà!... »

E u crovu, untusu, à 'mpařàu řa leçiun
ün se çenandu ren che d'u magun.

Candu à fenü de me cuntà řa fõra,
řa bona vèglia che ciamavu a Mõra,
m'à ditu : « Fà ben atençiun,
suvegnètè, řu me picciun,
che řa leçiun d'u crovu, se řa 'mpaři,
e tü't' i àutri chcenti d'ë màigran,
ciü de 'na vota vegneřan a tàgliu,
o ch'agi de fastidi o de travàgliu,
e forsci te dařan ün còu de man
per te barcamenate ünt' i ařari! »

Pèira-Cava, Zègia, trèi de Màgiu d'u 1928.

VIII

.....



Née, pour ainsi dire, au moment où je meurs,
de rouge je deviens noire et puis grise... et enfin je
[m'envole ;
mais si tu me gardes, que je ne puisse m'envoler,
humble, pauvre et toute consumée,
je te fais, pauvrette que je suis, encore la lessive...

D'après P. Isnard, « *Armanac Nissart* », 1934.

VIII

.....



*Nasciüa, se pò dì, au mumintu che mořu,
de russa vegnu nigra e pàei grisa... e pàei vořu;
ma se tũ me cunservi, che nun posce vuřà,
ũmile, puveřita, e tũta cunsümà,
te fagu, min meschina, ancuřa řa bügà...*

IX

La Grenouille et le Bœuf



Une grenouille, pleine d'orgueil,
qui n'était jamais sortie du bassin où elle vivait,
un jour, par hasard,
vit passer un bœuf.
Vous pouvez bien penser : elle ne savait pas ce que
Elle regarde bien : qu'est-ce ? [c'était.
Que n'est-ce pas ?
Allez donc savoir !...
La grenouille le trouve vraiment beau ;
elle le prend pour modèle
et la fantaisie lui vient
de se faire semblable à lui.
Aussitôt elle appelle les voisins et se fait aider
pour s'enfler et augmenter de taille.
Et enfle et souffle et vas-y et travaille,
et, à force de faire,
la grenouille creva !
Nos vieux du temps passé,
qui trouvaient bien plus agréable
de parler avec des images,
disaient que cela ne peut manquer
d'arriver
à ceux qui veulent siffler

A Granùglia e u Boè



*Una granùglia, cina d'ambiçion,
che nun e'ra giamài surtìa d'a so' pesche'ra
ün giürnu, per cumbinaçion,
à vistu passà ün bè.*

Purì capì : nun sava çcè che e'ra.

Ru gārda ben : cos'è ?

Cosa nun è ?

Andè a savè...

*Ra granùglia řu trova propi belu,
řu pìglia per mudelu
e ghe sàuta řu grilu
d'iesse cum'ilu.*

*Sciù u còu ciàma i vejin e se fà agiütà
per se ienscià e aumentà de tàglia.*

*E iènsce e sùscia e daghe e pœi travàglia,
e, a força de fà,*

...řa granùglia è crepà!

*I nostri vegli d'u tempu passàu,
che trovavu prun ciù belu
de parlà au figüràu,
dijivu che ailò nun pò mancà
de capità*

a chili che vœnu scivurà

plus fort que ne le permet leur sifflet.
Comme moralité,
cela veut dire, chacun le sait,
que l'orgueil et l'ambition
mènent à la perte.

Les Moulins, le 3 juin 1938.

X

.....



En automne, en hiver et même au printemps,
selon le vent, l'altitude ou le climat,
mais sans vous dire ni quand ni comment,
légère, légère, je descends en volant :
l'un ferme la porte, l'autre les fenêtres
et la campagne n'a point d'autre maître...

*ciù forte che nun pò řu scivuřelu.
Cuma muřalità
ailò včè dì, cadün řu sà,
ch'orghcègliu e ambiçion
minu a řa perdiçion!*

I Muřin, 3 de San Giuàne 1938.

X

.....



*D'autunu, d'ünvernu o magara de prima,
segundu řu ventu o ř'autüra o řu clima,
ma sença ve dì e nin cuma e nin candu,
lingeřa, lingeřa min cāru ün vuřandu :
cù serra řa porta, cù serra ě fenestre
e tüt'a campagna nun à d'āutru mestre...*

La Fable des Deux Mulets



« Deux mulets cheminaient
chargés de lourds bagages... »

Phèdre, Fab. II. 7

Un mulet s'en revenait de Menton
chargé d'un sac d'argent de l'Exclusive : (12)
il relevait les naseaux plus que de raison
et l'on aurait dit qu'il riait ;
il agitait les grelots et relevait les pieds
comme font les chevaux des rois !

Vers le chemin de Roquebrune,
il rencontre un autre mulet bien plus modeste
qui, à en juger à son allure pas trop leste,
semblait être né un mauvais jour ;
à vrai dire, il vivait chichement (11)
en travaillant là-haut dans une campagne
perdue dans les rochers entre Gorbio et Ste-Agnès. (13)
Chargé de deux paniers de pommes de pin et d'un sac
de quelques branches de pin, [d'orge,
d'yeuse et de lentisque,
il descendait à Monaco prendre une charge
de farine, de sel et de vin amené par mer.

Le mulet chargé d'argent le regarde en riant
et lui dit, arrogant comme un coq :

XI

A Fora d'i Dui Mü



« Muli gravati sarcinis ibant duo... »

Phœdri Fab. II. 7

*Un mü se ne vegniva da Mentun
cun ün sacu de sòu de r'esclüsiva:
largava ë narre ciü che de ragiun
e se sarissa ditu che ridiva,
tentenava i sunagli e issava i pèi
cuma fan i cavali de ri rèi!*

*Versu u camin de Rocabrüna
rescontra ün àutru mü ben ciü mudestu,
che, àu giugià da u passu, gaire lestu,
semigliàva nasciüu de marrìa lüna;
a verità è che ë tirava verde
ün travagliàndu ünsciü 'nte 'na campagna
persa 'nt'ë roche üntra Gorbi e Sant'Agna.
Cun düi gurbin de pigne e ün sacu d'erdi,
carche rama de pin,
d'èuse e de petulin,
cařava a Mùnegu a piglià 'na carga
de fařina, de sa e de vin de barca.*

*U mü cargu de sòu u garda e ride
e ghe dije, arrugante cuma ün galu:*

« Le fardeau que tu portes me ferait croire
que tu n'es guère le fils d'un cheval ;
moi, je suis employé du Prince et je ne sors
que pour promener de belles dames ;
quelquefois je vais à Menton et j'en rapporte
assez d'argent pour vous gaver
toi et tes maîtres pendant plus de vingt ans ;
je ne porterais des pommes de pin et des fagots
même pas pour le feu de joie de la Saint-Jean. (14)

Le campagnard lui répond paisiblement :

« Ma mère m'apprenait, la pauvrete,
que dans ce monde il vaut mieux aller doucement,
et que chacun doit prendre sa vie
avec patience, comme Dieu l'envoie,
soit-elle modeste ou magnifique.

Et les deux mulets marchent de compagnie
en parlant du présent et du passé :
mais là-bas, dans le vallon de Ramingau, (15)
une bande de larrons les guette
et lorsqu'ils passent, les larrons assaillent
le mulet chargé d'argent et ne le lâchent pas
avant de lui avoir enlevé ce qu'il porte :
la bête braie et rue,
pleuvent les coups de bâton et les coups de pierres,
les larrons se sauvent en la laissant à demi-morte !

Le mulet qui ne portait que des pommes de pin
n'eut rien à souffrir ni rien à craindre,
et dit à l'autre avec grande pitié :
« Mon pauvre ami, cela t'apprendra
que les honneurs et les emplois recherchés,
il faut toujours les payer et ils coûtent cher. »

Peira-Cava, lundi, 7 mai 1928.

« A carga che tü porti me fà cride
che nun sî gâire u figliu d'ün cavalu:
min travàgliu d'àu Prìncipu e nun sortu
che per fà prumenà de bele dame;
de còu vagu a Mentun e pìgliu e portu
tanta munèa per ve levà ra fame
a tü e ài tòi mestri per ciù de vint' ani :
nun purterissa de pigne e de rame
mancu pe 'u batafœgu a San Giuàne! »

Ru campagnolu ghe responde pàiju :

« Me màire m'ümparava, puveřita,
che 'nte stu mundu è mègliu d'andà adàiju
e che ciacün dive piglià a so' vita
cun de pasciènça, cuma Idü ra manda,
sice ra ciù mudesta o ra ciù granda! »

E ři dùi mü màrciu de cumpagnìa,
parlandu d'u presente e d'u passàu;
m'ailà, drünt'u valun de Ramingàu,
gh'è 'na banda de ladri che ři spìa
e, candu passu, i ladri sàutu a colu
àu mü cargu de sòu e nun řu molu
finta che nun ghe levu çœ che porta :
a bèstia ràglia e tīra piti e càussi,
cièvu řë bastunàe e i còu de bàussi,
i ladri scapu e a làsciu mesa morta.

U mü che nun purtava che de pigne
nun à avüu ren da sufre e ren da crigne,
e dije a l'àutru cun 'na gran pietà :
« Pòveřu amigu, ailò te 'mpareřà
che ři unuři e ři ümpièghi rāi
i fò sempre pagà e custu carī!... »

Pèira-Cava, lünesdì sete de Màgiu 1928.

XII

.....



Je suis presque partout : dans les églises,
derrière un clocher ou un mur,
sur les montagnes, dans les forêts et dans les vallons,
mais je ne sors jamais de ma cachette.

J'imité à la perfection, si cela te plaît,
le mouton qui bêle, l'âne qui brait,
un chien qui pleure, le rugissement des lions,
un cri, un coup de tonnerre, le son d'une cloche.

Quand tu le désires, tu peux toujours m'appeler,
qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il vente ou fasse beau,
parce que je ne crains ni le temps, ni la saison,
et si Dieu veut, je ne mourrai jamais.

Je parle toutes les langues et je sais jouer
des cymbales, du cor et du sifflet ;
je réponds même à la voix du canon
et je ne me lasse jamais de répondre.

Imité de P. Isnard : *Armanac Nissart*, 1934.

XII

.....



*Sun scàiji dapertùtu : drüntu ë gèije,
darrè ün campanin o 'na muràglia,
sciü ë muntagne, ünt'i boschi e ünt'i valüi,
ma nun sortu giamài fœra d'a tana.*

*Refagu â perfeçion, se t'apièije,
u mutun che fà bê, l'ase che ràglia,
ün can che ciüra, u bramu d'i liüi,
ün criu, ün tron, u son de 'na campana.*

*Candu tü vœi me pòi sempre ciamà
che ciève, trone, vente o faghe belu,
perchè nun crignu u tempu o ra stagiun
e se Diu vœ, nun mořeřò giamài.*

*Parlu tüte řë linghe e sò sunà
řa cimbala, řu cornu e u sciuvřelu;
respondu fint' a vuje d'u canun
e de responde nun me stancu mài!...*

XIII

La Tortue et les Deux Grues



« *Audentes fortuna juvat* »

Virg. En. X, 284.

Dans le jardin de Saint-Martin (3)
il y a une fontaine et un petit lac
qui, lorsque j'étais enfant
et que je jouais à cache-cache
ou à courir dans le bosquet,
s'appelait le « Lac de la Tortue ».

Allez savoir si, dans le passé,
il a pu y habiter une de ces
bêtes pacifiques ?

Le fait est qu'un jour j'ai demandé
à ma mère-grand de me dire
et de m'expliquer
le nom qui avait été donné au petit lac,
et, elle, toujours si bonne, m'a raconté
la fable de la tortue et des deux grues.

Au milieu des herbes touffues
qui bordent l'étang de Diana,
là-bas dans la plaine
de l'île de Corse, qui se trouve juste

XIII

A Tartüga e rë Due Grüe



« U curage e ra furtüna van de cùbia... »

dijida me' maigran.

*Unt' u giardin de San-Martin
gh'è 'na funtana e ün picciun laghitu
che candu min, da picenin,
giügavu cun ři àutri ancuřa a cüga
o a se scurratà drünt' u buschitu,
se ciamava « Ru Lagu d' a Tartüga ».*

*Andè a savè se ünt' u passàu
aili che sařà stà üna de chile
bèstie tranchile ?*

*U fatu stà che ün còu ò demandàu
à pòveřa maigran che me dijissa
e me spieghissa,
u nume che àu laghitu gh' avu dàu
e ila, àřima bona, m' à cüntàu
a fõra d' a tartüga e d' è dùe grüe.*

*Un mesu aë erbe drüe
che bordu tüt' u stagnu de Diàna,
ailà 'nt' a ciàna
de l' isuřa de Còrsega, ch' è 'n fàcia*

en face de Saint-Martin,
vivait une tortue solitaire.

Un matin,
soit pour changer d'air,
soit pour se mettre en quête
de rainettes ou de petits poissons
ou de petits
escargots,
s'installe là,
sans mot dire,
un couple de grues voyageuses.

La Tortue, pendant plus d'une semaine,
les regarda de travers :
il lui semblait qu'elle avait perdu
sa tranquillité ;
mais, finalement, en bonne chrétienne,
elle se consola.

Puis elle se mit à penser que les deux grues
étaient venues
lui tenir compagnie
pour chasser sa mélancolie,
et elle les prit tellement en amitié
qu'elle se faisait une joie
de les fréquenter.

Elle se régalait de les entendre parler,
et quand elles lui contaient les grands voyages
qu'elles avaient déjà faits,
en lui dépeignant les paysages
qu'elles avaient vus, revus et goûtés,
la pauvre tortue se plaignait
d'avoir vécu comme une morte vivante
reléguée toujours là dans cette plaine
de l'étang de Diana.

propi de San-Martin,
viviva 'na tartüga sultària.

Una matin,
sice per scangià d'äria,
sice per andà a càcia
de granugliète o de putine
o de piciùt
limaçùt,
s'ünstala ailì
sença ren dì,
üna cùbia de grüe pëgrine.

A tartüga, per ciü d'üna semana,
ř'à gardàe de straversu :
ghe semigliàva propi d'avè persu
řa so' tranchilità;
ma ünfin, cuma 'na bona cristiàna,
s'è cunsulà.

Pœi s'è finta pensà che řë dùe grüe
eřu vügnüe
a ghe fà cumpagnìa
per ghe fà perde řa mařencunìa
e ř'à tantu pigliàe ün amicìcia
che nun aviva ciü d'äutra delìcia
che de řë frechentà.

Se scialava d'ë sente ciaciarlà,
e candu ghe cüntavu i gran viàgi
che avu degià fàu,
ün ghe pintandu tüt'i paisàgi
che avu vistu, revistu e savuřàu,
řa pòveřa tartüga se plagniva
d'avè vivüu cuma 'na morta viva,
relegà sempre ailì 'nte chila ciàna
d'u stagnu de Diàna.

Pour être bref, finalement, il faut que je vous
que les trois amies [dise
combinèrent de partir toutes les trois
et voici
de quelle façon,
si vous voulez le savoir :
elles serreront un roseau dans leur bec,
une grue à chaque bout
et la tortue au milieu
et... en avant !

Ainsi ce sont elles trois qui construisirent
le premier aéroplane
avec trois empans de roseau.

Après l'avoir essayé et réessayé
en traversant sans dommage
l'étang et la plaine...
un beau jour, de très bon matin,
elles se mirent en chemin :
et volons et serrons fort, fort !

A bord tout va bien, sans bourrasque
et, volant et serrant, elles passent la mer
et, à force d'aller, vient le moment
où elles découvrent la terre monégasque !

Voici l'Agel, les Bustagnes, la Condamine,
voici la « Tête de Chien » et Costaplana,
le rocher des Grimaldi et les Spélugues ! (16)

Que de tortues
t'envieront, tortue de Diana,
d'avoir vu, en volant, cette merveille !
Mais ne détourne même pas la tête, bonne fille,
tout ceci n'est rien, trois fois rien !
Ne le regarde même pas...

cela :
serre et tiens-toi bien...

Per tìrà cùrtu, ünfin, fò che ve dighe
ch'è tre amighe
àn cumbinàu de parte tüte tre
e ecu
cun che mesu,
se řu vuřì savè :
strinseřan üna cana cun řu becu,
'na grüa a cada estremità
e řa tartüga ün mesu,
e... fà tìrà!...

Cuscì sun ile tre ch'àn fabricàu
řu primu ařeuplanu
cun trèi parmi de cana.
Dopu ř'avè pruvàu e repruvàu
ün traversandu sença danu
u stagnu e a ciàna...
ün belu giùrnu, de ben bon matin,
se sun misse ün camin :

vořa che vořa e tegne strintu, strintu!
A bordu tütu và, sença burrasca
e, vořa e strinse, passu řa mārìna
e a força d'andà, vegne u mumintu
che descraevu řa terra munegasca!

Vè 'n Agè, ři Büstagni, a Cundamina,
vè řa Testa d'u Cam e Costaplana,
řa Roca d'i Grimardi e řë Spürüghe!
Che de tartüghe
f'ünvidieřan, tartüga de Diàna,
d'avè vistu, ün vuřandu, achista mařavìglia!
Ma nun te vīřa mancu, brava figlia,
tüt'aiçò nun è ren o è minu che ren!
Nun stařu mancu, non, mancu a gardà
ailò d'ailì :
strinse e tegnetè ben...

en avant ! en avant !...

car c'est à Paris que nous allons !

Mais pendant qu'il arrivait vers chez nous,
l'aéroplane de nos trois amies,
il y avait deux Monégasques par là
près du petit lac, qui cueillaient des figues
— des figues de Barbarie, cela va sans dire —
et quand ils le virent sur leur tête
ils se mirent à crier : « Qu'est-ce donc ? »
puis aussitôt, joyeusement :
« Regarde, regarde, regarde !
Vois la tortue qui vole ! »

La tortue dit : « Eh... »

Elle voulait ajouter : « Qu'avez-vous...
à dire ? »

Mais à peine lâche-t-elle le roseau,
elle tombe, comme un plomb, en fendant l'air qui
et pique dans la fontaine. [siffle,

Des étrangers ont prétendu
que la fontaine a jailli du trou
fait
par la tortue en tapant sur le rocher :
ceux-là ignorent sans aucun doute
que notre beau rocher est tellement dur
que même les barres à mines n'arrivent pas à le
[percer. (17)

Donc, s'en rapportant à la vieille tradition
— et « il vaut toujours mieux s'en tenir à la
[tradition »
me disait, très justement, ma grand'mère —
la fontaine et le lac existaient bien avant,
et la tortue, qui savait nager,
en tombant dans l'eau a été sauvée
et elle a ensuite vécu tranquillement
là à Saint-Martin.

fà tìrà, fà tìrà!...
che andamu a Pařil

Ma, üntantu che arrivava versu aiçi
ř'äreuplanu de řë tre amighe,
gh'eru dui munegaschi ünpeřaili,
pressu d'u lagu, che cüglivu ë fighe,
— fighe da moři, ailò se sà —,
e candu se ř'an vistu sciü řa testa,
se sun missi a crià : « Cos'è ? Cos'è ?
Pcèi, lesti sciü řu còu, ün fandu festa:
« Gà, gà, gà, gà!

Gà řa tartüga cuma vořa!... »

A tartüga à fàu : « E... »

Vuřiva dì : « E ben ? E cosa avì...
da dì ? »

M'apina apina ava mulàu řa cana,
ciumba ün fendendu l'aria che scivořa
e pica ünt'a funtana.

Carche strangè à pcèi vusciü ne dine
che řa funtana è nasciüa dàu tràu
che à fàu

řa tartüga ün picandu suvra u schcègliu:
chilu d'aili ignořa de sügüřu
ch'u nostru belu schcègliu è tantu düřu
che nun řu tràucu mancu ë barramine!

Dunca, segundu a vèglia tradiçiun,
— « de seghe a tradiçiun è sempre mëgliu »
dijiva me' maigran, e cun ragiun
gh'eru degià řa funtana e řu lagu
e řa tartüga, che sava nceà,
ün picandu ün te l'àiga, s'è sarvò
e à pcèi vivüu tranchila
aili a San-Martin.

Et, pour donner une leçon de morale aux
[enfants,
certains disent qu'il est fort possible qu'un
ait eu pitié d'elle, [enchanteur
et qu'en faisant tomber juste dans l'eau
la bestiole sauvage
pour la sauver,
il ait voulu la récompenser
de son courage, car, comme dit le proverbe :
« Courage et réussite vont de pair ! »

Piè-di-Corte-di-Cagio (Corse)
2 septembre 1930.

XIV

.....



J'ai peur de la prendre,
j'ai peur de la toucher ;
mais d'une main leste
et avec une serpette,
je lui coupe la tête,
je lui coupe la queue,
et avec la pointe de la lame
je fends le ventre de Madame !

Traduit du sicilien de F. de Franco.

*E, per muřalizà ři picenin,
ghe n'è che dinu che se pò ch'ün magu
age avüu pietà d'ila
e, che 'n fandu picà giüstu ünte l'àiga
řa bestiòta sarvàiga,
per řa sarvà,
ř'age vuscüa recumpensà
d'u so cuřage, perchè, cuma dinu :
« u cuřage e a furtüna se cumbinu ».*

*Piè di Corte de Gagio (Còrsega)
2 de Settembre 1930.*

XIV

.....



*O paùřa d'a pigliàřa
ò paùřa d'a tucàřa
ma cun řa man lesta
e u cutelu che püa
ghe tàgliu řa testa,
ghe tàgliu řa cüa
e cu' a punta de řa lama
scciàpu u ventre de Madama!*

Le Châtiment de la Chenille



Lorsqu'elle était chenille, elle ne pensait pas à rire :
 elle avait deux yeux qui ne savaient pas voir,
 elle n'avait pas d'ailes : c'était une petite chose grise
 sans défense,
 tout juste une petite bouchée
 pour un méchant moineau...

Une rose modeste
 et trop généreuse
 — ou peut-être écervelée... —
 qui en eut pitié,
 — ou sans le faire exprès...
 car la poésie
 se méfie rarement... —
 la laissa entrer...
 sans se méfier,
 chez elle... et là, cachée,
 la chenille s'engraissa...
 et s'engraissa en dévorant la rose...

Mais, chenille gloutonne,
 toi qui n'as prêté l'oreille
 ni à la reconnaissance ni à la pitié...

U Castigu d'a Tora



*Candu ęra toŗa, nun pensava a ride :
ava dũi ęegli che nun savu vide,
nun ava d'are : ęra 'na cosa grisa
senęa defisa,
giũstu ũn picium bucun
pe' 'n marrì passeŗun...*

*Unę ręesa mudesta
e tropu geneŗusa
— o forsci senęa testa... —
che n' avũu cumpassiun,
— o senęa fà atenęiun...
perchė řa puesa,
de raru se marfia... —
se ř' à lascia ientrà...
senęa se marfià,
ũn casa... e, ailì scusa,
a toŗa s'ė ũngrascià...
e s'ė ũngrascià ũn se mangiandu a ręesa...*

*Ma, toŗa ũngurda,
che s' stà surda
a řa recunuscenęa e a řa pietà...*

tu t'es trouvée bien punie!... [larme
Il y avait dans le cœur de la rose comme une petite
d'une essence divine, appartenant presque à une autre
dont la chenille, grise et épaisse, [vie,
ne soupçonnait même pas l'existence...
A force de ronger
la chenille s'est endormie
comme par la magie
de cette gouttelette
d'essence d'une autre vie.

Elle est restée en léthargie
un mois, une semaine, un jour et une heure,
et puis alors...
lorsqu'elle s'est réveillée,
tout étonnée,
elle s'est trouvée hors de sa chemise,
métamorphosée tout d'un coup en papillon
et comme transportée dans cette autre vie...

Elle a deux petits yeux d'or,
deux ailes qui volent...
trois paires de belles petites pattes
et deux petites cornes fines, fines...
Tout autour
c'est le jour qui naît :
perles de rosée, soupirs de brise,
lumière, parfums, amour, soleil !
Au milieu de tant d'enchantements qui le remplissent
un petit papillon, que peut-il faire ? [d'admiration,
Rire, folâtrer, et puis voler!...

Vole, vole,
vive le soleil,

te sî trovà ben castigà!...
Gh'èra ünť' u chčè d'a ræsa cuma 'na lagrimita
d'ün' essença divina, cuma d'ün' àutra vita
ch'a toŗa, grisa e spissa,
nun se sunava mancu ch' esistissa...
Rusìglia che te rusìglia,
ŗa toŗa s'è ündurmìa
cuma per 'na magìa
de chila lagrimita
d'essença d'àutra vita.

E' stà ün letargìa
ün mise, 'na semana, ün giürnu e 'n' uŗa
e aluŗa...
candu s'è drœviglià,
tùta stunà,
s'è trovà fœŗa de ŕa so' camija,
scangià tütu d'ün còu ün parpaglita
e cuma trasportà ünte chil' àutra vita...

A dùi œgliti d'oŗu,
d'ære che voŗu...
trèi pà de bele gambetine
e dùe curnite fine, fine...
Tüt' ünturnu
è u fà d'u giürnu :
perle d'aigàgliu, aŗen de brtja,
lüje e parfümi, amur, surìgliu.
Un mesu a tant' incanti che ŕa meŗavìgliu
'na parpaglita, cosa mài pò fà ?
Ride, fà de sciaŗati, e pœi vuŗà!...

Voŗa che voŗa,
viva u surìgliu

tout se dore,
les roses brillent...
les parfums changent de fleur à fleur,
et vole, et vole, et vole encore!...
et vole, et vole, et tourne, et tourne,
et tourne jusqu'à la tombée du jour.

Et le petit papillon, qui n'était qu'une chenille,
au milieu de toute cette fête,
a perdu la tête :
la nuit va venir ? Mais c'est une plaisanterie !
Il faut aller se coucher ? Personne ne reste ?
O bonnes gens, c'était bon autrefois !
Je suis moderne, moi, j'ai l'aile agile :
il faut que je vole ! Il faut que je profite
de toute cette fête qui ne doit pas finir :
je veux en profiter entièrement,
je ne veux pas en perdre une minute :
je la veux toute, toute pour moi !
Elles dorment, les roses ? Les marguerites ?
Ils dorment, les gentils petits papillons ?
tralalalà... qu'est-ce que cela peut bien me faire ?
Aller me coucher de si bonne heure ?
O bonnes gens, vous me faites rire!...
Que je me retire ? Que cela puisse me faire peur ?
Vieilles perruques, je vais vous faire voir!...
Et le petit papillon,
plein de vie,
et vole et tourne : personne ne peut le retenir...

La nuit tombe,
le soleil s'endort,
mais le petit papillon ne veut pas le croire :
il faut qu'il le cherche, il faut qu'il le trouve,

tütu se 'ndořa,
ë ræse brìgliu...
scàngiu i parfümi de sciüřa ün sciüřa,
vořa che vořa e vořa ancüřa...
e vořa e vořa e vïřa e vïřa
e vïřa finta che cařa a sïřa!...

E a parpaglita, ch'ëřa 'na tořa,
ün tanta festa
à persu a testa :
và vegnì nœte ? Ma è 'na fôřa.
Fò andà a dorme ? Düsciün nun resta ?
O bona gente, che vèglie mode!...
Min sun muderna, ò l'ãřa lesta...
lasciè che voře! Me vœgliu gode
tüta sta festa ch'è sença fin :
m'a vœgliu gode, ma propi tüta,
nun vœgliu perde... üna minuta :
řa vœgliu tüta, tüta per min!
Dormu řë ræse, řë margärite ?
Dormu řë brave parpaglieřite ?
Tralalalà... cosa me fà ?
Che min me curche cuscì bunuřa ?
O brava gente, vùi me fè ride!...
Che min me strime ? Ch'age paùřa ?
Vèglie perrüche, ve fãřò vide!...
E a parpaglita,
cina de vita,
e vořa e vïřa : düsciün nu' a tegne...

A nœte vegne,
dorme u suřigliu,
ma a parpaglita nun s' u vœ cride :
fò che řu çerche, fò che řu vide,

et ses yeux s'écarquillent :
il court vers un lumignon : c'est bien lui le soleil :
et il vole et il tournoie, vive le soleil !
Si ce n'est pas lui, c'est peut-être son fils :
il veut lui donner un baiser, s'en remplir les yeux.

Mais le pauvre petit,
le pauvre petit papillon
se brûle les ailes et les petites cornes,
et ses yeux d'or et ses petites pattes ;
du coup, fini l'enchantement :
il tombe à terre à demi consumé...
Adieu la fête...

Et que reste-t-il ?
Une chenille grise
sans défense...

Et un crapaud qui passait par là...
l'a mangée.

Les Moulins, 17 janvier 1934.

XVI

.....



Si tu le raccourcis par devant, il s'allonge par derrière ;
il ne gagne ni ne perd, il reste tel qu'il est !

D'après P. Isnard: *Armanac Nissart*, 1934.

e ři soi cegli se descarchègliu :
curre a ün lümitu : è ailò d'ailò :
e vořa e viřa, viva u surigliu!
se nun è ilu, forsci è so figliu :
řu vòè baijařu, se n' ümburnì.

Ma meschinita
de parpaglita,
se brüja è aře e rë curnite,
i cegli d'oru e řë patite;
sciü u còu finisce tüt' a magia :
tumba per terra, mesa rustìa...
Ađiu řa festa...

E cosa resta ?
'Na tořa grisa
sença defisa...

E ün bàgiu che passava ün per ailà...
se ř' à mangià.

I Muřin, 17 de Zenà 1934.

XVI

.....



Se řu scürci davanti, te s'alonga darrè;
e nun gagna nin perde : resta longu cum'è!

La Queue du Renard



Un renard se trouvait sans travail :
il cherchait à s'employer.
N'allez pas croire, de grâce,
qu'il était impatient de prendre une pioche,
une hache, une bêche ou un autre outil
pour peiner six jours par semaine
et gagner une bouchée de pain
comme un honnête chrétien.
Cette bonne lame (11)
ne voulait rien faire, mais à la fin du mois
il aurait voulu écornifler,
sans suer,
une bonne paye.
Pour ce faire,
il pensait qu'il n'aurait qu'à vendre des conseils.
Cela il le savait bien : un soir à la nuit,
caché dans un trou,
il avait entendu
un vieux birbe, riche et décoré,
qui faisait la leçon à ses fils
et avait parlé de cela
tout à fait dans ces termes.
L'affaire était donc sûre.

A Cù a d'a Vurpe



'Na vurpe e'ra restà sença travàgliu :
çercava a se 'npietà.

Nun steve a cride, n'è... per carità,
che se langhissa de piglià ün magàgliu,
'na picossa, 'na sapa o 'n àutru arnise
per trebùla sèi giùrni d'a semana
e se gagnà 'na bucunà de pan,
cuma 'n bon cristian.

Achila bona lana
nun vuriva ren fà, ma, â fin d'u mise
averissa vusciùu se gratugnà,
sença süà,
üna bona mesà.

Per ailò fà
nun ava che da vinde de cunsigli!
Ailò řu sava prun : 'na sira au sciuru,
scusa ünt' ün tràu,
ava scutàu
ün vègliu birbu, ricu e decuràu,
che fava řa dùtrina ài sòi figli
e aviva parlàu d'ailò d'aili
propi cuscì.
L'afari e'ra sügüru.

Des conseils à vendre, c'est bien connu,
chacun en trouve... en clignant de l'œil ;
il s'agit seulement de trouver
qui voudra les acheter !...
Il chemine et cherche... et à force de chercher,
le renard rencontre un bon vieillard
et, en s'approchant de lui tout doucement,
lui dit sur un ton paisible et plein de discrétion :
« Brave homme, si vous voulez m'en acheter,
je vous vendrai des conseils tant que vous en voudrez ! »
— « Oh, mon pauvre petit, lui répond le vieillard,
je ne pourrai te les payer
qu'à coups de bâton,
ou peut-être, pour mieux faire,
à coups de fusil ! »
— « Ooh ! dit le renard, votre monnaie
enlèverait l'envie
de vendre des conseils, en vérité.
Si vous n'êtes vraiment pas trop mal luné,
dites-moi, maître, comment se fait-il,
qu'à ce que j'ai ouï dire, il en est qui font fortune
en vendant des conseils de-ci de-là ? »
Et le vieillard lui répondit : « Bonne lame,
ceux que tu dis,
la queue de renard, ils la laissent dans leur tanière... »

Les Moulins, 25 janvier 1935.

De cunsigli da vinde, ailò se sà,
ciacün ne trova... ün cügandu ün cègliu;
se trata de trovà
...cù i vèè catà!...

Camina e çerca... a força de çercà,
a vurpe à rescuntràu ün bravu vègliu
e, ün s'apressandu d'ilu adàiju adàiju
ghe dije cun ün fà discretu e pàiju :
« Brav'omu, se vurì me ne catà,
ve vindu de cunsigli a vultà!... »

— « O meschinita, ghe responde u vègliu,
nun t'i purò pagà
che cun 'na bastunà
o forsci, per fà mègliu,
cun üna sciupechè!... »

— « Oooh!... dije a vurpe, řa vostra munìa
levèřissa a cuvìa
de vinde de cunsigli, ün vèřità!...

Se nun s'ì propi de marrìa lüna,
dijime ün pocu, mestre, cuma v'è
ch'a sente d'ì, ghe n'è che fan furtüna
'n vendendu de cunsigli ünpeřaili ? »

E u vègliu gh'à respusu : « Bona lana,
...achili che tu d'ì
řa cù de vurpe à làsciu drünt'a tana!... »

I Muřin, 22 de Zenà 1935.

XVIII

.....



J'ai pour destinée qu'à peine né,
me voilà mort et disparu ;
mais à peine mort, vite je ressuscite
toujours présent à toi, présent à Dieu !...

Je renaiss à peine mort et je meurs de nouveau ;
je ne suis guère apprécié lorsque j'existe,
mais lorsque je meurs, cela n'est pas une fable,
tout le monde me pleure : tout le monde avait besoin
[de moi !

Traduction du sicilien de F. de Franco.

XVIII

.....



*O per destin ch'apina sun nasciüu
sun belu mortu e belu scunpañtu;
m'apina mortu, sun vite revegnüu,
sempre presente a tü, presente a Diu!...*

*Renàsciu apina mortu e turnu a moře:
nun sun gäiře stimàu candu sun vivu
ma candu mořu, n' chäentu pa de fõre,
tüti me ciüru : tüti me vuřivu!...*

XIX

La Crevette et le Crabe



Si celui qui est tordu trouve qu'il est bien fait,
vouloir le redresser c'est temps perdu.

Un crabe marchait de travers,
une crevette le vit et lui cria :

« Ne peux-tu donc marcher droit
espèce de toqué... »

et elle lui tendit la main

pour le faire marcher comme il faut.

Le crabe lui répondit : « Vous m'étonnez fort,
vous qui faites un pas en avant et deux en arrière,
de vouloir m'apprendre
comment il faut marcher... »

Et la crevette de répliquer : « Elle est bonne celle-là ;
tu n'as donc pas de cervelle ?

Ne vois-tu pas que je suis une « artiste ».

il ne manquerait plus que cela

que je marche comme tout le monde... »

— « Alors, je ne vous cacherai pas,
dit le crabe, que j'ai reçu assez d'éducation
précisément pour savoir marcher
avec une allure conforme à ma qualité,
comme vous le voyez... un peu de côté... »

XIX

U Gàmbaru e a Grita



*Se cü è stortu trova ch'è ben fàu,
d'u vuřè gařibà è tempu persu.*

*'Na grita caminava de straversu;
ün gàmbaru r' à vista e gh' à criàu :
« Ma nun pòi marcià drita ?
Babula de 'na grita!... »
E gh' à pursüu řa man
pe' a fà marcià da cristian.*

*A grita gh' à respusu : « me stunè,
vùi che fè ün passu avanti e dùi 'ndarrè,
de me vuřè 'mpàrà
cuma fò caminà! »*

*E u gàmbaru repìglia : « Achila è bela!...
Ma sì sença çervela ?*

*Ma tü nun vidi che min sun 'n artista ?
ghe mancheřissa ancuřa chista
che min marcissa cuma tüt' u mundu!... »*

*— « Aluřa nun ve scundu,
dije řa grita, che sun stà alevà
precisaminte per savè marcià
cun 'n'andaũřa che vaghe â me' tàglia,
cuma vedì, ün pocu de custà,...*

un peu mieux que toute la marmaille
qui... il faut bien que je vous le dise... fait pitié
en allant toujours en avant ou en arrière
...comme vous faites... »

Un gobie et une blennie qui les écoutaient
riaient entre eux et se moquaient.

Les Moulins, 25 janvier 1935.

XX



Tu veux m'attraper ?...

Je sors de l'obscurité et petit à petit je croîs,
je croîs et je croîs et je deviens toute ronde,
mais ensuite je maigris jusqu'à disparaître
petit à petit dans la nuit noire.
Et comme la fable « qu'on finit et recommence »,
cette histoire
tu peux la recommencer...

*ün pocu mègliu che tüt'a marmàglia
che... fò che ve řu dighe,... fà pietà
'n andandu sempre avanti o 'ndarrè
...cuma vùi fè!... »*

*Un gobu e 'na baveca ch'i scutavu,
se ridivu 'ntra ili e i minciunavu.*

I Muřin, 25 de Zenà 1935.

XX



Me vçei ciapà ?...

*Sortu dàu scüřu e a pocu a pocu crìsciu
e crìsciu e crìsciu e vegnu bela runda,
ma pçei magrìsciu finta che svànisciu
a pocu a pocu drüntu a ncete funda.*

*E, cuma a fôra d'u büstentu,
achistu chæntu*

řu pòi recumençà...

Le Cornet et l'Anémone de Mer



Un cornet rencontre une anémone de mer (18)
 qui mangeait de bon appétit
 un petit goujon
 et lui parle ainsi :

« J'ai marché trois heures pour trouver
 tout juste une petite blanquette, une demi-bouchée (19)
 qui a fini par se laisser prendre.
 Il y avait bien des « poutines » en quantité (20)
 mais à peine je sortais mes petites pinces,
 elles fuyaient toutes comme des éclairs. »

— « Moi, dit l'anémone, tout en grignotant,
 j'ai dû rester
 trois jours entiers sans manger,
 toujours perchée sur ce rocher,
 et il me passait sous les yeux
 des petits poissons de toute espèce
 qui me faisaient venir l'eau à la bouche.
 Il n'y avait pas moyen de les attraper...
 Oh, si je pouvais un peu bouger,
 rien qu'un tout petit peu, de ce rocher ! »

— « Et moi, qui vais et viens partout où je veux,

U Curnitu e a Barbairœera



*Un curnitu à trovàu 'na barbaiœera,
che se mangiàva, cun bon apètitu,
ün picenin melitu*

e gh'è parlàu ün sta manœra:

*« O caminàu tre uœe per trovà
giüstu ün gianchitu, mesa bucuà,
che à fenü per se lascià ciapà!... »*

*Gh'œra ben de putine a voluntà
ma se surtiu apina è mèe pinœite,
scapavu tüte... cuma de saite... »*

— *« Min, dije a barbaiœera, che mangiüca,
o düvüu stà*

*trè giürni üntregghi senœa me dernà,
semprè giucà aiœi sciü chistu schœgliu :
e me passavu, propi suta l'œegliu,
de pisciöti de tüta calità,
che me favu vegnè a sàriva ün buca :
nun gh'œra mesu d'i purè gantà!... »*

*Oh, min puscissa ün pocu bulegà,
apina 'na stissita, da stu schœgliu!... »*

— *« E min che vagu e vegnu dunde vœgliu,*

dit le cornet, je voudrais trouver
quelque manière de me camoufler
pour ne plus faire peur
à ceux que mes pinces mettent en fuite! »
Ainsi devisant
et tirant des plans,
les deux amis firent une association :
finalement l'anémone grimpa
à califourchon
sur la bosse du cornet,
et, avec l'ombrelle de ses pattes rondes,
elle peut ainsi cacher
les pinces du collègue qui la porte.
De cette manière
ils peuvent déjeuner et dîner
sans jamais risquer de... la sauter.

Les Moulins, 25 janvier 1935.

XXII

.....



C'est moi qui commande que ceci apparaisse,
brille et triomphe ou que cela disparaisse.
Adieu brunes et blondes, si je n'y suis pas,
adieu rouge et blanc et soir et matin!

dije u curnitu, vuřissa truvà
carche maneřa de me mascařa
per nun ciù spaventà
achili ch'è mèe piņce fan scapà!... »
Cuscì, 'n parlandu,
e 'n cumbinandu,
i dùi amighi an fàu 'na suçietà:
a barbaifœra à finù per muntà
a cavalitu
sciù a giba d'u curnitu
e, cun ř'umbrela d'è sòe pate runde
cuscì pò scunde
řë piņce d'u culega che řa porta.
De chila sorta
ponu dernà e çenà...
sença mài řa sautà.

I Muřin, 25 de Zenà 1935.

XXII



Sun min che cumandu ch'aiçò cumpařisce
che lüje e triumfe o ch'ailò dispařisce.
Adiu brüne e biunde, se nun ghe sun min,
adiu russu e giàncù e sīra e matin!

XXIII

La Noix et l'Avocat



A mon frère l'avocat, en souvenir
des écureuils et des loirs de Peira-Cava.

Un écureuil, en cherchant son repas,
avait trouvé une noix sur une branche
d'un grand noyer
qui était planté
au bord d'un béal.

L'écureuil qui avait faim
à ne pouvoir se tenir debout,
à peine l'eût-il aperçue
qu'il s'en empara prestement,
et, en la tenant serrée à sa façon
avec ses deux petites mains,
comme font les singes,
il se mit à la ronger
pour y faire un trou.

Mais, pour vous parler franchement,
je ne saurais vous dire comment la chose se passa :
le fait est
que la noix lui échappa

XXIII

A Nuje e r'Avucatu



A me frài r'avucatu, ün memoria
d'i schiroti et d'i gliri de Pèira-Cava.

*Un schirotu, ün çercandu u so dernà,
ava trovàu 'na nuje sciü 'na branca
de 'na grossa nujeŕa
ch'eŕa ciantà
àu bordu d'ün beà.*

*U schirotu che ava 'n apètitu
da nun puŕè se tegne dritu...
nun ř'à mancu gardà
che lestu se řa ranca
e, 'n řa tegnendu strinta a so' maneŕa,
cun tüt' è dùe manine
cuma fan řè munine,
cuminça â řusiglià
per řa traucà.*

*Mah!... Per ve řa cüntà franca
nun ve sò dì cuma è andà :
u fatu stà
che a nuje gh'è scapà*

et qu'elle dégringola de branche en branche
jusqu'en bas, au bord du béal.
Là où elle tomba,
— voyez ce que veut parfois la fatalité ! —
juste là sur la rive,
se trouvait un loir qui buvait
et la noix tomba
juste à côté de lui !
Le loir effrayé,
sursauta ;
puis il se tâta
par ci, par là,
et lorsqu'il vit qu'il était encore entier
et qu'il n'avait mal nulle part,
il prit la noix pour la manger.
Entre temps l'écureuil était descendu
comme un petit diable déchaîné :
« Ouk, ouk, ouk, ouk, cria-t-il, laisse-la :
la noix est à moi, c'est moi qui l'ai fait tomber ! »
— « Ah ! dit le loir, tu l'as fait tomber ?
et au risque de m'assommer ?
Si cela était, mon cher cousin,
je te conseillerais de baisser le ton,
de façon que l'air même ne t'entende :
pour ne pas risquer d'avoir un procès...
pour le mauvais coup que tu as manqué !...
La vérité est que cette belle noix
est tombée toute seule... ou peut-être... le vent... »

.....
Enfin, pour ne pas vous refaire le récit
de tout ce que se dirent les deux parents...

e à rabatàu, d'ün branca ün branca,
finta dabassu, au bordu d'u beà.

Ailì dunde è tumbà,

— gardè, de vote, řa fatalità!...

ailì propi sciù a riva,

gh'èra ün glĩru che bũviva

e a nuje gh'à picàu

francu a custà!

U glĩrù, spaventàu,

à ressautàu;

pœi s'è tucàu

d'aiçì, d'ailà,

e candu à vistu ch'èra ancuřa üntregu

e che nun ava mà ün dũsciün lægu,

s'à pigliàu řa nuje per se řa mangià.

Untantu řu schĩrotu èra cařàu

cuma ün diavulotu scaenàu :

« Huc, huc, huc, huc, crià, lasciařà stà:

řa nuje è mèa, chè ř'ò fà tumbà! »

— « Ah! dije u glĩru, tü ř'ài fà tumbà ?

e cun řu riscu de me sciascinà ?

Se ailò fussa, me cařu pãrente,

mãn te cunsigliu de sbascià řa vuje,

de fà che mancu l'ãria nun te sente :

che nun rischissi d'esse prucessàu

...pe' u marrì còu che ài mancàu!...

Ra veřità... è che sta bela nuje

è rabatà da sula... o forsci... u ventu... »

.....

Unfin, per nun refà tütu řu choentu

de çœ che se sun diti i dùi pãrenti...

coupons court. Les deux rusés
 s'en vont chez un vieux rat
 qui était avocat.
 Il avait une belle tanière dans un rocher,
 quelques vieux papiers
 et... du toupet.
 Le rat prend la noix et la regarde et la tête
 et, avec un air d'enterrement,
 il parla à chacun
 à tour de rôle...
 d'une condamnation
 et pour le moins... de prison...
 Puis, plein de mystère,
 il consulte ses papiers
 et puis...
 il donne raison à tous deux,
 il fait une croix
 sur la noix
 et puis leur dit :
 « ...Pour moi... comme pour vous...
 le droit est le droit :
 revenez demain
 ou mieux encore... après-demain !... »

 Le lendemain
 l'écureuil et le loir, tous les deux,
 retournèrent chez le vieux rat
 qui était avocat.
 Maître Raton, avant de les introduire,
 les fit attendre :
 cela va sans dire...
 et puis il leur dit...

tagliàmu cürtu. — Ri dùi aleventi
se ne van tüti dùi da ün vègliu ratu
che fava ř'avucatu.

Ava 'na bela tana ünt'üna roca,
carche vègliu papè
e... de tupè.

Chilu à pigliàu řa nuje e garda e toca,
e, cun ün fà da çementèri,
à parlàu a ciacün,
ün pocu pürün,
de 'na cundanaçion...

au minu, au minu... a řa prijun.

Pcèi, cun ün' ària de misterì,
stüdia sciü ři papèi
e pcèi...

à dàu ragiun a tüti dùi,
à fàu 'na cruje
suvera d'a nuje,
e pcèi gh'à ditu :

« ...per min... per vüi...

u dritu è u dritu :

vegnì deman...

o magari... passaudeman... »

.....

U lündeman

řu schiřotu e řu glřu, tüti dùi,
sun returnài dàu vègliu ratu
che fava ř'avucatu.

Mestre Ratun, prima d'i fà ientrà,

ři à fài aspeřà:

ailò se sà...

e pcèi gh'à ditu :

« Je sais le droit...
laissez-moi faire :
la noix est partagée ;
une miette je l'ai mangée...
...pour mon payement !... »
Et il donna... une coquille vide à chacun...
avec quelques mots à chacun...
aux deux nigauds !

Les Moulins, 27 juillet 1935.

XXIV

.....



Dame Rebequette...
n'est point une reine...
mais elle porte une couronne et se fait respecter :
laissez-lui la paix et passez au loin !...
Elle a beaucoup d'enfants et n'est point mariée,
elle ne file pas, ne coud pas, ni ne coule la lessive,
elle ne rit pas, ne prise pas, ne prend pas de café :
que le plus malin devine qui est Rebecca !...

Imité de l'italien.

« O stüdiàu řu dritu...
lascième fà :
a nuje è spartagià;
'na bregaglita me ř'ò mangià...
...per me pagà!... »
E à dàu... 'na sgràeglia, vèa, a ciacün...
cun dùe pàrole pürün...
ài dùì minçiù!...

I Muřin, 27 d'a Madalina 1935.

XXIV



A scià Rebechina...
nun è 'na regina...
ma porta cuřuna e se fà respetà :
lasceřa tranchila e passè de custà!...
A prun de figlicèi e nun è mărià,
nun fīřa, nun cūje, nun cuřa a bügà,
nun ride, nun prisa, nun pìglia u cafè :
devine, u ciù furbu, Rebeca cū è!...

Le Pourceau et les Deux Ramiers



« Si tu savais le don de Dieu !... »

Évang. selon St Jean, IV. 10

« Si l'on peut comparer les petites choses
aux grandes... »

Virgile, Géorg. IV. 176

Un pourceau se prélassait, comme un pourceau qu'il
dans la fange, [était,
au pied d'un chêne.

Comme il avait été élevé à la bonne franquette
sans aller ni au catéchisme ni à l'école,
il passait les heures
couché dans la boue à se vautrer.

Il n'avait jamais fréquenté d'autre compagnie
que celle de pourceaux comme lui et d'une vieille com-
de sorte que pour lui, le bonheur [mère de truie,
consistait à s'engraisser
et il ne concevait rien
de plus beau, de meilleur ou de plus grand
que la mare de boue et une poignée de glands
ou sans doute aussi...

quelque autre cochonnerie !

Un jour,

peut-être à la fin octobre, lorsque les ramiers passent

U Porcu e i Dui Favardi



« Si scires donum Dei !... »

Evang. selon St Jean, IV. 10

« ...si parva licet componere magnis !... »

Virgile, Géorg. IV. 176

*Un porcu se scialava, cuma ün porcu ch'èra,
drüntu a pautassa nigra d'üna lona
au pen d'ün rüře.*

*Alevàu ch'èra stàu ailì â bona,
sença dutrina e sença schœra,
passava ë üře*

curcàu 'nt' a pàuta, a se reventurà.

*Nun ava frechentàu mài d'àutra cumpagnìa
che de porchi cum'ilu e 'na vèglia cumà :*

cusci, per ilu, řa felicità

èra de se 'ngrascià

e nun imaginava ren

de ciü belu, ciü bon, o de ciü grande,

che řa lona de pàuta e 'na manà de giànde

o magari... tamben...

carche àutra purcařia!...

Un giürnu,

forsci a řa fin d'Utubre, candu passu

en vols serrés,
peut-être au printemps, lorsqu'ils retournent
plus éparpillés,
deux d'entre eux descendirent
pour se poser sur le chêne et ils picoraient
quelques glands.

Le pourceau, en les voyant d'en bas,
leur grogna, plein de rage : « Allez au diable,
sales voleurs
qui mangez mon bien pour me faire mourir
de faim !...
Oh, vous pouvez bien me regarder !...
Tout ce qui est ici est à moi : l'eau et les fruits
et si vous vous réjouissez que je ne puisse voler...
je vous attends ici... et je vous écrabouillerai !... »

Les deux ramiers se regardèrent
étonnés,
puis l'un d'eux dit au pourceau :
« Si tu savais combien le monde est immense,
tu ne te mettrais pas en fureur pour deux glands !... »

Et les deux ramiers s'envolèrent
dans le ciel bleu, dans le soleil doré !

Le Mas d'Icard — en Crau —

Lundi 19 octobre 1935.

serrài ün banda,
forsci de Prima, candu se ne 'nturnu
ciù spantegài,
dùì cuřumbi favardi sun cařài
a se pusà sciù u ruře e se pìtavu
carche giànda.

U porcu ün ři vedendu da dabassu...
gh' à grugnàu ünragiàu : « Andè au diàvu,
o ladri brüti
che mangè řu me ben per me fà moře
de fame!...
Oh! me puřì gardame!...
aiçò è tütu me: ř' àiga e ři früti
e se ve ralegrè che min nun voře...
v' aspīru aiçi... e ve scrafuleřò!... »

I dui favardi se sun gardài
stunài,
pçei, ün à ditu au porcu cum' aiçò :
« Se tü savissi cuma u mundu è grande,
và, nun t' ünragèřissi per dùe giànde!... »

E i dùì favardi àn pigliàu řu vořu
ünsciù ünt' u cièlu blü, 'nt' u suřigliu d' ořu!

Mas d' Icar — ün Cràu —
Lünesdì, 19 d' Utubre 1936.

Le Calebassier et le Poirier



Un calebassier avait poussé au pied d'un poirier, (21)
d'un vieux poirier qui avait peut-être
une nonantaine d'années et peut-être plus.

Dans l'affaire d'un petit mois ou deux,
en rampant sur une branche puis sur l'autre,
le calebassier était monté jusqu'à la cime
de l'arbre et il comptait
monter, monter toujours plus haut.

Il était orgueilleux et ne pensait même pas
que s'il avait pu arriver jusque là,
c'était grâce aux étais que le vieux poirier
lui offrait.

Le vent se chargea de lui montrer
que sans eux il aurait bien cessé
de monter et de se tenir debout ;
mais l'ambitieux, plein de présomption,
de cela n'avait cure,
et il s'éjouissait
de dépasser ses étais
en folâtrant par-ci, par-là
avec une tige ou avec une vrille.
Et puis il criait :

A Cossa e u Pürüssè



*'Na cossa ɛra cresciù a àu pen d'ùn pürüssè,
d'ùn vègliu pürüssè ch'aveà avüu
'na nonantina d'ani e forsci ciü.*

*Unte l'afari d'ùn mesotu o dù, ùn rampegandu sciü 'na branca e l'àutra,
ra cossa ɛra muntà finta sciü a çima
de l'àrburu e cüntava
de muntà, de muntà, sempre ciü àutu.*

*Èra urgügliùsa e nun pensava mancu
che s'aviva puscüu arrivà fint' ailì,
ɛra gràçia ài punteli ch'u vègliu pürüssè
ghe presentava.*

*U ventu s'è ùncargàu de ghe fà vide
che, sença d'ili ava belu fenü
e de muntà e de se tegne drita;
ma ř'ambiçiùsa, presüntüùsa,
d'ailò nun se cürava
e se scialava
de despaça ři sòi punteli
ùn sciařatandu, aiçi e ailà,
o cun ùn brutu o cun ùna grenghìglia.
E pœi criava :*

« Mais ne voyez-vous donc pas ? Regardez donc,
j'ai dépassé le poirier ! [regardez :
Ce qu'il a pu faire en cent ans
je l'ai fait de la Saint Philippe à la Saint Jean : (22)
en un mois ou à peine un peu plus...
et je monte encore plus haut !... »

Un petit oiselet qui passait
par là, lui dit : « Tais-toi donc,
ne t'aperçois-tu pas que c'est lui
qui t'a aidé à monter ?
Toi, sans lui,
à peine peux-tu te traîner par terre,
et les fruits qu'il donne, pauvre niais que tu es,
ne sais-tu pas qu'ils sont plus doux que le miel ?
Les tiens ne peuvent servir qu'à vider
ou la lessive
ou un baril d'engrais !
Attends que la saison soit finie,
et tu cesseras de faire de l'esbrouffe, malheureux :
on te cueillera juste pour faire de la litière !
Le poirier qui a déjà plus de cent ans
refleurira et portera des fruits
encore pendant longtemps et... sans se vanter. »

Les Moulins, 26 décembre 1936.

« Ma nun vedì ? Gardè, gardè, gardè :
ò despaçàu řu pürüssè!
Çœ ch'ilu à pusciüu fà ünte çent'ani
ř'ò fàu da San Filipu a San Giuàni:
ün mise o pocu ciü...
e muntu ancuřa ünsciü!... »

Un picium aujelitu che passava
d'ümperàili, gh'à ditu : « Taijetè,
nun t'acorsi ch'è ilu che t'à dàu
ř'agiütu per muntà ?
Tü, sença d'ilu,
giüstu se pòi te stірassà per terra.
E i früti ch'ilu fà, pòveřa scema,
nun sài che sun ciü duçi che ř'amè ?
Ri tòi nun ponu serve ch'a vüà
o řa bügà
o 'na barrì... de büvaiřun!
Aspita che finisce řa stagiun
e finřài de sciařatà, meschina :
te chœglięřan... giüstu per fà de giàçu!
U pürüssè ch'à già ciü de çent'ani
resciuřřà e porteřà de früti
ancuřa per ün peçu e... sença se vantà. »

I Muřin, Sabü, 26 de Dicembre 1936.

XXVII

.....



Du plus haut de la tour
je te surveille et je règle ta vie !
Plus d'une fois je te fais courir
si tu me regardes pendant que tu marches...

Si tu pouvais me faire courir
pendant les jours de peine,
tu monterais sur la tour
pour me donner des coups de lance...

Si tu montais sur la tour
quand tu as le cœur joyeux,
tu me dirais de ne pas courir,
de ne pas courir comme le vent !...

Ne crois pas que je coure,
ne crois pas que je m'arrête :
du plus haut de la tour
je ne fais point de différence entre les pleurs et les
[fêtes...

XXVII

.....



*D'àu ciù àutu de řa turre
min te gardu e te cumandu!
Ciù d'ün còu te fagu curre
se me gardi ün caminandu...*

*Se puscissi me fà curre,
ünt'i giùrni de sufrança,
munterissi sciù řa turre
per me dà de còu de lança...*

*Se muntissi sciù řa turre
candu ài řu chè cuntentu,
me dīrissi de nun curre,
de nun curre cuma u ventu!...*

*Nun te cride che min curre,
nun te cride che m'arreste :
dàu ciù àutu de řa turre
nun destingu i ciuri e ë feste!...*

XXVIII

L'un veut un Bonbon...
et l'autre une Chique !...



Il ne faut pas discuter
des goûts.

Un papillon
aux ailes blanches
et aux yeux d'or
était entré
dans mon jardin.

Il folâtrait
plein de vie
et flairait
un jasmin,
puis, tout d'un coup,
lorsqu'il me vit,
il vint
voleter
et flairer
près de moi.
Et moi je lui dis :
« Petit papillon,
tu veux un bouquet

XXVIII

Cü voe 'na Ciapelita...
e cü 'na Cica !...



De gustibus non est
disputandum !

*'Na parpaglita
cu' è aře gianche
e i cegli d'ōru
eřa ientrà
ünt'u me giardin.*

*Fulastregava
cina de vita
e nasüssava
sciü 'n giassemin,
pœi, sciü řu còu,
candu m'à vistu,
se n'è vügnüa
a vuřutà
e a nasüssà
pressu de min.*

*E min gh'ò ditu :
« Parpaglieřita,
Vcèi ün buchitu*

de jasmin ?
Tu veux une rose,
une violette
ou un tout petit peu
de verveine ?
Veux-tu une autre fleur ?
Prends tout
ce que tu veux :
aspire donc
et sans te gêner,
tout le parfum
de mon jardin.

 Peut-être aimes-tu
le raisin mûr ?
Veux-tu un grain
de muscat ?
Veux-tu un grain
de grenade ?
Veux-tu une fraise
ou la moitié
d'une reine-claude ?

 Que désires-tu,
mon petit câlin
de papillon,
qui tourne et tourne (23)
auprès de moi ? »

 Il ne répondit pas,
le papillon,
mais il me regarda
comme s'il était surpris,
puis il s'envola
loin de moi

*de giassemin ?
Vcèi üna ræsa,
'na viulita,
o 'na stissita
d'erba luìsa ?
Vcèi 'n' àutra sciùra ?
Pigliatè tütu
çàe che tü vcèi :
sciürbetè püra,
e sença gena,
tüt'u parfümu
d'u me giardin.*

*Forsci t'apièije
l'üga maüra ?
Vcèi 'n aijnelu
de muscatelu ?
Vcèi üna grana
de mīragrana ?
Vcèi üna fresa,
o üna mesa
susina giànca ?*

*Cosa te manca,
bela fraschita
de parpaglita,
che turduřisi
pressu de min ? »*

*Nun m'à respusu
řa parpaglita,
ma m'à gardàu
cuma stunà,
pcèi à vuřàu
lonsi de min*

et s'en alla
de mon jardin!
J'ai pensé :
« ce petit câlin
de papillon
qui me regardait
avec ses yeux d'or...
...cherchait... un chou! »

Les Moulins, 1^{er} mars 1937.

XXIX

Le Renard et le Masque



« Ceci a été dit à l'adresse des gens à
qui le destin a dispensé gloire et honneurs,
mais en leur enlevant le sens commun. »

Phèdre, I, 8.

Devant un masque de cire
qui représentait une belle figure fraîche de jeune fille,
toute peinte de neuf, que c'en était une merveille,
« Oh! fait le renard, quel joli minois ! »...
Puis, d'un coup de patte, il le retourne
et dit: « Oh là là! Il lui manque la cervelle! »

e se n'è 'ndà
dàu me giardin!
Me sun pensàu :
« chila fraschita
de parpaglita
che m'è gardàu
cù'i œgli d'œru...
...çercava... ün cořu!

I Muřin, 1° de Marçu 1937.

XXIX

A Vurpe e a Mâscara



« Hoc illis dictum est quibus honorem et gloriam
fortuna tribuit, sensum communem abstulit. »

Phœd. I, 8.

Davanti a üna mâscăra de çîra :
'na bela fàcia frisca de 'na figlia,
pintà de nœvu ch'è 'na mařavìglia,
« Oh! fà řa vurpe, che faciëta bela!... »
Pœi, cun ün còu de pata te řa vîra
e dije : « Oih!... ghe manca řa çervela! »

XXX

.....



« La vertu n'irait pas loin si la vanité
ne lui tenait compagnie. »

La Rochefoucauld, Maximes, 66

« La vertu disparaît aussitôt qu'on veut
la faire paraître. »

Cœuilhe, Pensées diverses.

Nous ne saurions remplir ni sacs ni bidons,
parce que, pauvres de nous, nous ne sommes que trois
aveugler, monter, voilà notre destin : [petits riens ;
nous sommes l'orgueil, la vanité et... moi.

Les savantasses, en parlant de nous,
te diront peut-être que sans les deux autres,
il n'y aurait même pas de vertu,
et que sans moi, il n'y a pas de..., dis-le toi-même !
Ne va pas croire tout cela.

La vérité, si tu veux, je vais te la dire :
comment la vertu peut-elle, Jésus-Marie,
marcher d'accord avec les deux autres ?
De tous les trois, c'est moi le plus honnête,
que je sois ou ne sois pas avec... le reste,
mais si cela y est, et s'ils m'aperçoivent,
pour l'étouffer, tous les voisins accourent.

XXX

.....



« A virtü che sciarata è d'oru faüssü... »
dijödu i vegli.

*Nun iencimu nin sachi, nin bidüi
perchè simu trèi ren, pòveri nù;
de 'nburnì, de muntà amu u destin:
simu řorgcègliu, a vanità e... min!
Un parlandu de nù, ři sapientüi,
te puřan dè che sença i àutri dùi,
nun ghe sařissa mancu de virtü
e che sença de min nun gh'è... dè tii ?
Nun state a cride tüt'ailò d'aili;
řa verità, se vçei, t'a vagu a dè :
cuma pò řa virtü, Gesù-Mařia,
cu' i àutri dùi fà bona cumpagnia ?
De tüt'i trèi sun min řu ciü unestu
che cun o sença min ghe sice u... restu,
ma s'...ailò gh'è, e se me vidu min,
per řu stufà curru tüt'i vejìn!...*

XXXI

La petite Rate et sa Mère



Une petite rate disait à sa maman :
« Ceci ne va pas
de vivre dans un trou et toujours dans l'obscurité,
et toujours cachés ! C'est dur
cela !
Mais, dis-moi :
toi, tu agis peut-être ainsi par respect
pour l'ancienne tradition : fais comme tu l'entends,
mais tes enfants
laisse-les faire.
Qu'il leur soit permis à eux aussi de faire comme ils
ici ils meurent d'ennui. [veulent :
Ne répète plus ce refrain :
« Dehors, c'est la mort,
gare à qui sort ! »
Je peux le dire moi,
que dehors il fait bien plus beau,
bien plus beau qu'ici.
Pour savoir ce qu'il y avait
hors de cette galère,

A Ratita e a vèglia Rata



Dijiva 'na ratita a so' mamà :

« *Aiçò nun v`a
de vive drünt'ün tràu e sempre àu scüru,
e sempre scusi! È düru
ailò d'aili!*

Mà di :

*tü forsci ailò řu f`ai per respetà
řa vèglia tradiçion: f`a cuma v`æi,
ma i tòi figlicæi
l`asciaři f`a.*

*Ili tamben che f`agu cuma v`ænu :
aiçi mořu d'`u sænu.*

Nun stà ciü a predicà řu riturnelu :

« *f`æra è řa morte,
gařa a cü sorte! »*

Min te sò di

*che f`æra è ben ciü belu,
prun ciü belu ch'`aiçi.*

*Per savè çcè che gh'`era
f`æra de sta galeřa*

je ne pouvais mieux faire
que de faire comme j'ai fait :
hier j'ai commencé
à faire un petit tour pour jeter un coup d'œil.
Hors d'ici il fait grand jour
et tout autour
il y a un jardin fleuri.
Ah ! si tu l'avais fait là notre nid !
A l'air pur,
au milieu de la nature,
nous serions devenus plus grands et plus gros
et plus beaux aussi :
j'y ai vu des colosses...
et je ne te parle pas
du poil bien lisse et soyeux
qui luisait sur eux.
Je n'ai vraiment pas voulu m'approcher,
parce que je craignais de puer
l'odeur de la cave où nous traînons
la vie misérable que nous menons.
Mais, va, laisse-moi faire,
je ne tarderai pas à m'arranger,
à me nettoyer, s'il le faut, à me parfumer,
et je saurai me présenter.
C'est avec ceux-là, je te le dis bien franchement,
que je veux avoir des enfants,
lorsque je serai grande... bien entendu ! »
— « O pauvre petite tête d'escargot,
répond la mère rate,
tu m'en dis de belles !
Il s'agit tout de bon
de te sauver la vie.

nun puřivu fà mègliu
 che de fà cuma ò fàu :
 aièři ò cumençàu
 a fà 'n virotu per dà ün còu d'cègliu.
 Fcèra d' aiçi fà giùrnu
 e tüt'ünturnu
 gh'è ün giardin sciuřtu.
 R'avissi fàu ailì řu nostru nù!
 A l'aria püra
 ün mesu a řa natüra
 sarissemu vügnüi ciü grandi e grossi
 e ciü beli tamben :
 gh'ò vistu de culossi...
 e nun te digu ren
 d'u püu ben lisciu e molu
 che ghe lüjiva a colu!
 Nun ò propi vusciüu me gh'apressà
 perchè avu paüra de spüssà
 ř'audù d'a crota dunde stīrassamu
 chila vitassa grama che nùì famu;
 ma và, làsciamè fà;
 nun starò gaire a m'arrangià,
 me netesà, se u fò, me parfümà
 e saveřò me presentà :
 è cun chili d'ailì, t'u digu francu,
 che min vègliu fà raça
 candu sarò ciü grande... eh! nun se dije mancu! »
 — « O pòveřa testita de limaça,
 responde a vèglia rata,
 me ne diji de bele!
 Aiçi se trata
 de te sarvà řa pele.

Les colosses que tu as vus, dans le jardin en fleurs,
ce sont des chats ou des chiens qui ont griffes et dents,
ô ma pauvrete ! Et que Dieu fasse
qu'ils ne t'attrapent pas comme ils ont déjà attrapé
et ton père et ton frère et des parents,
et Dieu sait combien de membres de notre famille !
Et ensuite...
tu peux me parler de te marier avec des étrangers !...
Contente-toi d'un trou, ma chère fille,
contente-toi d'un trou,
et vis cachée
pour vivre sans accrocs et vivre heureuse. »

Les Moulins, le 5 juin 1938.

XXXII

.....



Nous sommes sept frères qui nous poursuivons
peut-être depuis toujours.
Nous ne nous hâtons jamais, parce que nous savons
que nous ne pouvons pas nous rattraper.

*Ri culossi ch'ài vistu ünt' u giardin sciuñiu
sun de gati o de càì ch'àn grife e denti,
c pòvera de tü! E faghe Idüu
che nun te gantu cuma àn già gantàu
e to pàire e to frài e de pàrenti,
e cü sà canti, d' a nostra famiglia.
E pœi...
parlamè de fà raça cu' i strangèi!...
cuntentatè d' ün tràu, mè càra figlia,
cuntentatè d' ün tràu
e vive scusa
per vive sença guài e vive ürusa. »*

I Muñin, 5 de San Giuàne 1938.

XXXII

.....



*Nüi simu sete frài che se scurrimu
forsci despœi ř' eternità :
nun se spresciàmu mài perchè savimu
chè nun puñimu se ciapà!*

Le jeune Rat et le Chat



Il y avait une fois un petit rat
 qui, en désobéissant à sa maman,
 était sorti en escapade.
 Il chemine, chemine,
 entre dans une cuisine
 et voit à côté du feu
 un beau chat qui, blotti et silencieux,
 était en train de se chauffer.
 Le petit rat sursaute épouvanté
 et lui dit de loin : « Coucou !
 Serais-tu par hasard un chat ?
 une de ces bêtes mauvaises que ma mère
 appelle « les bourreaux des rats » ? »
 — « Mais, tu es fou !
 répond Miaou-miaou-miaou, je ne sais pas
 ce que tu veux dire !
 Ici
 il n'y a pas de chat.
 Tu ne sais même pas voir
 de tes propres yeux ?
 Et tu es assez nigaud pour croire
 ce que disent les vieux ?
 Ne vois-tu pas que je fais ma prière,

U Ratitu e u Gatu



Gh'èra 'na vota ün picenin ratitu
 che, ün desubidièndu a so' mamà,
 èra surtiu de scaparrun.
 Camina che camina,
 ièntra ünt'üna cujina
 e vide, a custà d'u fùgaiŕun,
 ün belu gatu che, resuntu e citu,
 se stava a se scaudà.
 U ratitu ressàuta spaventàu
 e ghe dije da lonsi : « Marramàu!
 saŕissi forsci ün gatu ?
 Una de chile bèstie marrìe che me' màire
 ciàma « i burrèu d'i rati » ? »
 — « Ma tü sì matu!
 responde Mignarràu, min nun sò gàiŕe
 çè che vèi dì!
 Aiçi
 nun gh'è de gati.
 Nun ghe sài mancu vide
 cun ři tòi cègli ?
 E sì cuscì nesciòtu da te cride
 çæ che te ònu i vegli ?
 Nun vidi che min pŕegu,

que je suis un saint ermite
qui dit son chapelet
au coin du feu ?
Viens donc avec moi,
mon beau petit rat ! »
Et lorsque le petit rat s'approcha...
crac ! Miaou-miaou-miaou
le mangea !...
Enfants,
ne vous fiez pas aux étrangers !
Méfiez-vous, ah, oui,
de ceux que vous ne connaissez pas.

Les Moulins, 4 juin 1938.

XXXIV

.....



Lorsque je ne suis pas à bord, je suis dans l'eau :
non pas pour ne pas me mouiller, comme Gribouille,
mais parce que le destin — et je ne me plains pas —
veut que je sois comme la grenouille
qui reste dans l'eau sans se noyer...
et heureusement !... Car je ne sais pas nager !

Je ne me plains pas, je ne parle pas et je ne mords
[pas non plus,
mais si vous voulez voguer, montez-moi à bord.

*che sun ün santu armita
che dije a cūrunita
pressu d'u fœgu ?
Vegnetenè cun min,
řu me belu ratin! »
E candu řu ratitu s'è apressàu...
crac!... e řu Mignarràu
se ř'à mangiàu!...
Figlicèi,
nun ve fiè de ři strangèi!
Marfievenè sci
de cū nun cunuscì.*

I Muřin, 4 de San Giuàne 1938.

XXXIV

.....



*Candu nun sun a bordu, sun a bagnu :
non per nun me bagnà, cuma Gribùglia,
ma perchè řu Destin, — ...e nun me plagnu, —
vòè che min sice cuma řa granùglia
che stà ünte l'àiga sença se negà...
e ancùřa ben!... Perchè nun sò nœà!
Nun me plagnu, nin parlu e mancu mordu
ma se vuřì vugà, issème a bordu!...*

XXXV

La Fourmi et le Grillon



O grillon chanteur, pourquoi chantes-tu ?

Laisse chanter

de temps en temps

les amoureux

ou les désœuvrés, pour passer le temps ;

mais toi, ami, tu chantes sans trêve !...

Ne te rends-tu pas compte que tu perds ton temps ?

Fais comme moi : travaille jour et nuit,

et remplis tes caves de provisions,

comme je remplis les miennes !

Ne sais-tu pas que les heures mauvaises viendront
et les journées et les saisons sombres ?

Malheur à ceux qui ont les maisons vides,

ah ! les malheureux, ils mourront comme des mouches !

— Merci, petite fourmi, pour ta bonté,

mais, ma bonne amie, laisse-moi chanter,

chanter comme un poète, comme un fou ;

et je voudrais chanter mieux et plus fort !

La maison pleine ne sauve pas de la mort...

Moi, je me régale de peu de chose : je suis heureux

XXXV

A Furmigura e u Grilu Cantarelu



— O grilu cantarelu, perchè canti ?
Làscia che cantu
d'üntantu üntantu
ři amanti,

o i perde-giùrni, cuma passatempu ;
ma tü, amigu, canti sença chiète!...

Ma nun t'acorsi che tü perdi u tempu ?
Fà cuma min : travàglia giùrnu e nocte
a iènce řë tòe crote de pruviste
cuma iènciu řë mèe.

Nun sài che vegneřan de uře triste
e de giurnàe e de stagiùe fusche ?
Gařa per chili ch'àn řë case vçee:
ah ři meschin! mořeřan cuma è musche!

— Gràçie, furmiguřita, per řa to' buntà,
ma, bon'amiga, lasciamè cantà :
cantà cuma ün puèta, cuma ün matu,
e vuřissa cantà mègliu e ciù forte!

Ra casa cina nun sarva d'à morte...
Min de pocu me sciàlu : sun beàtu

rien qu'à respirer
et si je dois mourir, mon amie, qu'importe ?...
Va, je ne regretterai pas le temps perdu,
le temps perdu à chanter...
et à chanter encore...

Oh, sois bien sûre que je mourrai tranquille,
en bénissant et remerciant Dieu
de m'avoir permis, à moi, pauvre grillon,
de vivre un jour dans l'univers
et d'avoir vu luire le soleil!...

Les Moulins, 23 décembre 1938.

XXXVI

.....



Il paraît que je suis la fille d'un soleil...
grand ou petit, que je lui dois la vie,
et que je meurs et renais avec lui;
mais tu me le caches et je ne le verrai jamais!

Ainsi je ne connais que toi seul
et timide et discrète je t'accompagne;
silencieuse je t'imité et lorsque je m'évanouis
je ne laisse même pas la plus petite trace!

*ren che de respǎrà
e s'ò da moře, amiga, cosa fà ?
Và, nun me lagneřò d'u tempu persu...
řu tempu persu per cantà...
...e recantà.*

*Oh, cridetè che mořeřò tranchilu
ün benijendu e 'n rengraçiandu Dìu
d'avè permissu a min, pòveru grilu,
de vive ün giürnu drüntu ř'üniversu
e d'avè vistu lüje řu suřgliu!...*

I Muřin, 23 de Dicembre 1938.

XXXVI



*Pärença che sun figlia d'ün suřgliu...
grande o piciun, che ghe divu řa vita,
e che mořu e renàsciu ünseme a ilu;
ma tü m'u scundi e n'u videřò mài!*

*Cuscì min nun cunùsciu che tü sulu
e tímida e discreta t'acumpagnu,
silenciùsa te refu, e se svanisciu
nun làsciu mancu a ciü piciùna traça!*

XXXVII

La Leçon de la Tortue



Du temps que les bêtes parlaient,
une jeune femme disait à une tortue :
— « Comme tu es heureuse, petite tortue :
partout où tu vas,

tu peux emporter ta belle maisonnette ! »
« Ah !... ne m'envie pas, car j'ai ma part de malheur,
répond la tortue, tu ne sais pas
que je l'ai trop aimée, cette sacrée

maisonnette... et elle m'est restée attachée
[à l'échine (24)
comme une écorce et, malheureuse que je suis,
que je le veuille ou non, il faut que je la porte...

et sans jamais pouvoir en sortir !...
Jeune femme, aime ton bien, mais je te le conseille,
cherche le bonheur en Dieu seul. »

Les Moulins, 25 décembre 1938.

XXXVII

A Dutralina d'a Tartüga



*D'u tempu che parlavu ři ařimài,
dijiva a 'na tartüga, 'na dunita :
— « Beàta sì, picìuna tartüghita,
che dapertütu dunde te ne vài*

*te pòi purtà řa to' bela casita! » —
— « Ah!... nun m'ünvidià ch'ò ři mèi guài,
responde řa tartüga, tü nun sài
che min ř'ò tropu aimà sta benedita*

*casita... e m'è restà tacà â schina
cuma 'na sgrèglia e, aih min meschina,
che vèglie o che nun vèglie fò che a porte...*

*e sença giamài ciü ne purè sorte!...
Dunita, àima u to ben, ma te cunsigliu :
çerca a felicità sulu che 'n Diu!... » —*

I Muřin, 25 de Dicembre 1938.

XXXVIII

.....



Si le ciel pleure,
venez avec la double pinte,
car, presque aussitôt,
je vous livre mon jet.

Plus il pleure,
plus je cours et je bouillonne
et je fais peur,
tellement je fais des remous.

Mais je coule plus doucement
dès qu'il sourit,
je murmure à peine et je me tais ;

et je m'apaise aussitôt
s'il rit franchement
et il me boit d'un baiser...

XXXVIII

.....



*Se u cièlu se ciùra
vegnì cun řu dùgliu
chè, scàiji sciù l'ùra,
ve dagu u me rùgliu.*

*Ciù ilu se ciùra,
ciù curru e ciù bùgliu
e fagu paùra
de cuma rebùgliu.*

*Ma cuřu ciù adàiju
apina surride :
murmùiru e me tàiju;*

*e lesta me pàiju
se francu se ride
e me sciürbe ünt'ün bàiju...*

XXXIX

La Fable du Loup et de l'Agneau



« ...le loup se tenait en haut,
beaucoup plus bas était l'agneau... »

Phèdre, Fab., I, 1

Seul et tranquille, un tout petit agneau
buvait paisiblement, au bord d'un ru.
D'en haut, de la montagne, arrive un loup
et il s'élançe sur lui,
et en grinçant des dents lui dit :
« Tu me troubles l'eau, mon bel ami ! »
L'innocent répond : « Ma maman,
dit que l'eau coule toujours vers le bas et ne peut pas
comment pourrais-je souiller [remonter,
l'eau que boit là-haut... Votre Seigneurie ?... »
— « Tu me l'as troublée,
réplique le loup, la semaine dernière ! »
— « Oh, pour sûr que non, dit l'Agnelet,
comment l'aurais-je pu faire,
puisque je n'étais pas né !... »

A Fora d'u Luvu e de l'Agnelu



« ...superior stabat lupus
longeque inferior agnus... »
Phaed., Fab., I, 1.

*Sulu e tranchilu, ün picenin agnelu
büviva pàiju àu bordu d'ün beà.
D'ünsciü, da řa muntagna, ün luvu arriva
e se gh'asbriva
e 'n desgrignandu i denti te ghe fà :
« Me strebuřisci ř'àiga, řu me belu! »
R'inaucente responde : « ...Me' mamà...
dije che l'àiga cuřa e nun pò remuntà...
cuma puřissa min brütà
l'àiga che büve ünsciü... řa Vostra Signuřa ?...
— « Tü me ř'ai strebuřa,
repìglia u luvu, üna semana fà! »
— « Oh, de sügüřu non, fà l'agnelitu,
cuma aveřissa min puscüu...
che nun eřu nascüu!... »*

La mauvaise bête blasphème et crie : « Maudit sois-tu !
alors c'était ton frère
et tu vas me le payer !... »
Et il saute sur le pauvre petit
et le dévore.
Cette fable,
gardez-la bien dans l'esprit, enfants,
et tenez-en bien compte,
car elle vous apprend
qu'avec les coquins, il ne suffit pas d'avoir raison !

Les Moulins, 4 février 1940.

XL

.....



La cloche sonne lorsque je nais,
la cloche sonne lorsque je meurs,
et elle sonne à la moitié de ma route.

La place s'assombrit si je la laisse,
même si, en la laissant, je la couvre d'or,
et je m'en vais toujours doucement...

*Giastima řa bestiàssa e crìa : « Mařaditu,
aluřa ěra to frài,
e tũ m'a pagheřài!... »
E sàuta acolu a řu meschinitu
e řu devořa.
Achista fõřa
tegnĩra ben ùn minte, picenin,
agĩra cařa...
perchè ve 'mpařa
ch'avè ragiun nun basta, cùi cuchin!*

I Muřin, 4 de Frevà 1940.

XL

.....



*Sona řa campanita candu nàsciu,
sona řa campanita candu mořu
e sona a řa mitan d'u me camin.*

*Un lægu s'assumbrisce se řu làsciu,
finta se, ùn řu lasciandu, u crœvu d'ořu,
e me ne vagu sempre ciancianin...*

XLI

Le Coq et les Perles



« Je raconte ceci pour certaines gens
qui ne me comprennent pas. »

Phèdre, Fab.; III, 12

En grattant dans un monceau de balayures,
un coq découvrit, par hasard,
un collier de perles des plus rares.
« Que faire de cela ? Puis-je les manger ? »
demanda-t-il à un vieux porc qui le regardait faire.
— « Tu peux bien les manger, cela te remplira le gésier,
répond le porc, mais, gros bêta,
tu aurais bien plus de profit
en les échangeant contre quelques grains de maïs
ou contre un petit pâté de « polenta » ! »

Cette fable est-elle destinée aux grandes personnes ou
[aux enfants ?
Tâche de comprendre, ami, si tu le peux et si tu le
[veux !...

Les Moulins, 6 février 1940.

XLI

U Galu e ë Perle



« Hoc illis narro qui me non intelligunt. »

Phæd., Fab., III, 12

*Un raspandu ünt'ün mügiu de reminta,
ün galu a descrüvertu per cumbinaçion,
'na culana de perle d'ë ciü rare.*

*« Cosa fagu d'ailò ? Pòsciu ë mangiàre ? »
demand'a 'n vègliu porcu ch'u gardava,*

*« Te řë pòi ben mangià, ailò te gava,
— responde u porcu — ma, řu tabaloři,
te fařa ben ciü prun
d'ë sbařatà cun catru gran da mòři
o cun ün pastunotu de pulenta... »*

*Chista fôra è pe' i grandi o pe' i figlicèi ?
Capisci, amigu, se pòi e se vèi!*

I Muřin, 6 de Frevà 1940.

XLII

.....



Je sors... mais, mieux vaut
ne pas parler de cela!...
Ce n'est pas par orgueil,
je puis vous l'affirmer.
Si l'on me ramasse tout chaud
on peut m'avaler,
ou bien une commère
m'applique sur son œil...
Pour faire ce que je voudrais,
il faut ne pas me toucher
ou alors, pour faire mieux,
il faut me mettre à couvrir.
Mais lorsque je suis vieux,
je ne suis plus bon qu'à être jeté :
si je tape sur un rocher...
vous verrez une omelette!

XLII

.....



*Min sortu... ma è mègliu
de nun ne parlà!...
Nun è per urgègliu
v'u pòsciu giürà!...*

*Se càudu me chègliu
me ponu avalà,
o passu sciù l'ègliu
de carche cumà...*

*Per fà cuma vègliu
nun steme a tucà
o alura, fè mègliu :
metime a cuà!*

*Ma candu sun vègliu
sun bon da getà;
se picu sciù 'n schègliu
vedì 'na frità!*

XLIII

L'Olivier (*)



« Si ce que nous faisons n'est pas utile,
il serait fou de s'en vanter. »

Phèdre, Fab., III, 17.

Phèdre nous conte qu'un jour les dieux
choisirent chacun un arbre
pour le prendre sous leur protection particulière.
Jupiter préféra le chêne et Vénus le myrte,
Apollon le laurier et Cybèle le pin, (25)

Hercule, le grand peuplier.

Minerve, étonnée de les voir tous choisir
des arbres stériles, en demanda la raison.

— « C'est parce que, dit Jupiter, il ne faut pas paraître...
[tre...

vendre les honneurs... pour la valeur du fruit... » —

— « Eh bien, sapsisti, chacun dira ce qu'il voudra :
moi je préfère l'olivier à cause de son produit !... »

Alors le premier père
des dieux et des hommes prononça le jugement que
[voici :

(*) *Traduction littérale de la fable de Phèdre, III, 17.*

XLIII

L'Aurivè (*)



« Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria. »
Phæd., Fab., III., 17.

*Ne chœnta Fedru ch'üna vota i dèi
se sun çernüi ün àrbuŗu cadün
cuma per s'u piglià suta tütela.
Giòve à vusciüu řu ruŗe e Vèneŗe řa mürta,
Abègliu ř' abaghè e Cibeles řu pin,
Arcule, řa gran pìbuŗa.
Minerva, prun stunà che tüti se çernissu
d' àrbuŗi che nun frütu, à demandàu perchè.
— « Perchè, à dítu Giòve, nun fò che se semìglie...
de vinde ři unuŗi... per řa valur d'u frütu. »
— « Eh ben, cuchinaŗia, ch'ün dighe çœ che vœ :
nun fussa che pe' u frütu, prefeŗu ř' aurivè! »
Aluŗa u pãire-gran
de ři dèi e d'i omi à sentençiàu cusci :*

(*) Tradüçion literala d'a fôŗa 17, l. III, de Fedru.

« O ma fille, chacun dira, et dira avec raison,
que tu es sage;
si ce que nous faisons ne sert à rien,
il serait fou de s'en vanter ! »

Cette petite fable nous avertit
de ne rien faire qui ne soit utile.

Les Moulins, 8 février 1940.

XLIV

.....



J'ai toujours la bouche ouverte et une langue de fer,
mais je reste muette parce que je ne sais pas parler :
je ne sais donner qu'une note, je sais même la hurler...
mais si vous voulez l'entendre, il vous faut me l'arracher
en tirant sur les cordes et je vous fais transpirer...
mais faites bien attention... si je dégringole, je vous
[mets sous terre...

« *Figlia, tüti dīran e u dīran cun ragiun,
che tü sī sapiēnte!*
*Se nun pò serve a ren řa cosa che nūi famu
folu è de se vantà!* »

*Chista piciùna fōra n' avertisce
de nun fà ren che nun serva a carcosa.*

I Muřin, 8 de Frevà 1940.

XLIV

.....



*O sempre a buca larga e 'na linga de ferru,
ma me ne stagu ciüta perchè nun sò parlà:
nun sò dī che 'na nota, řa sò finta crià...
ma se řa vuřī 'sente, devī me řa rancà
ün tīrandu cu' ě corde... e ve řagu süà...
ma... fè ben atençion... se cařu, ve suterru...*

XLV

Les Deux Voleurs et l'Anesse



Esopé, fab. 59

Deux chenapans s'étaient associés
tout juste le temps de voler une ânesse ;
mais le coup fait,
ils commencèrent à se disputer,
l'un voulant vendre l'ânesse et l'autre la garder.
Ils auraient pu marcher d'accord :
— « Payes-en la moitié et garde la bête ! »
— « Voilà tes sous et ne me casse plus la tête ! » —
Mais à force de crier l'un et l'autre,
ils s'empoignèrent par le cou et se frappèrent
presque à s'assommer.
Tandis qu'ils se donnaient des coups à profusion,
une autre bonne canaille passe par là,
saute à califourchon... et : « au trot, l'ânesse ! »
C'étaient trois mauvais voleurs et la pitié,
gardez-la pour une autre occasion ;
mais combien de fois il vous arrivera
de voir cette fable ou cette histoire
se répéter pour de bon, sur le vif.

I Dui Ladri e a Soma



Aesopus, fab. 59

Dùì manigurdi s'èru assuçiài
 giüstu pe' u tempu de rubà 'na soma;
 ma řu còu fàu
 an cumençàu a discütà,
 ün per vinde řa soma, l'àutru per s'a sarvà.
 Aveřissu posciüu marcià d'acordi :
 — « Paganè řa mitan e sarvatè řa bèstia... » —
 — « e tü piglia i tòi sòu e nun me rumpe a testa! » —
 ma, crìa tü che criu min,
 se sun gantài pe' u colu e pica e daghe
 scàiji da se massà.
 Untantu che s'è davu a prufüsiun,
 passa d'aillì 'n' àutra bona canàglia,
 sàut' a cavalu e... trota řa sumita!
 Èru trèi marrì ladri e a cumpassiun
 sarveverà per ün' àutr' ucasiun;
 ma, cü sà è vote, ve capiteřà
 de vide chista fòra, o stòřia che se sice,
 se repetà propi sciü u vivu.

Vous n'aurez guère qu'à changer
la qualité des hommes et le sujet
de la dispute ou de la bataille.
L'ânesse sera... Dieu sait ce qu'elle sera...
Mais les hommes seront toujours deux imbéciles...

Les Moulins, 6 février 1940.

XLVI

Le Renard et les Raisins



« Il n'est pas encore mûr ;
je ne veux pas le prendre vert. »

Phèdre, IV, 80.

Un renard n'avait cessé de sauter pendant plus
[d'une heure
pour saisir avec les dents ou avec les griffes,
une belle grappe de bon muscat
qui pendait presque au-dessus de son nez.

Il le mangeait des yeux et il en reniflait l'odeur,
beau, doré et parfumé comme il était ;
mais, saute tant que tu voudras, il s'en fallait
d'un doigt ou de deux pour qu'il pût l'atteindre.

Lorsque, fatigué, il s'aperçut qu'il ne pouvait
arriver à l'attraper, il s'en alla
en disant : « Après tout, il n'était pas mûr ! »

Nun aveŕi gàire che da scangià
řa calità d'i omi o řu sügetu
d'a discüssiun o d'a batàglia.
Sařà řa soma... Dìu sà çœ che sařà...
ma i omi sařan sempre dùi minciùi...

I Muřin, 6 de Frevà 1940.

XLVI

A Vurpe e l'Uga



« Nundum matura est; nolo acerbam sumere! »

Phaed. IV, 80.

'Na Vurpe ava sautàu per ciù d'ün' uřa
per ciapà cun ři denti o cun řë grife
ün belu rapu de bon muscatelu
che ghe pendiva scàiji suvra u nasu.

U mangiàva cùi cegli e u nasussava
belu, 'nduřàu e parfümàu che eřa;
ma, sàuta che te sàuta, ghe mancava
ün dïu o dùi per řu puřè gantà.

Candu stanca, à capìu che nun puřiva
arrivařu a ciapà... se n'è andà
ün dijendu : « Tüt'ün, nun è maiřu! »

XLVII

Les Deux Rats



« ... Adieu ! ma forêt et l'abri sûr de
mon trou me consoleront de mes
humbles gesses. »

Horace, Satires II, 6

Une nuit, un rat gros et plein d'embonpoint qui vivait
caché dans les Offices du Palais (26)
et qui en profitait à loisir,
sortit, histoire de faire deux pas,
et rencontra sur la Canonnière (27)
un autre rat qui prenait le frais...
Le premier était, comme vous pouvez bien
le penser, un peu orgueilleux
et se donnait
plus d'importance que ne s'en donne un évêque,
mais peut-être, peut-être parce qu'il s'ennuyait,
ou histoire de faire un brin de causette,
il souhaita le bonsoir
avec beaucoup de courtoisie
à l'autre qui était beaucoup plus modeste.
Il n'en faut pas davantage, selon l'occasion,
pour éveiller parfois une grande sympathie.
Les deux rats parlèrent,

XLVII

I Dui Rati



* ...valeas! me silva cavusque
tutus ab insidiis, tenui solabitur ervo. *

Horatius Flaccus, Sat., II, 6.

'Na noete, ün belu ratu che viviva
scusu drünt'è despinse d'u Palaçi,
e s'è gudiva,
se n'è surtù, cuscì per fà dùi passi,
e à rescuntràu, sciü a Canunëra,
ün àutru ratu che pigliàva u friscu.
U primu, puñ ben capì che ëra
ün pocu urgugliusitu
e che se dava
ciü d'ümpurtança che nun à ün viscu,
ma forsci forsci perchè s'anüiàva
o tantu per cialabrunà,
à dàu ña bona siña,
cun bela curtesìa,
a l'àutru ch'ëra prun ciü meschinitu.
Nun ne fò pa de ciü, segundu cuma viña,
per dreviglià, de còu, 'na grossa simpatìa.
I dùi rati àn parlàu

manière d'entrer en propos,
du temps et de la saison,
mais ensuite, comme deux hommes, ils attaquèrent
les petites, puis les grandes affaires,
et la conversation se termina
par une invitation
à un grand dîner au Palais.
« Tu verras, mon ami, quelle abondance,
disait le rat qui faisait les honneurs,
et tout ça est à nous. Tu goûteras
toutes les délices ! Il faut que tu savoures
de tout, de tout...
il y a tout ce qu'il faut pour t'en donner à cœur joie. »

Oh ! Palais béni !

Il y avait, en effet, tous les trésors du Bon Dieu,
et les deux rats te firent une ribote
à faire perdre la raison au pauvre
qui y venait pour la première fois.
Mais pendant que ce dernier rongeoit un petit fromage
qui lui faisait venir... les larmes aux yeux,
tellement il était savoureux,
il entend un petit bruit
et son ami lui dit : « Sauvons-nous : cela vaut mieux ! »
Les deux rats partent comme deux flèches,
ils courent, ils courent et se cachent en tremblant
et l'invité dit : « Je puis t'assurer
que tu m'as fait une belle peur !... »
— « Mon cher ami... mais ce n'est qu'en faisant
...comme nous avons fait
que l'on peut vivre ici... en sauvant sa peau !... »
L'invité réplique :
— « Ah ! par exemple, elle est forte celle-là !
Un petit bruit de rien du tout te fait peur ? » —

tantu per cumençà,
d'u tempu e d'a stagiun,
ma pœi, cuma dùi omi, àn atacàu
ři picìuì afařiti e ři afařassi
e řa cuversaçiun s'è terminà
cun ün' ünvițaiun
per ün belu dernà drünt' u Palaçi.
« Che abundança, amigu, viderài,
dijiva u ratu che fava ři unuři,
.. e tüt' ailò è nostru! Tasteřai
tüt' è deliçiè! Fò che te savuři
e tüt' aiçò d' aiçi e tüt' ailò d' ailà...
ghè tütu çæ che vœi per se scialà. »

Palaçi benejù!

Gh'èra de fati tüt' u ben de Diu,
e i dùi rati te favu 'na ribota
da fà perde řa testa àu meschinitu
che ghe vegniva per řa prima vota.
Ma 'ntantu che rusìglia ün frumagitu
che ghe fava vegnì... propi è làgrime a l'œgliu
tantu èra savuřiù, ..
sente ün picìun brüsìgliu
e ř' amigu ghe fà : « Scapamu : è mègliu! »
Scapu i dùi rati cuma dùi saite
curru, curru e se scundu ün tremuřandu,
e dije ř' ünvițàu : « Te pòsciu dite
che tū m' ai fàu piglià... ün belu spaventassu!... »
— « Me caři amigu... ma nun è che 'n fandu
...cum' amu fàu
che se pò vive aiçi... ün se sarvandu a pele!... »
Repìglia ř' ünvițàu :
« Ah! chista è d'è ciù bele!
Un brüsìgliun de ren, te fà paùra ? » —

— « Un petit bruit de rien du tout ?... J'en tremble
[encore !

Mais ne sais-tu pas que c'était peut-être le pas
d'un des Cent qui à toute heure
et surveillent et nettoient et vont et viennent ?
Gare, s'ils me trouvaient dans mon empire :
je serais vite expédié
avec un coup de balai ou de bâton
ou un petit peu de poison...
sans parler du reste !... » (28)

— « Vraiment, fait l'invité...
terrorisé,
mais alors, moi, je lui dis adieu...
à ton beau palais,
à tes honneurs et à tes richesses !...
Tu sais, moi, je vis modestement dans un trou
sous les Remparts, derrière des broussailles,
un trou que mes parents m'ont laissé.
Je ne mange pas tous les jours des saucisses...
ni des fougasses (29)
et parfois je grignote
une figue de Barbarie ou deux escargots,
bien heureux de les trouver...
mais je vis tranquille dans mon coin,
et là personne ne me veut du mal.
Adieu, ami, et je te remercie bien
de ton invitation :
tu me l'as faite de bon cœur...
et cela m'a vraiment servi de leçon !
Au revoir, si Dieu veut,
et crois-moi bien, car je te le dis en toute franchise,
je pars content et je ne regrette même pas
ce beau petit fromage blanc !... »

Les Moulins, le 7 février 1940.

— « *Un brüsigliun de ren ? Tremořu ancůra!*

*Ma tũ nun sài ch'ailò forsci ęra u passu
de őr d'i ęentu che, a tũta őra,
e survigliu, e netisu, e van e vegnu ?
Gařa se me truvissu őrnt' u me regnu:*

sāřissa vite lestu

cun őr còu de ramassa o de bastun,

o 'na stissita de puğun...

senęa parlà d' u restu!.... »

— « *Dàu bon ? fà l'őrnvitàu,*

terrũřisàu,

m' alũra min ghe digu adũu...

àu to belu palaęi,

ài tòi unũri e a řę toe richisse!

Sài, min vivu mudestu drũnt' őr tràu,

suta i Rampà, darrę de bařagnassi :

őr tràu ch' i mei pařenti m' àn lasciàu.

Nun màngiu tũt' i giũrni de sauęisse...

nin de fugasse...

e de còu me rusigliu

őrna figa da moři o dũe limasse,

cuntu d' ę truvà...

ma vivu ben tranchilu őrnt' u me cantu,

e ailì, dũsciũn nun vę me fà de mà!

Adũu, amigu, e te reņgràęiu tantu

d' a to' őrnvitaęiun :

me ř' ài fà de bon chęę...

e m' à serviũu propi de leęiun!

A se revide, se Dũu vę,

e cridemę, chę te řu digu francu,

partu cuntu e nun reņretu mancu...

achilu belu frumagitu giàncu !...

I Muřin, 7 de Frevà 1940.

XLVIII

Le Grillon et le Sautereau



« Réjouir ses semblables c'est pourtant le mieux
qu'on puisse faire sur cette terre. »

P. K. Rosegger.

— Mais n'es-tu pas las, ô grillon,
de vivre ou sur le bord ou dans le fond de ton trou,
qu'il fasse plein soleil ou mauvais temps,
chantant toujours la même ritournelle ? —

— Et toi, mon cher ami joueur,
ne te semble-t-il pas que tu as une vie bien vide...
à sauter, tous les jours de la semaine,
tellement qu'on t'a appelé le sautereau ? — (30)

— Mon cher ami, je suis envoyé par le Ciel
pour apporter l'allégresse dans les prés
à force de sauter, de sauter, de sauter!... —

— Et pour moi il n'y a rien de si beau,
pour te donner un coup de main, mon cher frère,
que de les réjouir par mon chant!... —

Les Moulins, le 7 février 1940.

XLVIII

I Dui Grili



• Den Mitmenschen Freude zu machen ist doch
das Beste, was man auf der Welt tun kann. •

P. K. Rosegger.

— *Ma nun ne ài 'na stuſa, o cantàřelu,
de stà o pressu o drüntu d'a to' tana
che faghe suřigliàssu o burriàna,
a cantà sempre u meme riturnelu ? —*

— *E tü, me càru amigu giügařelu,
nun te semìglia ch'ài 'na vita vana
a sautà tü't'i giürni d'a semana,
tantu che t'àn ciamàu řu sautařelu ? —*

— *Min, càru amigu, sun mandàu dàu Cièlu
per purtà ř'alegrìa drünt'i prài
a força de sautà e de sautà!... —*

— *E per min nun gh'è ren de cuscì belu,
per te dà 'n còu de man, me càru frài,
ch'i ralegraři cun řu me cantà! —*

I Muřin, 7 de Frevà 1940.

XLIX

.....



Nous faisons, avec mon compère, un couple
qui est le plus vieux, peut-être, de tous :
pour pouvoir vivre sans querelles,
si l'un arrive, l'autre s'en va !...

Si j'arrive, on sonne les cloches
et on allume les lumières... Pour me fêter ?...
J'en vois beaucoup qui rentrent chez eux,
mais d'autres sortent hors de leurs tanières,

et lorsque mon compère arrive
j'entends les cloches sonner aussi ;
mais je ne sais dire qui vient ou qui va
parce que je suis prompte à disparaître...

XLIX

.....



*Famu 'na cùbia cun me cumpà
ch'è řa ciù vèglia, forsci, de tute :
per purè vive sença dispüte,
se ün arriva, ün se ne và!...*

*Se min arrivu, sonu ě campane
e açendu i lümi!... Per me festà ?...
Ne vidu tanti se recampà,
ma d'äutri sortu fceřa d'ě tane,*

*e se arriva řu me cumpà
sentu ě campane turna sunà;
ma nun sò dì cü vegne o và
perchè sun lesta a me stremà!...*

L

Le Lièvre et le Chien



« Je le ferais, parbleu, si je ne savais pas
que tu es gourmand de ma chair. »

Phèdre, Fab., I, 25

Un vieux lièvre, un jour, s'approcha
d'un chien attaché à une grosse chaîne,
à une bonne distance, cela va sans dire...
et le chien lui dit :

« Approche-toi davantage, mon cher voisin,
viens-t'en ici, écoute un peu
et dis-moi comment il se fait qu'à peine tu entends
mes aboiements ou ma sonnette

— je parle pour moi et pour mes parents —
tu te sauves aussitôt, rapide comme l'éclair ? »

Le lièvre répond : « Mais ne le sais-tu pas ?...
c'est parce que toi et les tiens, vous mangez de la
[viande... »

— « Oh ! répond le chien, tu vas un peu fort !...
il m'arrive bien quelquefois de ronger un os,
...histoire de ne pas le laisser ronger par les mites...
et puis, j'ai un maître et je fais comme je peux...
mais si tu veux, nous pourrions nous entendre... »

L

A Levre e u Can



« Facerem mehercule,
nisi esse scirem carnis te cupidum meæ. »

Phæd., Fab., I, 25.

'Na vèglia levre ün còu s'è apressà
d'ün can stacàu a 'na grossa càina
a 'na bona distança, ailò se sà,

e u can gh'à ditu :

« apressatè de ciü, càra vejina,
vegnetenè aiçi, scuta ün puchitu
e dime cuma vè ch'apina senti
řu me baubà o řa me' sunaglita,

— parlu per min e per ři mei părenti, —
scapi sciü u còu, lesta cum'a saita ? »

Responde a levre : « E nun řu sài ?... »

Perchè tū e ři tòi mangè de carne!... »

— « Oh! repiglia řu can, cuma ghe vài!... »

m'arriva ben de rusiglià ün òsciu

...tantu perchè nun s'u rusigliu ë arne...

e pàei... ò 'n mestre e fagu cuma pòsciu...

ma se tū vèci... puřissemu se 'ntende. »

— « Eh bien, répond le lièvre, ne perds pas
tes paroles inutilement : laissons les hommes
croire aux mots et aux papiers,
mais pour nous qui vivons dans la nature,
les paroles sont sans valeur et les actes seuls comptent :
nous nous entendrons fort bien, j'en suis sûr,
lorsque vous vivrez d'herbe, toi et les tiens!... »

Les Moulins, 8 février 1940.

LI

.....



Lorsque je suis de mauvaise humeur
Dieu seul peut m'apaiser :
je hurle, je saute, je monte, je descends,
et personne n'est à l'abri :
je cogne, je brise, j'avale tout.

Suis-je de bonne humeur ? Je me tais,
sans m'endormir, je m'étends,
et je caresse en souriant
les grands et les petits,
et je les berce tout doucement...

Imité du sicilien de F. de Franco.

— « *Eh ben, responde a levre, nun despende
de pãrole per ren : lasciãmu ài omi
de cride àë pãrole e ài diplomi,
ma per nùì che vivimu ünt'a natüra,
rë pãrole sun grame e ři ati bòi :
se 'ntendeřimu prun, ne sun sügüra,
candu viveřì d'erba tü e i tòì!... »*

I Muřin, 8 de Frevà 1940.

LI

.....



*Candu sun de marrimù
nun me pàija che u Signù:
sbràgliu, sàutu, muntu e càru
e düsciün nun à repãru:
sbatu, stròsciu, avalu tütu.*

*Sun de bona : stagu ciütü,
sença dorme, me destendu
e càřissu ün surridendu
ři giganti e i picenin
e ři bressu ciancianin...*

Le Pin et l'Oranger



Un oranger disait à un grand pin :

— « Pourquoi, ami, ne fais-tu pas comme moi ?
 Ne vois-tu pas mes fleurs qui embaument ?
 Les jeunes filles viennent et les cueillent par brassées !
 Et puis, je me couvrirai de fruits savoureux
 qui, dès que tu les regardes, bien en chair et rouges,
 te disent « mange-moi ! » Tu vois bien : à grand effort
 j'en produis à peine deux ou trois petites corbeilles...
 mais toi, ami, sans aucune peine,
 tu pourrais bien en donner de pleines charrettes...
 beau et grand et gros comme tu es ! » —

— « Bien sûr !
 Je ferais tout cela bien volontiers,
 répond le pin,
 mais à quoi bon me sermonner !...
 Il est écrit dans le livre du Destin
 qu'un pin ne produira jamais de jasmin. (31)
 Vois-tu, sous le ciel,
 chacun a un devoir à remplir, plaisant ou non.

U Pin e u Çitrunè



Un çitrunè dijiva a 'n grossu pin :
 « perchè, amigu, nun fài cuma min ?
 Nun vidi řë mèe sciùre parfümàe ?
 Rë figlie vegnu e s'è chœgliu a brassàe!
 E pœi me creverò de früti duçi
 che ren che d'i gardà purpüi e russi,
 te dinu « mangiamè » ! Gà, min me forçu
 per ne fà giüstu dùe o tre gurbite,
 ma tü, amigu, sença düsciün sforçu,
 puřissi ben ne fane de carrite
 belu e grande e grossu cuma sù ! » —
 — « Oh sci!
 fařissa tüt'ailò ben vuřenteřa,
 responde u pin,
 ma cosa serve de me fà řa schœřa ?
 È scritu drünt'u libru d'u Destin
 ch'ün pin nun farà mài de giassemin.
 Gà, suta u cièlu,
 cadün à ün devè, belu o nun belu.

Toi tu fais des merveilles, je ne dis pas non, (32)
mais moi, je me réjouis d'aider les nécessiteux :
je leur donne mes pommes pour allumer le feu
et mon bois pour faire la porte et le toit,
la petite table et même le navire !
Crois-moi donc, mon frère, le destin
m'a donné ma besogne à moi aussi... »

Saorge, 11 Février 1940.

LIII

Le Singe et le petit Lapin



« Borgne est roi entre aveugles. »

Un singe au milieu d'autres bêtes,
oies, pintades, dindons et chiens et pourceaux,
faisait figure de grand personnage.
« Et que fais-je là, leur dit-il un jour,
les hommes sont mes pareils et non vous autres ! »
Mais un petit lapin lui répondit : « Nigaud,
si au milieu des bêtes tu ressembles à un homme,
au milieu des hommes tu n'es qu'une bête !... »

*Tü fài de mařavìglie, nun řu negu,
ma min me sciàlu d'agiütà i meschin :
ghe dagu ë pigne per açende u fægü
e řu boscu per fà řa porta e u tintu,
řu picium discu e finta u bastimintu!
Credetè püřa, frài, che řu Destin
m' à dàu řu me đafà tamben a min! »*

Saürgiu, 11 de Frevà 1940.

LIII

A Munina e u Lapinotu



« *Inter cæcos monoculus rex.* »

*Una munina ün mesu a d'àutre bèstie,
àuche, pintade, dinde e càì e porchi,
fava figüřa d'ün gran persunage.
« E cosa fagu aiçi ?... gh' à ditu ün giürnu,
ři omi sun mei päři e non vui àutri!... »
Ma ün lapinotu gh' à respusu : « Nèscia,
se ün mesu aë bèstie te semigli ün omu,
ün mesu ai omi nun sì ch' üna bèstia!... »*

Le Lion Roi



« Rien n'est plus utile à l'homme
que de parler avec droiture,

.....
mais la sincérité conduit souvent
à la perte. »

Phèdre, Fab., IV, 15.

Quand tu es au milieu de la nature
seul avec Dieu, ou avec de vrais amis,
parle comme tu le veux et chante même si tu en as
Ouvre large tes yeux et tes oreilles, [envie !
et tes narines et tes poumons pour savourer
toutes les merveilles et les harmonies
que Dieu a faites pour toi et pour les autres.
Mais lorsque tu te trouves parmi des cœurs durs,
qui, de la nature, savent seulement utiliser
ce qui assouvit leur ambition ou leurs vices,
ou qui leur remplit le ventre ou la poche,
si tu le peux, ami, il vaut mieux te sauver.

Si tu ne peux pas te sauver, tout au moins, tout
ami, ferme les yeux et serre le nez, [au moins,
couds tes lèvres et bouche-toi les oreilles :
toujours pour ne pas en être écoeuré
et quelquefois pour sauver ta peau.

U Liùn Re



« Utilius homini nihil est quam recte loqui

 sed ad perniciem solet agi sinceritas. »

Phœdrus, Fab., IV, 15.

*Candu tü sî ün mesu d'a natüra,
 sulu cun Diu, o cun d'amighi vîri,
 parla cuma tü vœi, canta magara!
 Spalanca ben ři œgli e řë aurîglie
 e řë narre e i purmù per savurà
 tüte řë mařavîglie e řë armunè
 che Diu à fàu per tü e per ři àutri.*

*Ma candu sî ün mesu a de chœi düri,
 che d'a natüra sulu san se gode
 çœ che ghe sàçia ř'ambiçion o i viçi,
 o ghe ience řu ventre o řa burnaca,
 se pòi, culega, è mègliu de scapà!*

*Se tü nun pòi scapà, aumancu, aumancu
 serra ři œgli, amigu, e strinse u nasu,
 cüjetè a buca e țapatè ë aurîglie:
 sempre per nun avè da ramügà
 e carche còu per te sarvà řa pele.*

Les vieux racontaient que le roi Lion
une fois invita à sa cour
qui sait combien de bêtes, pour leur faire honneur.
« Eh bien ? dit-il à l'ours, te plaît-elle
ma caverne de roi ? Toi qui passes ta vie
avec des fruits et du miel, qu'en dis-tu
des provisions de viande qu'elle contient ? »
— « A dire vrai, répond l'ours,
Magnanime Majesté,... je trouve que cela sent mau-
[vais !] »

Il n'avait pas fini de le dire qu'un coup de griffe
l'étendit mort aux pieds du roi lion.

Un vieux singe, en tremblant,
dit au roi : « Majesté, vous avez bien fait !
cette grosse bête ne s'est même pas aperçue
que cela sent ici la rose et le jasmin ! »

— « La rose et le jasmin ? Le sang et la viande
je veux que cela sente, espèce de coquin,
c'est cela le parfum le meilleur !... »

Et avec un autre coup de griffe, le singe
est étendu à terre avec maître Martin !

— « Et toi, renard, dit le roi lion,
dis-moi bien sincèrement : que sens-tu ? »

Le renard, en éternuant, s'approcha
et répondit : « Je suis enrhumé du cerveau...
aujourd'hui je ne sens absolument rien... en vérité...
mais, pour sûr, Votre Majesté
me permettra de revenir demain !... »

Et puis il se sauva... et il court encore...

Les Moulins, dimanche 18 février 1940.

Cüntavu i vegli che řu re liùn
'na vota à ünvitàu a řa so' curte
cü sà řë bèstie per ghe fà unù.
« Eh ben ? à fàu a l'ursu, t'apiètte
řa me' barma da re ? Tü che t'a passi
cun de früta o d'amè, cosa ne diji
d'è pruviste de carne che cuntegne ? »
— « Per di řa verità, respunde l'ursu,
magnànima maistà... trouu che sente mà! »

N'ava fenü d'u di che 'n còu de grifa
ř'à stisu mortu ài pèi d'u re liùn.

Una vèglia munina, ün tremuřandu,
dije a řu re : « Maistà, avì ben fàu:
chila bestiàssa nun s'è mancu acorta
ch'aiçi sente řa røesa e u giaussemin! »
— « Ra røesa e u giaussemin ? Ru sanghe e a carne
vègliu che sente, raça de cuchin,
ailò è řu parfümü řu ciü fin!... »
E cun 'n àutra grifada řa munina
è stisa ün terra cun mestre Martin!
— « E tü, řa vurpe, dije u re liùn,
dime, sinceřaminte, çæ che senti ? »
A vurpe ün sternücanu s'è apressà
e a respusu : « Sun üncifranà...
anchèi nun sentu ren... ün verità...
ma de sügüřu, řa Vostra Maistà,
che min vegne deman... permiřà!... »
E pèi se n'è scapà... e curre ancuřa.

I Muřin, Duminega, 18 de Frevà 1940.

Le Lion et la Lièvre



(*Martin Piagio, fable XCV*)

Martin Piagio, l'Esopo génois,
 qui, il y a deux siècles ou à peu près,
 donnait sans malice et sans prétentions,
 son enseignement moral simple et franc
 dans un vieil Almanach, avait des vues très justes (33)
 même en matière de psychologie.

Il raconte qu'un lion, des plus forts,
 s'était pris d'une grande sympathie
 pour une petite lièvre sa voisine. (34)
 Vous pouvez penser si elle était craintive et bien crain-
 pauvre petite lièvre, [tive...
 mais comme elle était l'amie d'un lion,
 elle croyait être courageuse,
 peut-être même plus courageuse que son ami,
 et, un jour, elle lui dit affectueusement :
 « Mon cher ami, excuse-moi si je te le dis...
 mais je ne comprends pas pourquoi tu trembles
 quand tu entends crier « kiri-kiki ! »
 par l'oiseau qui se nourrit de maïs. »
 Le lion répondit : « Eh oui, eh oui !
 la voix d'un petit coq nous impressionne
 moi et les miens et je ne sais pas pourquoi !... »

U Liùn e a Levre



(*Martin Piaggio, fora XCV*)

U sciù Piàgiu, ř'Esopu genuise,
che dùi sèculi fà, o pocu manca,
scriviva â bona, e sença pretise,
řa so' dutrina simpliciòta e franca
sciù 'n vègliu Armanacu, à de giùsti
còu d'ægliu finta sciù a psiculugia.

Chænta che ün liùn, d'i ciù rubüsti,
s'èra pigliàu de grande simpatia
per 'na picciùna levre so' vejina.
Puřì capì, èra crentusa e prun...
pòveřa levrutina picenina,
ma cum'èra ř'amiga d'ün liùn,
se crediva de ièsse cuřagiùsa,
ciù cuřagiùsa forsci ch' u so amigu,
e ün giùrnu, gh' à ditu afetüusa :

« Me cařu amigu, scüsa se t' u digu...
ma nun capisciu perchè tū tremoři
candu senti crià « chirichichì! »
da ř'aujelu che màngia u gran da moři. »

U liùn gh' à respusu : « Eh sci!... eh sci!...
a vuje d'ün galitu ne 'mpressiùna
min e ři mèi e... nun sò řu perchè!... »

Sais-tu d'ailleurs, l'éléphant, la grosse personne,
le colosse que moi, le roi,
je domine péniblement, rien ne l'effraye
que la petite et timide souris...
il perd la force, à peine l'entend-il
et s'il ne se sauve pas, il se met à trembler. »
— « Alors, dit la petite lièvre,
cela est vraiment le propre d'un cœur vaillant !...
moi aussi j'ai froid dans le dos
quand j'entends aboyer un chien, même dans ma ca-
[chette... »

Les Moulins, le 20 mars 1940.

LVI

.....



Que suis-je en somme ?
Ombre ou fantôme... allez donc savoir !...
On dit que je descends... qui sait pourquoi ?
Le fait est que je me trouve
dans le fond du vallon avant d'être sur le haut de la
et la mélancolie est ma compagne. [montagne,
Où je me trouve
le jour s'en va, la nuit arrive ;
mais je ne monte ni ne descends et je ne suis pas
Suis-je ou ne suis-je pas ? [vivant.
Le fait est que je suis... là où je suis !

Sài, ř'elefante,... řa grossa persuna,
řu culossu ciü forte che, min re,
ò pina a duminà, ren n'u spaventa
che řa piciùna e timida ratita :
perde řa força apina che řa senta
e, se nun scapa, ghe tremořa a vital... »
— « Aluřa, fà řa levre picenina,
ailò è signu d'ün chòe cuřagiùsu...
A min tamben, me zeřa u fi d'a schina
se sentu baubà 'n can... finta da scusu!... »

I Muřin, 20 de Marçu 1940.

LVI



Cosa min sun ?
Umbra o fantasma... andè a savè!...
Dinu che cařu... cü sà perchè ?
Fatu è che sun
prima drünt'u valun che sciü a muntagna
e řa mařencunìa è a me' cumpagna.
Unde min sun
řu giurnu se ne và, řa ncete arriva;
ma nun muntu nin cařu, nin sun viva.
Sun o nun sun ?
Fatu è che sun... dunde min sun!

La Figuière et le Cyprès



« Qui ne progresse pas, recule... »
me disait ma mère.

Une nuit en montant vers les Cabanelles, (35)
 j'ai voulu m'arrêter quelques minutes
 sur un rocher près de la Coupière (36)
 pour regarder le ciel tout rempli d'étoiles.
 Je m'étais assis près d'une figuière (34)
 et à deux pas il y avait un cyprès
 qui semblait une grande statue muette
 dressée bien droite et fièrement vers le ciel.

Et le silence était tellement beau,
 qu'il contenait, comme par un reflet divin,
 une harmonie, un petit chuchotement
 comme l'air brûlé par un grand soleil,
 et, à force d'écouter, il me semblait
 que cette statue droite me parlait,
 et que toutes les choses à l'entour lui parlaient,
 et je me demandais s'il était vrai
 que je pouvais moi-même comprendre leur langage.

A Fighera e r'Arcipressu



« Qui ne progresse pas, recule »
dijiva me' mamà.

*'Na ncete, ün muntandu àë Cabanele,
 me sun vusciüu restà carche minüta
 suvra 'na roca pressu d'a Cupiëra,
 per gardà u cièlu tütu cin de stele.*

*M'ëru setàu pressu de 'na figheëra
 e a dùi passi gh'ëra 'n arcipressu
 che semigliàva 'na gran stätüa müta
 issà ben drita e fiëra vers'u cièlu.*

*E řu silènçiu ëra tantu belu
 ch'aviva, cuma per divin riflessu
 ün' armunìa, ün picenin bisbigliu
 cum'à l'aria brüjà da u gran suřgliu,
 e, a força de scutà, me semigliàva
 che chila stätüa drita me parlava,
 ghe parlavu ře cose ch'ëru au vřü
 e min me demandavu s'ëra vřü
 che puřivu capì řu so parlà.*

Ecoutez ce que disait la figuière
et ce que répondait son compère,
son compère qui était le cyprès :
« Je le vois bien, compère qui nous enseignes,
que tu arrives bien à faire quelque petit progrès
d'une année à l'autre pour monter plus haut...
mais, dis-moi un peu :
au lieu de monter tout d'une pièce,
pourquoi n'envoies-tu pas quelque belle branche
tout autour de toi ?
Tu ne me diras pas que la force te manque...
mais peut-être as-tu peur du vent ?... »
— « Tu veux rire, mon amie ! Si les oiseaux
qui viennent de Provence t'entendent,
va, ils t'en parleront avec expérience
de celui qui sait les garer du mistral !...
Ne t'étonne pas,
si je monte droit, comme j'ai toujours fait,
c'est pour imprimer
une grande vérité dans certaines têtes :
qui veut monter ne perde pas un pas,
qu'il ne s'arrête
même pas à regarder ce qui se fait en bas ! »

Les Moulins, 22 mars 1940.

Sentì çæ che dijiva řa figheřa
 e çæ che respundiva u so cumpà,
 u so cumpà che ęra ř'arcipressu :
 « Ru vidu ben, cumpà che ne fài schæřa,
 che tũ řu fài carche picium prugressu
 d'ün anu a l'äturu, per muntà ünschiü...
 ma dime ün pocu :
 ünvece de muntà tütu d'ün tocu,
 perchè nun mandi carche bela branca
 tüt'au vřu de tũ ?
 Nun me diřai che řa força te manca...
 ma forsci ài paüřa che řu ventu... »
 — « Ma te včei ride, amiga! Se te sentu
 ři aujeli che vegnu d'ün Pruvença,
 và, te ne parleřan cun spēřiènça
 de cü ři sà gařari dàu Mistràu!...
 Nun te stund,
 se muntu dritu, cuma ò sempre fàu:
 è per marcà
 üna gran veřità ün certe teste...
 cü včè muntà ünschiü, nun perda ün passu
 e nun s'arreste
 mancu a gardà çæ che se fà dabassu! »

I Muřin, 22 de Marçu 1940.

La Souris



De politique, autrefois,
on ne parlait guère à la maison,
mais je me souviens fort bien qu'étant enfant,
lorsque quelqu'un faisait l'éloge d'étrangers
qui venaient intriguer dans notre pays,
ma grand'mère disait en riant :
« Rappelez-vous l'histoire de la souris. »

Il y avait, paraît-il, une vieille femme
qui vivait heureuse chez elle ;
il ne lui manquait rien, ou presque rien,
peut-être aussi parce qu'elle se contentait
d'un bonheur très relatif :
en tous cas, elle avait le nécessaire,
et même, assez souvent, le superflu.
Elle passait ses jours, tranquille et sans soucis,
de la Circoncision à la Saint Sylvestre.
En tout et pour tout elle se plaignait d'un ennui :
une souris qui de temps à autre
venait lui ronger la croûte du fromage !

LVIII

A Ratita



*D'afari de pulitica, 'na vota,
nun se parlava gaire ün casa mèa,
ma me suvegnu prun che, da figlicè,
candu carcün laudava de strangèi
che vegnivu a brigà drünt' u paise,
me' màire-gran dijiva ün se ridendu:
« Suvegnive d'a stòria d'a ratita! »*

*Gh'èra, pärença, üna vèglia dona
che viviva beàta ün casa sòa;
nun ghe mancava ren o scàiji ren,
forsci tamben perchè se cuntentava
de üna certa relatività :
ün tüt'i casi aviva u necessäri
e finta, ben suven, ghe ne suvrava.*

*S'a passava tranchila e senç'afani
de řa Circuncisiun a San Silvestru;
ün tütu se plagniva d'ün fastidi :
üna ratita che d'üntantu üntantu
ghe rusigliàva a crusta d'u frumàgiu!*

Petit ennui ! Elle le comprenait bien...
et puis elle disait : « Eh ! Jésus-Marie !
ici-bas, il faut bien que tout le monde vive !
lorsqu'il y a de quoi... que celui qui possède répande
[autour de lui !
soyons larges et crions : à bas l'avarice ! » (37)
Mais on parla, on parla tellement de la souris,
qu'une voisine finit par lui prêter
un gros chat maigre pour l'attraper.

On n'a jamais su si le matou
attrapait ou n'attrapait pas les souris,
mais ce que tout Monaco a su,
c'est que le gros chat maigre s'est engraisé :
autre qu'une croûte de fromage !
Il ne fut pas long à vider la dépense
et à devenir le maître de la maison.
Il avait trouvé le royaume de Cocagne,
et, cela va sans dire, il s'y trouvait bien...
et il miaulait et il salissait et il vous griffait,
et gare ! si on cherchait à le faire sortir.
Qui dut se sauver, ce fut la vieille
en se mordant les doigts pour avoir cru
qu'elle pouvait se fier à un étranger...

Les Moulins, le 26 mars 1940.

*Piciun fastidi! řu capiva prun...
e pœi dijiva : « Eh! Gesũ Mařia,
aiçi fò ben che tũt'u mundu viva!
candu ghe n'è, che cũ ne à ne verse!
Sicimu larghi e crepe l'avaricia! »*

*Ma parla che te parla d'a ratita,
'na vijina à fenũ per ghe prestà
ũn grossu gatu magru pe' a ciapà.*

*Nun s'è giamài savũ se řu gatassu
ciapissa o nun ciapissa ře ratite,
ma çœ che tũtu Mũnegu à savũ
è che u gatassu magru s'è ũngrasciàu :
àtru che 'na crustita de frumàgiu!
nun è stàu gaire a vũà řa despinsa
e a se mite mestre de řa casa.*

*Ava truvàu řu regnu de Caucagna;
mancu da dũ, se ghe truvava ben
e gnaugnava e brũtava e te grifava
e gařa se ũn çercava d'u fà sorte.*

*Cũ à dũvũu scapà è stà řa vèglia
ũn se murdendu i di d'avè credũu
de puřè se fià a ũn strangè...*

I Muřin, 26 de Marçu 1940.

LIX

.....



Tu me donnes des baisers et tu absorbes toute ma vie
pour que je vienne t'aider
à digérer, à travailler...
peut-être à oublier une petite amie!

Mais tu n'écoutes pas ma voix
qui, tout doucement, veut te parler :
et même tu me jettes n'importe où
et tu sifflotes un petit air!

Penses-tu que je me taise pour cela ?
Ne fût-ce que d'un geste, je parlerai...
et peut-être un jour ou l'autre tu comprendras!

Vois, je me consume pour te dire :
tu ne trouveras ici-bas
que vanité, mon pauvre ami!

LIX

.....



*Me bàiji e me sciürbi řa vïta
perchè min vegne a t'agiütà
a digeři, a travaglià...
a ublià carche dunita!...*

*Ma pœi nun scuti a me' vujita
che ciancianin vœ te parlà:
me geti finta ùmpeřailà
e te scivoři ùn'ariëta.*

*Che min me tàije per ailò ?
Ren che d'ùn gestu parleřò,
forsci 'na vota u capiřai!*

*Gà, me cunsümu per te dï :
nun truveřai ùmpeřaiçi
che vanità, pòveru frài!...*

A Pierre ISNARD.

LX

Le Pinson et le Serpent



« La peur du danger est plus dangereuse
que le danger lui-même. »

Un pinson depuis peu sorti du nid
voletait tranquillement,
lorsqu'il voit là,
à quelques pas de lui,
un gros serpent enroulé
à la souche d'un pin déraciné.
C'était un gros serpent en vérité
et le pauvret avait bien entendu dire
que si un serpent regardait un oiseau
adieu l'ami !

« Le serpent lui lançait un petit regard
d'une certaine manière dégagée et pacifique,
et puis il l'appelait tout doucement.
Alors il l'attirait petit à petit,
en lui montrant à peine sa petite langue
et puis il le charmait

Au Sciù Pietru ISNARD.

LX

U Franghelu e a Biscia



« *Metus interpres semper in deteriora inclinatus.* »

Tit. Liv. Hist. XXVII, 44.

*Un franghelu, da pocu desniàu,
vuřutava tranchilu
candu te vide ailì
a pochi passi d'ilu,
'na grossa bìscia ünturtiglià
a řa ciùca d'ün pin desraijàu.
Eřa 'na grossa bìscia, ün veřità
e u meschinitu ava prun sentüu dì
che se 'na bìscia gardava 'n aujelu
adiu řu belu!
« Ra bìscia řu gardava 'na stissita
cun ün so fà spregiüdicàu e pàiju
e pèi ciancianinitu řu ciamava.
Aluřa ř'atřava adàiju, adàiju,
ün ghe mustrandu apina a so' lenghita
e pèi te ř'üncantava*

en sifflant... et il ouvrait la bouche...
et l'oiselet, mort de peur,
se jetait dedans, la tête la première ! »

Le petit pinson était sur la cime
d'un gros genévrier et peut-être le serpent
ne l'avait pas encore vu: pour sûr
rien qu'en volant, il se tirait d'affaire;
mais dans sa petite cervelle
il se leva aussitôt comme un brouillard,
ou comme une fumée très sombre,
où grimaçait le noir cafard
de la niaiserie qu'il avait entendu dire
par ses voisins...
des benêts plus peureux que lui !
Et ainsi pensa-t-il, le pauvre petit bout,
qu'il allait mourir et il restait là
cloué sur une branche à attendre
son mauvais destin
sans oser respirer !
Puis comme la mort ne venait pas tout de suite,
le pauvre malheureux tourne la tête,
à peine un tout petit peu
pour voir si la bête maudite
lui montrait déjà la langue ou ouvrait sa gueule béante,
et comme le serpent ne bougeait pas encore,
il pense vraiment qu'il a perdu la vue !
Alors l'épouvante le rend fou,
et, d'un coup d'aile il s'approche du serpent
pour voir s'il le voit ou s'il ne le voit pas:
il ne sait pas s'il doit pleurer ou rire,
il s'effare, bat des ailes et crie et tape du pied,

ün sciovùrandu,... e spařancava a guřa...
e l'aujelitu, mortu d'a paùra,
se ghe getava drüntu a testa prima!... »

U franghelotu eřa sciü a ċima
d'ün grossu cà e forsci a bìscia
nun ř'ava ancuřa vistu : de sügüřu
ren che 'n vuřandu, s'a passava liscia;
ma drüntu a so' piciùna ċervelota,
s'è sübitu levàu cuma ün garbin
o cuma ün fümü scüřu scüřu,
unde ghignava a nigra babařota
d'a nesciařia ch'ava sentüu di

dài sòi vejìn:

de minciunoti ciü pauřusi ch'ilu!

E cusci s'è pensàu, pòveřu grilu,
ch'andava a moře! e se ne stava ailü
ünciudàu sciü 'na branca a aspeřa

řu so marrü destin

ün nun ausandu mancu respiřa!

Pœi, cum' a morte nun vegniva lesta
řu pòveřu meschin viřa řa testa

apina 'na stissita,

per vide se řa bèstia mařadita

mustrava già řa linga o spařancava a guřa,
e cum' a bìscia nun bugiàva ancuřa,
ře pinsa propi d'avè persu a vista!

Aluřa řu spaventu u rende folu
e s'apressa d'a bìscia d'ün còu d'ařa
per vide se řa vide o nun řa vide:
nun sà se se ciuřa o se se ride
sciařata, sbate ë aře e cřia e pista,

pauvre petit cœur,
et petit à petit il descend
sans le vouloir,
vers le gros serpent et peu s'en faut
qu'en un instant il ne le touche.
Oh alors !
Alors oui que la mauvaise bête
n'avait vraiment plus qu'à ouvrir la bouche !
Mais par bonheur passe,
passe juste en volant par là
une vieille merlesse blanche...
Vite, en donnant un coup d'aile au pinson
elle lui dit: « Petit nigaud, mais enlève-toi donc de là
pour l'amour du Ciel !
et remercie bien Dieu que j'aie passé par là !
Ne sais-tu donc pas que, comme on le dit à Nice:
« La trop grande attention que l'on prête au danger
fait justement qu'on y tombe ! » (*)

Les Moulins, 7 décembre 1940.

(*) Nuncle Petu: *Armanac Nissart* 1937, page 116.

pòveŗu piciun chœ,
e a pocu a pocu caŗa,
cuma senŗa vuŗè,
versu řa grossa bìscia e pocu manca
che 'nt' ün mumintu nun ghe piche acolu!

Oh! aluŗa...

aluŗa sci, che řa bestiàssa
nun ava propi che da ièvre a guŗa!

Ma per furtüna passa,
passa ün vuŗandu propi ünpeŗaili,
'na vèglia merla giànca...

Lesta, cun ün còu d' aŗa sciü u franghelu,
ghe dije: « Piciun nesciu! Ma levatè d'aili
pe' amur d'u Cièlu!...

e rengràcia beŗ Dìu che min passissa!

Ma tü nun sài che cuma dinu a Nissa:
« Lu trou gros attension che si presta au dangier
fà giüstamen che li si tumba! » (*)

I Muŗin, 7 de Dicembre 1940.

(*) Nuncle Petu: *Armanac Nissart* 1937, page 116.

Le Rouge-Gorge et le Porceau



« Ne jetez pas vos perles
devant les porceaux. »

St Mathieu. VII, 6

Un porceau se trouvait dans une étable
où, depuis quatre mois, on l'avait mis à engraisser.
Un rouge-gorge de passage regarda
par la fenêtre de l'étable et voyant
cette pauvre bête, là à l'étroit,
lui dit : « Ami, si tu veux, je t'ouvrirai
la porte de ta prison et après je te montrerai
un chemin qui te mènera, si tu veux,
vers la liberté, à l'air pur
où on trouve l'eau fraîche et l'herbe verte
et les fruits savoureux ; là t'attendent
des compagnons et peut-être une compagne... »
— « Je n'ai que faire de tout cela,
répondit le porceau, en faisant une vilaine grimace ;
ici je vis dans l'abondance et je suis tranquille :
et si tu n'as pas autre chose à me dire,
laisse-moi dormir ou me vautrer ! » —
— « D'autres choses à dire, ?... Il y en aurait beaucoup,
réplique l'oiselet, tu pourrais

U Rigau e u Porcu



« Ne mittatis margaritas vestras
ante porcos... »

Sf. Matf. VII, 6

*Un porcu se ne stava drünt'ün stàgiu
unde da catru misi ɛra a ř'üngràsciu.*

*Un rigàu de passage s'è afaciàu
au fenestrun d'u stàgiu e ün vedendu
chila pòveřa bèstia ailì au strintu,
gh'à ditu : « Amigu, se tũ vœi, te drœvu
řa porta d'a prijun e pœi te 'mpařu
ün camin che te mine, se tũ vœi,
versu řa libertà, a l'ăria pũra,
unde gh'è l'ăiga frisca e l'erba verda
e a frũta savuřia: ailà t'aspĩru
de cumpagni e magařa 'na cumpagna... » —*

*— « Nun ò che fà de tũt'ailò d'ailì,
responde u porcu cun 'na brũta ghigna,
aiçì ò ř'abundança e sun tranchilu,
e se nun trovi àutru da me dì
lasciamè dorme o me reventuřa! » —*

*— « D'àutru da dì ?... ghe ne sarissa tantu...
repiglia ř'aujelitu... tũ puřissi*

dans la belle nature, faire quelque chose
comme font toutes les autres créatures,
afin de rendre le monde encore plus beau !
Il y en a qui peignent, qui chantent, qui sifflent,
il y en a qui sautent, qui font des cabrioles,
qui volètent, qui font des vire-voltes,
qui font de bonnes choses délicieuses,
qui distillent des couleurs, et des parfums
et même il y en a qui enterrent ce qui sent mauvais !
Tous travaillent pour gagner leur pain
et chacun vit pour sa famille.
Toi, excuse-moi si je me permets de te le dire, mon
comment peux-tu vivre là solitaire ? [cher ami,
Et si vraiment tu ne penses qu'à toi seul
méfie-toi de ceux qui t'engraissent :
ils te saigneront pour se faire des saucisses... »
— « Et qu'est-ce que cela peut me faire, répond le
[pourceau,
qu'on me mette à saler, quand je serai mort
ou qu'on me mette à rôtir ? Pauvre nigaud !
En attendant je mène la bonne vie...
Je te plains vraiment, car tu divagues,
sans même comprendre mon bonheur...
ou peut-être es-tu jaloux de me voir
me prélasser du matin au soir
sans aucun ennui, et manger et boire,
et trouver ma pitance toute cuite...
Va-t-en au diable, charogne de poète !... »

*Les Moulins, 6 décembre 1940,
jour de Saint Nicolas.*

*ünt'a bela natüra fà carcosa
cuma fan tüt'è àutre creatüre,
perchè sice ciù belu achistu mundu!*

*Gh'è cü pinta, cü canta, cü scivoŕa,
gh'è cü sàuta, cü fà de cabriòle,
cü vuŕota, cü fà de viŕavote,
cü fà de bone cose deliçiùse,
cü distila cuŕùe e cü parfümi
e finta cü suterra çàe che spüssa!*

*Tüti travàgliu per se gagnà u pan
e cadün vive per řa so' famìglia.*

*Tü, scüsa se t'u digu, càru amigu,
cuma pòi vive ailì, da sulitàri ?
E se daubon nun pinsi che a tü sulu,
marfiatè de chili che te 'ngràsciu :
te sagneŕan per se fà de sauçisse... » —*

*— « E cosa me pò fà, responde u porcu,
che me mitu a saŕà, candu sun mortu,
o me mitu a rustì ? Pòveŕu scemu!...
Aùŕa üntantu fagu a bona vita...
Te cumpatìsciu propi chè stravagni,
sença mancu capì řa me' furtüna...
o forsci sì gĩrusu perchè vidi
che min me sciàlu da matin a siŕa,
sença düsciün fastidi e màngiu e büvu
e trovu řa pitaŕça bela e choeta...
Ah! vatenè, carroga d'ün puèta!... »*

*I Muŕin, 6 de Dicembre 1940.
San Niculàu.*

LXII

.....



Dame Nature
me fit mélange :
odeur de rataille,
vol sans plumes.

Avec des ailes de peau
ni laides ni belles,
je ne vole pas : je volète
comme un diabolotin,
aux heures discrètes,
ni jour ni nuit.

Je ne chante ni ne crie,
je ne sais pas siffler,
pourtant mon nid
je sais l'égayer:
avec mes petites dents
je sais faire un petit bruissement
si gracieux
que les plus virtuoses
peuvent me porter envie!
Venez, si vous le voulez,
essayez bec ou gosier,
cymbale ou autre chose encore,
vous ne m'égalerez pas.

LXII



Madama Natüra
m' à fàu 'na mistüra:
audù de ratüme,
vuřà sença ciüme.
Cun d' aře de pele,
nin brüte nin bele,
nun vořu : vuřotu,
cum' ün diavulotu,
a d' uře discrete:
nin giürnu, nin ncete.
Nun cantu nin crü,
nun sò scivüřà,
ma püra u me nù
řu sò ralegrà:
cu' i mèi piciüi denti
sò fà 'n brüsigliētu
cusci graçiusitu
ch' i ciü aleventi
me ponu ünvidià!
Vegnì se vuři,
pruvè becu o guřa
cimbala o àtru ancuřa,
nun me referì!

LXIII

Le Flageolet et le Rossignol



G. Gozzi, Fab. XIII.

Un flageolet peint de riches couleurs et prétentieux,
disait un jour à un rossignol :

« Tu fais bien, compère, de rester caché
et de te vêtir comme un campagnard :
tu ne sais siffler qu'un seul air et moi j'en siffle deux

L'oiseau lui répondit : « Petit bêta, [cents ! »
tu n'es qu'un trou par où passe le vent.
Je suis habillé de futaine et tout petit,
et toi tu fais des embarras avec ton embouchure dorée,
mais mon sifflet je le siffle moi-même
et toi tu siffles ce qu'on te fait siffler ! »

LXIII

U Fifre e u Russignolu



*Un fifre sciařatiěru e pretenciùsu
dijiva, ün giürnu, a ün russignolu :
« Fài ben, cumpà, de te ne restà scusu
e de te veste cuma ün campagnolu :
scivoři ün ària sula e min dui çentu!... »*

*Gh'à respusu l'aujelu : « Bernardolu,
nun sì ch'ün tràu dunde passa de ventu :
sun cūrù de früstagnu e picenin
e tü sciařati cun ün buchìn d'ōru,
ma u scivuřelu m'u scivořu min
e tü scivoři çœ che te scivořu! »*

LXIV

Le Pauvre et le Riche



Je voudrais faire une jolie poésie,
une petite ballade ou un sonnet,
pour raconter l'acte de charité qu'un pauvre homme
accomplit pour l'amour de Dieu, à la porte d'une
[auberge.

Réduit à rien, mourant de faim,
il venait d'arriver là, le misérable,
au moment où le riche aubergiste faisait un ballot
de louis d'or, d'écus, d'argenterie :

il avait déjà chargé une grosse charrette
de toutes sortes de choses précieuses et il blasphémait
de ne pouvoir envelopper tout l'argent dans un chiffon.

C'était au moment de l'évacuation...
le mendiant à l'aubergiste qui le chassait
donna en souriant... sa besace...

Lodève, Samedi 10 Septembre 1939.

LXIV

U Poveru e u Ricu



*Vuscissa fà 'na bela puesìa,
'na picìuna balada o ün sunitu,
per dì d'a carità che ün puveritu
à fàu, pe' amur de Diu, a 'n' ustařia!*

*Necheřiu, afamàu a ř'agunìa,
gh'ěra giüstu arrivàu, řu meschinitu,
candu ř'oste ricun fava ün pachitu
de mařinghi, de scüi, d'argentařia :*

*ava degià cargàu 'na carretassa
d'ogni ben da se gode e giastemava
per frupà tropi sòu drünt'üna strassa.*

*Ēra d'u tempu de ř'evacüaçiun...
U mandian, a ř'oste ch'u scassava
gh'à dàu ün surridendu u so sacun...*

Ludeva, Sabu 10 de Settembre 1939.

LXV

.....



Je ne sais si tu l'as jamais remarqué :
je sors, en naissant, de là où tu entres mort !

.....

J'étais une perle blanche, toute petite,
qu'a enfouie, dans de la terre légère,
à la bonne lune, qui ?... Peut-être ma mère...
Mais moi de cela je ne m'en souviens guère.

.....

Je suis un et une en une seule personne :
une bestiole pacifique et petite.

Quand la rosée mouille mon chemin,
je m'en vais en glissant tout doucement,
toujours avec ma petite maison sur le dos,
et je me régale de peu : une couteline,
une feuille de fenouil, un pissenlit,
voire même un bon régal pris à ton jardin
ou un beau petit légume de ton potager...

.....

Je sors, en naissant, de là où tu entres mort !

LXV



*Nun sò se tū te ne sī mòi acortu :
sortu, ün nascendu, dunde ièntri mortu!...*

.....

*Eřu 'na perla giànca, picenina,
ch' à suterràu ünte de terra fina,
de bona lüna, cū ?... Forsci me' mòiře...
ma min d' ailò nun me suvegna gàiře.*

.....

*Sun ün e üna ün 'na sula persuna :
'na bestiòta pacìfica e piciùna.
Candu ř' aigàgliu bagna u me camin
me ne vagu ün sghiàndu ciancinin,
sempre cu ' a me' casita sciü d' a schina
e me sciàlu de pocu : 'na scrulina,
'na fèglia de fenùgliu, ün pisciarlin,
magara ün bon bucun d' u to giardin
o 'na bela ciantina d' u to ortu...*

.....

Sortu, ün nascendu, dunde ièntri mortu!

LXVI

A un Canari solitaire



A Mademoiselle X.

Il y en a qui éprouvent le besoin de passer la mer
et les continents, il faut qu'ils aillent, qu'ils aillent
qui sait où leur destin les pousse:
ils aiment la liberté et ils s'en donnent.

Toi, tu nais dans une petite cage
et dans ta vie tu n'as d'autre distraction
que de sautiller, à peine à peine
d'un perchoir à l'autre... dansant le « va et vient »...

Tout juste si on te donne à manger
et si un jour de liesse on n'a pas oublié
le pauvret qui ne faisait que chanter!

Mais, gloire à toi, pauvre petit martyr!
Ta petite voix met du soleil
même dans une ruelle obscure et triste!...

Nice, le 18 février 1940.

LXVI

A ün Canari sulitari



A Madumaijela X.

*Ghe n'è che fò che passu řa mařina
e i cuntinenti e vagu, vagu e vagu
cũ sà dunde řu so destin ři mina :
àimu řa libertà e se ne pagu.*

*Tü nasci ünt'üna gàgia picenina
e 'nt' a to' vita nun ài d'àutru svagu
che de sauteřelà, a pina a pina,
da ün barrun a l'àutru... u vegnu e vagu...*

*Ancuřa ben se te dan da mangià...
e 'n giùrnü de baldõria nun s'ubliu
d'u meschin che nun fava che cantà!*

*Ma viva tü, pòveřu picium christu!
řa to' vujita mite de suřigliu
finta drünt'ün carrùgiu scüřu e tristu!*

Niça, düjetu de Frevà 1940.

LXVII

O Beau Monaco !



O beau Monaco, jardin fleuri,
plein de parfums, plein de soleil,
la nature est si belle chez toi
que tu es vraiment l'étoile de la Riviera !

Nos ancêtres, sans chercher malice,
jouissaient en paix de tes délices :
ta mer petite et immense
qui leur parlait d'indépendance
et l'huile blonde des oliviers,
les fruits d'or des orangers
et toutes les fleurs de tes jardins.

Sur la mer, ton empire,
ô beau Monaco, en ce temps-là,
n'avait pas de limites : tu donnais l'exemple
des navigations... Mais du côté de la terre
tu n'as jamais porté la guerre :
tes frontières étaient couronnées
de milliers d'oliviers qui te parlaient
toujours de paix, et, lorsque le vent

O Belu Mùnegu !



*O belu Mùnegu, giardin sciurù
cin de parfümü, cin de suřigliu,
a to' natüra è tantu bela
che d'a Rivierà tü sà řa stela.*

*I nostri vegli, sença mařicie,
gudivu ün päije řë tõe deliçie :
a to' mařina piciüna e inmensa
che ghe parlava de 'ndependença
e l'œři biundu d'i auřivèi
e i früti d'oru d'i çitrunèi
e tüüt'è sciüre d'i tòi giardin.*

*Sciü d'a mařina i tòi cunfin,
o belu Mùnegu, de chili tempi
nun avu fin : davi ř'esempi
d'u navigà... Ma versu terra
nun äi giamài purtàu a gherra:
i tòi cunfin ř'üncurunavu
mil' auřivèi che te parlavu
sempre de päije e, cand'u ventu*

les peignait tout d'argent
et sifflait tout doucement
avec leurs ramilles un menuet,
c'était dans leur bruissement
comme une voix venue de Dieu qui disait :
« Sois modeste, garde secret
ton bien-être paisible et discret ! »

Les oliviers donnaient le bien-être,
mais tes jardins de citronniers
donnaient du travail et du pain à tous,
toujours couverts de fleurs et de fruits
que les grand'mères, les femmes, les fillettes
cueillaient agiles comme des abeilles,
au milieu des rires, au milieu des chants,
au milieu de la joie des cœurs en fête.

Et il y avait l'ombre de tes pinèdes,
des caroubiers et des figuiers
et les belles tonnelles de jasmins
pour les parties de campagne et les festins
qui distrayaient mieux qu'aujourd'hui
la grande famille de tes enfants.

De ce temps-là, comme il riait
le Pavillon lorsqu'il fleurissait
ta vieille Tour ! Il était sincère
dans sa joie : modeste et fier
de proclamer son indépendance
sans ambition ni morgue !
Il portait fier, sur la mer,
l'honneur de la belle race latine ;

te ři pintava tütu d'argentu
e scivuřava ciancianinitu,
cu' ë sòe brundìglie, ün minuìtu,
avivu prun, drünt' u brusìgliu,
cuma 'na vuje vegnüa da Diu:
« Sice mudestu, tegne segretu
řu to benstà pàiju e discretu! »

Davu u benstà ři auřivèi,
ma i tòi giardin de limunèi
davv travàgliu e pan a tütü,
sempre crüverti de sciüre e früti
ch'ë màire-gran, ë done, ë figlie,
cügliivu leste cuma d'abìglie
ün mesu ai ridi, ün mesu ai canti,
ün mesu â giòia d'i chëi festanti.

E gh'ëra l'umbra d'ë tòe pineře,
d'ë carrubëre e d'ë figheře
e ë bele tòpie de giassemin
pe' ë campagnate e ři festin
che demuřavu, mëgliu ch'anchëi,
řa gran famìglia d'i tòi figlicëi.

De chili tempi, cuma ridiva
řu Pavigliun, candu sciuřiva
řa vèglia turre! Èra sincereu
drünt'a so' giòia : mudestu e fiëru
de pruclamà ř'ündependença
senç' ambiçiun, nin preputença!...
Purtava fiëru, sciü d'a màina,
ř'unur d'a bela raça latina;

sur la Tour il ne se sentait vivre
qu'au souffle du mistral qui recueillait
sur la Provence des refrains
de harpes, de fifres et de tambourins,
et il s'égayait vif et joyeux
à la petite brise qui du Levant,
joyeuse et leste, portait vers la France,
plein de souvenirs et d'espoirs,
comme un chant de matines,
le souffle frais de la sœur latine.

Aujourd'hui, ô Monaco, on t'a bien changé !
Des joies paisibles de ton passé,
des délices de nos vieux,
il ne reste rien à nos yeux :
tes oliviers, on te les a brûlés,
tes frontières, on les a resserrées :
adieu, pinèdes et citronniers,
adieu, parfum des orangers,
adieu, bien-être qui satisfaisait nos vieux !...
Mais le soleil qui les enivrait
est toujours le même qui nous éblouit.
Ta mer rit et gronde
comme du temps que tu naviguais,
ô beau Monaco, et que tu étais ton maître ;
et le vieux Rocher conserve encore
tous les souvenirs du temps d'alors :
les vieux murs et les figuiers de Barbarie,
les vieilles portes et les remparts ;
il y a le Palais et ses tours
qui ne s'aperçoivent pas que le temps passe ;
le Drapeau qui joue au vent

*suva d'a Turre nun se scialava
ch'au mistralotu che recampava
sciù d'a Pruvença de riturneli
d'arpe, de fifri, de tambureli,
e sciařatava vivu e festante
a řa brijota che da Levante,
alegra e lesta, purtava 'n França,
cin de memòrie e de speřança
cuma ün cantu de matütina,
u friscu ařen d'a scè latina.*

*Anchœi, o Mùnegu, t'an prun scangiàu:
d'è giòie pàije d'u to passàu
e d'è deliçie d'i nostri vegli
nun resta ren ai nostri cègli :
ři auřivèi te ř'an brüjài,
i tòi cunfin ř'an resserrài :
adiu pineře e limunèi,
adiu parfümü d'i çitrunèi,
adiu benstà che i cuntentava!...
Ma řu suřigliu che ři 'nciucava
è sempre u meme che ne 'mbarlüga.
A to' mařina ride e ramüga
cuma d'i tempi che navigavi,
Mùnegu belu, e cumandavi;
e a vèglia Roca cunserva ancüřa
tante memòrie despœi d'aluřa:
i vegli barri e i carlevài,
ë vèglie porte e ři rampài;
gh'è řu Palaçi e řë sòe turre
che nun s'acorsu che u tempu curre;
u Pavigliun che giçèga au ventu*

est toujours le même qu'en onze cent
et le parfum de tes jardins,
ô vieux Monaco, je l'ai à Saint-Martin!...

O beau Monaco, jardin fleuri,
plein de parfums, plein de soleil,
la nature est si belle chez toi
que tu es vraiment l'étoile de la Riviera!

Les Moulins, 15 mars 1927.

LXVIII

.....



Je vous souffle tout doucement sur les yeux,
et puis je vous enveloppe dans mon manteau
et, en un moment, plus rapide que le vent,
j'emporte les innocents jusqu'au Ciel;
mais les canailles... ont à faire à moi...
je leur parle clair et les remplis d'épouvante!...

Je ressemble à la mort et sans moi
la vie ne pourrait guère durer,
parce que je suis le remède à tous les maux :
je donne réconfort et oubli... et aux malheureux
richesses, aux prisonniers liberté,
et je rends un fils perdu à son père et à sa mère...

*è sempre chilu d'u unze-centu
e řu parfümü d'i tòi giardin,
o vègliu Mùnegu, ř'ò a San-Martin!...*

*O belu Mùnegu, giardin sciurüu
cin de parfümi, cin de surìgliu,
a to' natüra è tantu bela
che d'a Rivierà tü sù řa stela!*

I Muřin, 15 de Marçu 1927.

LXVIII



*V'arínu sciü ři cegli ciancianin
e pœi ve frupu drünt'u me mantelu
e 'nt'ün mumintu, ciü lestu ch'u ventu,
portu ři inaucenti fint'au Cièlu;
ma řë canàglie... àn da fà cun min...
ghe parlu ciàřru... e ë iènciu de spaventu!...*

*Me semìgliu a řa morte e sença min
řa vita nün puřissa düra gaire,
perchè sun řu remedi a tüt'i mà:
dagu restořu e ubliu... e ai meschin
richisse, ai prijunèi řa libertà,
e rendu ün figlicè persu au pàire e a màire!...*

LXIX

Sonnet Monégasque



Que Dieu te donne une paix sans fin,
beau petit drapeau rouge et blanc, (38)
toi qui n'es jamais las de flotter joyeusement
sur ta citadelle baisée par le soleil.

Rien qu'en flottant joyeusement en plein soleil,
tu dis clairement à qui veut comprendre,
que la violence, les faibles eux-mêmes ne la craignent
quand Dieu les aide. (39) [pas,

Oh, plaise au Ciel qu'une bonne fois
tous les drapeaux du monde entier
puissent parler comme toi, qui es le plus ancien de tous:

la paix règnerait alors en tous lieux !
Mais que Dieu t'aide et que Sainte Dévote (40)
te maintienne debout sur notre Rocher !

Les Moulins, 14 mars 1939.

LXIX

Sunitu Munegascu



*Che pàije sença fin te daghe Idiu,
belu pavagliunotu rüssu e giòncu,
tü che de sciařatà nun sù mai stancu,
sciü d'a to' Roca baijà dàu suřgliu.*

*Ren che de sciařatà ben àu suřgliu
tü, a cü vòe capì, řu diji francu
ch'a viulença nun řa crignu mancu
ři picenin, cun ř'agiütu de Diu.*

*Oh fussa püřa che 'na bona vota
tüti ři pavagliüi d'u mundu üntregu
parlissu cuma tü che sù u ciü vègliu :*

*a pàije regneřissa ün cada lægu!
Ma Diu t'agiüte e che Santa Devota
te tegne dritu sciü d'u nostru Schcègliu!*

I Muřin, 14 de Marçu 1939.

LXX

Terza Rima



« La voix de celui qui parle dans le désert. »

Isaïe, XI, 5.

St Jean, I, 25.

Un oiselet chantait dans un lieu désert
et je lui ai dit : « Petit ami,
j'écoute bien volontiers ton concert,
mais pour sûr tu ne chantes pas pour moi...
et si c'est l'amour qui t'inspire, pauvre petit,
tu peux mettre ton flûteau dans ta poche:
ne vois-tu pas que dans ce lieu maudit
jamais personne ne te répondra ? »
Quand j'eus fini de parler, ce petit oiseau
reprit vite son chant,
mais en gazouillant, comme s'il avait
voulu me dire quelque chose et m'expliquer :
« Ne comprends-tu donc pas que si je voulais
chanter par intérêt ou par passion,
vraiment ce n'est pas ici que je chanterais ?
Sois bien sûr qu'en sifflant ma chanson,
je ne pense pas à l'ambition, ni même à l'amour...
veux-tu que je te le dise ? si petit que je sois,
j'essaye de chanter pour la gloire de Dieu ! »

Les Moulins, 17 février 1940.

LXX

Terça Rima



« Vox clamantis in deserto. »

Isaie, XI, 3.

S^t Jean, I, 23.

N' aujelitu cantava ünt'ün desertu
e min gh'ò ditu : « Amigu picenin,
scutu ben vürenteŕa u to cuņcertu,
 ma de sügüru nun canti per min...
e se l'amur t'ünspira, meschinitu,
te pòi mite ün burnaca u to tavin:
 nun vidi che 'n stu lægu maŕaditu
giamài düsciün nun te responderà ? »
Candu me sun taijüu, chil'aujelitu
 à lestu repigliàu řu so cantà,
ma 'n bisbigliàndu, cuma se avissa
vuscüü me dî carcosa e me spiegà :
 « Ma nun capisci che se min vuscissa
cantà per üntèressu o per passiun,
daubon nun è aiçi che canteŕissa ?
 Và che ün scivurandu a me' cançun
nun pinsu a ř'ambiçiun, nin mancu au nù...
Vcèi che t'u dighe ? Piciun cuma sun,
 prou a cantà per řa glòria de Diu!... »

I Muřin, 17 de Frevà 1940.

NOTES



- (1) Ce Collège français, établi dans la maison Vignalis (rue de Lorraine), qui fut ensuite le siège du Gouverneur Général de la Principauté, fut fondé en 1819 par Dom Sixte Cauvin, aumônier de l'armée sarde. Il devint aussitôt très florissant. Les élèves pensionnaires étaient au nombre de 60 à 70 et y venaient du Piémont, de Gênes, de Nice surtout, de France et de l'île de Sardaigne : des Anglais mêmes, qui passaient l'hiver à Nice, lui confiaient leurs enfants. Il fut fermé en 1836.
- (2) Créée par une ordonnance du 11 mars 1848, la garde nationale comprenait deux cents citoyens aptes au service et répartis en deux compagnies.
- (3) Saint-Martin, lieu-dit sur le Rocher de Monaco. Il doit son nom à une chapelle, dédiée à ce saint, qui y existait au XII^e siècle et dépendait de l'Abbaye de Saint-Pons de Nice.
Les jardins de Saint-Martin sont un vaste bosquet de pins surplombant la mer d'une cinquantaine de mètres.
- (4) « *Furmiguña cū-strintu* », nom monégasque de la fourmi à tête rouge, que les Provençaux appellent *levo-cuou* ou *levo-quiou* et les Sospellois *àuta-cū*. Le mot « *cū-strintu* » désigne également à Monaco les personnes avares. Cf. l'italien « *cacastecchi* ». (Voir note 11).
- (5) Saint Roman est un des saints les plus vénérés dans la région monégasque. Sa fête, 10 août, est l'occasion de festins populaires à Monaco, Menton, Nice, etc...
- (6) La Condamine, lieu-dit qui s'étend au bord de mer entre le Rocher de Monaco et celui des Spélugues.

Ma grand'mère, Dévote Crovetto, me racontait que « de son temps », les corbeaux venaient voler leur pain aux femmes qui cueillaient les olives dans la Combe des Salines ou aux Révoires et qu'ils enlevaient souvent aussi leurs morceaux de savon aux femmes qui lavaient au bassin dénommé « *A fonte* » et qui se trouvait à l'angle actuel de l'avenue de la Gare et de la rue de la Turbie.

Elle me disait également que pendant les hivers rigoureux, les loups venaient s'abreuver à ce même bassin.

Moi-même, lorsque j'étais enfant, j'ai vu maintes fois des corbeaux aux Révoires et aux Salines pendant l'hiver et, plus tard, j'ai eu très souvent l'occasion de tirer des renards en chassant lièvres et perdreaux sur les pentes de la Tête de Chien et du Mont-Agel.

Quant aux loups, je me souviens fort bien en avoir découvert des traces toutes récentes sur la neige, en août 1905, au Col de Fenestrelle, entre le Praïet et le Vallon des Ruines, dans le Massif de l'Argentera, et le guide du C.A.I., Demicheli, d'Entraque, qui était avec moi, me déclara qu'on voyait assez souvent de ces bêtes dans les environs. En outre, il y a de cela une trentaine d'années, alors que je chassais, un jour d'hiver, à Sospel, il m'a été assuré que pendant la nuit précédente, qui avait été particulièrement froide, des loups étaient venus jusqu'aux abords de l'abattoir.

Déjà, ces histoires de loups paraîtront invraisemblables à mes concitoyens d'aujourd'hui. Peut-être ignorent-ils que ces animaux féroces étaient particulièrement nombreux dans notre région au siècle passé. J.-B. Verany dans sa *Zoologie des Alpes-Maritimes*, relate, en 1862, que les frères Isoart de Clans apportèrent à eux seuls, à l'Intendance de Nice, plus de cent cinquante loups et une centaine de lynx, pour toucher les primes alors allouées par le Gouvernement Sarde : 75 livres pour une louve, 50 pour un loup, 10 pour un louveteau. Dans un article publié dans l'*Armanac Nissart* de 1934, M. Pierre Isnard nous apprend que, de 1840 à 1850, les forêts de Breil, les montagnes et les hautes vallées de la Roya et de la Vésubie, étaient envahies par les loups qui s'attaquaient journellement aux hommes et aux animaux domestiques. Les Municipalités durent recourir à des chasseurs spécialisés qui en tuèrent un grand nombre. D'après le même auteur, il y en avait encore quel-

ques-uns à Touët-de-Beuil et à UteUe, en 1870, et les derniers furent aperçus, en 1906, dans le Comté de Nice, d'où ils s'en allèrent vers l'Argentera.

- (7) Les Révoires, lieu-dit au Nord-Ouest de la Condamine.
- (8) Le Mont Agel, 1.095 m. d'alt., domine la Principauté. Virgile semble le mentionner au vers 830 du VI^e livre de l'Enéide :
« Aggeribus socer Alpinis atque arcè Monœci
descendens, gener adversis instructus Eois. »
- (9) Les Salines, lieu-dit le long de la frontière Ouest de la Principauté.
- (10) Peïra-Cava, localité des Alpes-Maritimes, à une quarantaine de kilomètres de Monaco.
- (11) La traduction littérale de « se n'andà ün brodo de lasagne » serait : « se fondre en bouillon de lasagnes », de nouilles.

Il est superflu de relever à ce propos que de nombreuses expressions régionales, qui trouvent d'ailleurs leur correspondant dans la langue italienne, ne sont guère traduisibles directement en français. Ainsi l'expression qui nous a valu cette note correspond à l'italien « andare in brodo di giùggiole » (jujubes) ou encore « andare in brodo di sùcciole » (châtaignes bouillies).

L'expression que l'on trouvera plus loin (fable XI) « ã tirà verde », correspond à l'italien « essere al verde », se trouver sans le sou.

- (12) « L'exclusive » était le monopole du commerce des blés et farines et de la vente du pain, que le Prince Honoré V avait donné, en 1816, à un certain Chapon, de sinistre mémoire. Les vieux Monégasques se souviennent encore d'avoir entendu leurs grands-parents fredonner, en maudissant, le refrain : « A bas Chapon cette canaille — qui nous fait manger du son et de la paille... »

Ce triste monopole, qui fut la source de bien des misères pour les habitants de la Principauté, ne cessa qu'avec la mort d'Honoré V, en 1841, après avoir pesé vingt-cinq ans sur le pays. Ce fut une des causes qui amenèrent la séparation de Menton et Roquebrune, qui commencèrent par se déclarer villes libres, le 21 mars 1848 et furent finalement annexées à la France avec le Comté de Nice, le 15 avril 1860.

- (13) Gorbio et Sainte-Agnès, villages situés en amont de Menton.
- (14) Une très ancienne tradition exige que la veille de la Saint Jean (le 23 juin), un grand feu de joie soit allumé, au commencement de la nuit, sur la place du Palais de Monaco. Les habitants du Rocher y apportent le bois, et le feu y est mis par les plus hautes autorités au moyen de torches que des valets du Prince apportent tout allumées de l'intérieur du Palais.
- (15) Ramingàu, lieu-dit situé entre Roquebrune et Monaco.
- (16) Le Mont Agel (voir note 8), les Bustagnes, la Condamine, la Tête de Camp (Tête de Chien), Costaplana, les Spélugues, lieux-dits aux environs de Monaco (le Rocher des Grimaldi).
- (17) Cela n'est pas une métaphore. En creusant le tunnel du grand collecteur, sous le Rocher de Monaco, nous avons trouvé une zone de calcaire cristallisé qu'aucun acier n'a pu perforer. Il a fallu brûler la pierre au moyen du chalumeau, avant de l'attaquer avec les perforieuses, par tranches successives.
- (18) L'anémone de mer, que l'on appelle en monégasque « *barbaïrœra* », est l'*anthea cereus*, que l'on nomme en Provence « *ourtigo de mar* » (ortie de mer), en niçois et en mentonasque, « *rüsteghet, rüsteghete* » et en vintimillois « *rüsteghelu* ». Elle constitue un mets régional exquis lorsque, bien lavée dans l'eau de mer, pour éliminer toute parcelle de gravier ou de sable, on la fait frire dans de la bonne huile d'olive et on l'assaisonne du jus d'un citron cueilli à l'arbre.
- (19) Le « *gianchitu* » ou pour mieux dire les « *gianchiti* », que l'on traduit vulgairement par « blanquettes », sont de minuscules poissons de différentes espèces, que l'on pêche en février-mars. On les appelle « *bianchete* » à Menton et « *nounat* » à Nice. Il y a lieu de remarquer que ce ne sont pas de petits alevins ou « *neo-nati* », comme on le croit généralement, mais bien des petits poissons appartenant à des espèces minuscules (*gobius albus*, *gobius pusillus*, *gobius minutus*, *gobius pellucidus*, *aphia meridionalis*).
- (20) Les poutines sont des alevins surtout d'anchois et de sardines.

- (21) La « *cossa* » (en niçois et en mentonasque « *cuòssa* »), est une espèce de calebassier dont les fruits « *cosse* » (*cuòsse* en niçois et en mentonasque), sont utilisés par les paysans de notre région pour prendre les engrais liquides (« *büvairun* » en monégasque) et fumer les plantes ; les blanchisseuses les emploient aussi pour prendre le lessif (« *lescìa* », en monégasque).
- (22) Saint Philippe, le 1^{er} mai ; Saint Jean, le 24 juin.
- (23) Mistral (*Trésor du Félibrige*) traduit par « voler de-ci, de-là, voltiger, rôder alentour, le provençal « *tourdouleja* », qui correspond au monégasque « *turduřesà* ». Ce verbe régional qui vient du mot latin « *turdus* » = grive (*turdu* en monégasque et *tourde* en provençal) exprime l'action, le jeu de la grive, lorsqu'elle rôde autour de l'olivier chargé d'olives, ou autour d'un coin de vignes, et y revient de temps en temps pour y trouver sa pâture.
- (24) C'est une expression courante à Monaco de dire qu'une chose, une affaire, une personne même, est restée « *tacà á schina* » (attachée à l'échine), lorsque l'on ne parvient plus à s'en débarrasser.
- (25) Je traduis Phébus (Apollon) par Abellio, car quelques auteurs pensent que le dieu Abellio, vénéré par les Ligures et les Gaulois (cf. la Tour d'Abellio, près de Monaco, le Col de l'Abellio, dans la vallée de la Roya, etc., et les inscriptions du Comminges et de la région de Luchon), n'était autre que l'Apollon des Grecs et des Romains. D'autres pensent que le culte de l'Abellio ligure est antérieur à l'arrivée des Romains et des Grecs.
- (26) A Monaco « le Palais » désigne exclusivement le palais princier.
- (27) La « canonnière » est l'ancienne batterie située au nord de la Place du Palais, à l'extrémité de l'actuelle rue des Remparts. Elle surplombe la Rampe Major et commande la Condamine et le Port et fait partie des grands travaux de fortification exécutés par ordre d'Antoine I^{er}, entre 1706 et 1713.
- (28) Le « reste »... sous-entendu, fait notamment allusion à l'horrible supplice, très courant autrefois, parmi les gens des écuries et les domestiques du Palais, qui consistait à tremper dans le pétrole les rats pris vivants dans

les ratières et à leur mettre le feu à la queue avant de les lâcher parmi la valetaille.

- (29) Il s'agit des « fougasses monégasques » qui constituent la friandise nationale de rigueur dans toutes les agapes joyeuses ; en voici la recette :

Pétrir du levain avec un kilo de farine environ et un demi-litre de mélange tiède composé de vin blanc, fleur d'oranger, rhum, cognac, anisette, huile et beurre ; ajouter du sucre en poudre et des grains d'anis vert. Quand la pâte est bien travaillée, la laisser reposer toute une nuit bien enveloppée et à une douce température. Le lendemain matin, l'étaler bien mince sur des plaques beurrées, garnir d'amandes douces émondées et de petits bonbons à l'anis, rouge et blanc (*fenugliti*) ; saupoudrer de sucre et mettre au four. Après cuisson, asperger d'eau de fleur d'oranger et saupoudrer à nouveau de sucre.

- (30) Sautereau = sauterelle, admis à l'Académie en 1614 et supprimé en 1718 (Dictionnaire général de la Langue française de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas).
- (31) Proverbe monégasque.
- (32) Jeu de mots intraduisible : on appelle dans la région « *maraviglie* » : merveilles, les oranges ou les citrons qui ont une forme curieuse ou anormale.
- (33) Martin Piagio, poète génois (1774-1843), publia, à partir de 1815, un « *Lunario del Signor Regina* », almanach, qui, en 1881, existait encore, grâce à de vaillants continuateurs comme Casaccia, Pizzorno et Farina.
- (34) Au sujet de « la lièvre », « la figuière », etc., voir la préface, page 10.
- (35) Le Col des Cabanelles, lieu-dit aux environs de Monaco, au Nord du Mont-Agel.
- (36) La Coupière, lieu-dit entre Roquebrune et Gorbio.
- (37) Ces trois vers sont trois proverbes monégasques.
- (38) Le drapeau monégasque. Le même drapeau n'a pas cessé de flotter sur le Rocher de Monaco depuis que les Grimaldi de Gênes s'y installèrent le 6 juin 1215 (Cf. Labande, Histoire de Monaco). C'est donc le plus ancien des drapeaux des nations de l'Europe.

(39) « *Deo juvante* », devise des Grimaldi, princes de Monaco.

(40) « Sainte D evote », patronne de la Principaut e de Monaco.

(41) Il y a à peine une cinquantaine d'années, toutes les vieilles familles du terroir qui habitaient le Rocher, avaient dans la campagne monégasque une maison où elles passaient l'été. Les quartiers du Ténao, de la Rousse et des Moulins étaient particulièrement appréciés en raison de la fraîcheur qui y régnait. De plus, l'eau d'arrosage qui y coulait en abondance permettait la culture de magnifiques jardins, riches de toutes sortes de fruits et de légumes savoureux.

Ainsi, la villa que j'habite actuellement n'était autre que la résidence d'été de ma Grand'Mère et, dès le printemps, nous quitions la maison du Rocher pour venir « aux Moulins », car le nom de Monte-Carlo, imposé par une ordonnance du 1^{er} juin 1866, au quartier des Spélugues et à ses abords, n'était pas encore d'usage courant chez les autochtones.

Ce nom de « Moulins » était donné au quartier depuis un temps immémorial, à cause des nombreux moulins qui s'y trouvaient et qui étaient actionnés par l'eau provenant des sources de la Noix, de Fontdivina et du Bustagne. Lorsque les moulins ne l'utilisaient pas, cette même eau était amenée par les canaux communaux aux campagnes voisines qui en disposaient selon leur droit pendant des heures déterminées, sous le contrôle d'un préposé communal.

Pendant ma jeunesse, il y avait encore quatre moulins dans le quartier, ceux de la Noix, de la Scaglia, de la Marra et du Bricoul , qui travaillaient toute la saison d'hiver au broyage des olives, mais au siècle pr c dent, ils y étaient bien plus nombreux. Un document de 1793, que M. Louis Canis, secrétaire archiviste de la Mairie, a bien voulu me communiquer, cite les moulins qui fonctionnaient à cette époque : cinq moulins à huile — ceux du « Camin », du « Pert ju », du « Mesu », de la « Mar na », de la « Nuje » — et quatre moulins à farine — ceux de la « Sca a », du « Bricul  », le « N vu » et celui de la « Sc glia ». — Ils étaient tous échelonnés le long du vallon nommé précisément des Moulins, depuis la frontière monégasque jusqu'à la mer. Vraisemblablement, le moulin « N vu », appelé par la suite de « la Marra », ceux du « Bricul  », et de la « Sc glia » furent adaptés à la mouture des olives, puisque les gens de mon âge les ont vus servir comme tels. Des personnes un peu plus âgées que moi ont vu

encore à l'état de ruines, vers 1875, le « *Defiçi àtu* » — situé en territoire turbiasque, immédiatement en amont de celui de la Noix — et ceux du « *Pertüju* » et de la « *Mařina* », tandis que fonctionnait encore le moulin du « *Camin* », qui était en bordure du chemin de Menton, à l'emplacement de l'abreuvoir actuel, sur la place des Moulins, en plus des quatre que j'ai vu moi-même travailler.

Aujourd'hui, la plupart de nos riches oliveraies ont cédé la place aux constructions et le moulin de la « *Marna* », équipé à l'électricité depuis 1938, suffit à triturer les olives du pays. Les beaux arbres fruitiers, les jardins potagers, les agréables séjours d'été ont disparu aussi et les eaux vives de nos sources s'en vont à la mer, sans profit pour personne.

Je disais plus haut que le nom de « Moulins » est donné depuis un temps immémorial au quartier que j'habite. Il en est de même des noms des quartiers voisins : les Spélugues, le Carnier, la Costa, la Rousse, le Ténao, etc., qui appartenaient anciennement au territoire de la Turbie. Ils sont cités, en effet, dans les plus vieux documents recueillis aux Archives du Palais de Monaco. Un texte de 1078, relatif à la fondation de l'ancienne église Sainte-Marie du port de Monaco, fait mention de pièces de terre : « *optıme terre ad campum del Molinet* » et « *al Carner* ». Un autre document du 8 août 1269 parle des « *ortorannos* » qui cultivaient « *quondam peciam terre irroratam, in territorio Turbie, loco ubi dicitur ad Molendinis* ». Et déjà à cette époque existaient plusieurs moulins, celui de la Noix notamment, car il est mentionné dans un acte du 29 octobre 1301, relatif à la vente d'une pièce de terre, « *loco ubi dicitur ad Mollendinum de Nupce* ».

Le lieu dit « la Costa » figure sur un acte du 22 octobre 1278 : « *in territorio Turbie loco ubi dicitur Costa* ». Celui de « la Rousse », sur un acte du 13 février de la même année, « *terram aggregatam ficibus et vineis positam in territorio Turbie loco ubi dicitur ad valonem de Rubea* ». « Le Ténao » figure dans un acte du 21 janvier 1292 : « *terram gerbam sitam in territorio castri de Turbia, loco dicto lo Tenat* ». Quant au nom des « Spélugues » nous le trouvons dans un règlement établi, le 28 mai 1324, entre les gens de Monaco et ceux de la Turbie pour la pêche : « *in loco dicto Espeluca* ».

TABLE DES MATIÈRES

de la Première Partie

(FABLES ET DEVINETTES)



	PAGES
Préface	7
Au lecteur	13
I Félibrige (sonnet)	20
II Entre nous (sonnet)	22
III La fable du bouc et du renard	24
IV L'homme (Réponse d'Edipe au Sphinx)	28
V La cigale et la fourmi... et le rouge-gorge	30
VI La mouche	44
VII Le renard et le corbeau	46
VIII La cendre.. .. .	56
IX La grenouille et le bœuf	58
X La neige	60
XI La fable des deux mulets	62
XII L'écho.. .. .	66
XIII La tortue et les deux grues	68
XIV La figue de Barbarie	76
XV Le châtiment de la chenille.. .. .	78
XVI Le chemin	84
XVII La queue du renard	86
XVIII Le temps	90
XIX La crevette et le crabe	92

INDICE

d'a Prima Parte

(FORE E DEVINELI)



		PAGES
	<i>Préface.</i>	7
	<i>Au lecteur..</i>	13
I	<i>Felibrige</i>	21
II	<i>Untra nài</i>	23
III	<i>A fôra d'u bicu et d'a vurpe</i>	25
IV	<i>L'omu</i>	29
V	<i>A cigařa, a furmîguřa e u rigău</i>	31
VI	<i>A musca</i>	45
VII	<i>A vurpe e u crovu..</i>	47
VIII	<i>A çine.</i>	57
IX	<i>A granùglia e u bæ'</i>	59
X	<i>A neve</i>	61
XI	<i>I dùi mü</i>	63
XII	<i>U retron</i>	67
XIII	<i>A tartüga e řë dùe grüe</i>	69
XIV	<i>A figa da môri</i>	77
XV	<i>U castigu d'a tořa</i>	79
XVI	<i>U camin</i>	85
XVII	<i>A cùa d'a vurpe</i>	87
XVIII	<i>U tempu</i>	91
XIX	<i>U gambařu e a grita</i>	93

XX	La lune	94
XXI	Le cornet et l'anémone de mer	96
XXII	La lumière	98
XXIII	La noix et l'avocat	100
XXIV	La mère-poule	106
XXV	Le pourceau et les deux ramiers	108
XXVI	Le calebassier et le poirier	112
XXVII	L'horloge du Palais	116
XXVIII	L'un veut un bonbon... et l'autre une chique	118
XXIX	Le renard et le masque	122
XXX	La fumée	124
XXXI	La petite rate et sa mère	126
XXXII	Les jours de la semaine	130
XXXIII	Le jeune rat et le chat	132
XXXIV	La câblière	134
XXXV	La fourmi et le grillon.. .. .	136
XXXVI	L'ombre	138
XXXVII	La leçon de la tortue (sonnet)	140
XXXVIII	Petit torrent de montagne (sonnet).. ..	142
XXXIX	La fable du loup et de l'agneau	144
XL	Le jour	146
XLI	Le coq et les perles	148
XLII	L'œuf.. . . .	150
XLIII	L'olivier	152
XLIV	La cloche.. .. .	154
XLV	Les deux voleurs et l'ânesse	156
XLVI	Le renard et les raisins	158
XLVII	Les deux rats	160
XLVIII	Le grillon et le sautereau (sonnet)	166
XLIX	La nuit	168
L	Le lièvre et le chien	170
LI	La mer	172
LII	Le pin et l'oranger.. .. .	174
LIII	Le singe et le petit lapin	176

XX	<i>A lüna..</i>	95
XXI	<i>U curnitu e a barbaïrœra</i>	97
XXII	<i>A lüje</i>	99
XXIII	<i>A nuje e l'avucatu..</i>	101
XXIV	<i>A ciòssa</i>	107
XXV	<i>U porcu e i dui favardi</i>	109
XXVI	<i>A cossa e u pürüssè</i>	113
XXVII	<i>U relœri d'u Palaçi</i>	117
XXVIII	<i>Cü vœ' 'na ciapelita e cü 'na cica</i>	119
XXIX	<i>A vurpe e a màscaïa</i>	123
XXX	<i>U fümü</i>	125
XXXI	<i>A ratita e a vèglia rata..</i>	127
XXXII	<i>I giurni d'a semana</i>	131
XXXIII	<i>U ratitu e u gatu</i>	133
XXXIV	<i>A bàuda</i>	135
XXXV	<i>A furmiguïa e u grilu cantàrelu..</i>	137
XXXVI	<i>L'ombra</i>	139
XXXVII	<i>A dutrina d'a tartüga</i>	141
XXXVIII	<i>Ruglianita muntagnola..</i>	143
XXXIX	<i>U luvu e ř'agnelu</i>	145
XL	<i>U giürnu</i>	147
XLI	<i>U galu e ē perle</i>	149
XLII	<i>L'œvu..</i>	151
XLIII	<i>L'aurivè.</i>	153
XLIV	<i>A campana..</i>	155
XLV	<i>I dùi ladri e a soma</i>	157
XLVI	<i>A vurpe e l'üga</i>	159
XLVII	<i>I dùi rati</i>	161
XLVIII	<i>I dùi grili</i>	167
XLIX	<i>A nœte</i>	169
L	<i>A levre e u can</i>	171
LI	<i>A mãina</i>	173
LII	<i>U pin e u çitrunè</i>	175
LIII	<i>A munina e u lapinotu..</i>	177

LIV	Le lion roi	178
LV	Le lion et la lièvre	182
LVI	Le soir.	184
LVII	La figuière et le cyprès	186
LVIII	La souris	190
LIX	La cigarette parle (sonnet).. .. .	194
LX	Le pinson et le serpent	196
LXI	Le rouge-gorge et le pourceau.. .. .	202
LXII	La chauve-souris	206
LXIII	Le flageolet et le rossignol.. .. .	208
LXIV	Le pauvre et le riche (sonnet)	210
LXV	L'escargot... .. .	212
LXVI	A un canari solitaire (sonnet)	214
LXVII	O beau Monaco	216
LXVIII	Le sommeil	222
LXIX	Sonnet monégasque (sonnet)	224
LXX	Terza rima.	226
	Notes	228
	Table des Matières.	236
	Errata	242



A paraître ultérieurement :

Deuxième Partie : "CHANSONNETES ET LÉGENDES "

Troisième Partie : "MISCELLANEA "

LIV	<i>U liùn re</i>	179
LV	<i>U liùn e a levre</i>	183
LVI	<i>A sīra.. .. .</i>	185
LVII	<i>A figheŕa e ř'arcipressu</i>	187
LVIII	<i>A ratita</i>	191
LIX	<i>Parla řa sigarīta</i>	195
LX	<i>U franghelu e a bīscia</i>	197
LXI	<i>U rigàu e u porcu</i>	203
LXII	<i>A ratapignata</i>	207
LXIII	<i>U fifre e u russignolu</i>	209
LXIV	<i>U poveŕu e u ricu</i>	211
LXV	<i>A limaça</i>	213
LXVI	<i>A ün canaři sulitaři</i>	215
LXVII	<i>O belu Mùnegu</i>	217
LXVIII	<i>U scœnu</i>	223
LXIX	<i>Sunitu munegascu</i>	225
LXX	<i>Terça rima.</i>	227
	<i>Note</i>	228
	<i>Indice.. .. .</i>	237
	<i>Errata</i>	242



Per candu Diu vurà :

Secunda Parte : "CANÇUNITE E LEGENDE"

Terça Parte : "MESSCIÛME"

ERRATA

Page 16, ligne 30, lire	<i>schcègliu</i>	au lieu de	<i>schægliu</i>
» 16, » 35, »	<i>vügnüu</i>	»	<i>vügnüu</i>
» 23, » 1, »	<i>figlicèi</i>	»	<i>figlicè</i>
» 33, » 1, »	<i>furmìguřa</i>	»	<i>furmìguřà</i>
» 34, » 17, »	<i>grec</i>	»	<i>Grec</i>
» 35, » 14, »	<i>â bona</i>	»	<i>a bona</i>
» 35, » 17, »	<i>gregu</i>	»	<i>greçu</i>
» 65, » 7, »	<i>ciü</i>	»	<i>ciü</i>
» 65, » 15, »	<i>ciü</i>	»	<i>ciü</i>
» 85, » 19, »	<i>gàgna</i>	»	<i>gagnà</i>
» 105, » 14, »	<i>sciü</i>	»	<i>sciü</i>
» 187, » 8, »	<i>fiëra</i>	»	<i>fieřa</i>
» 187, » 9, »	<i>silènçiu</i>	»	<i>silençiu</i>
» 193, » 11, »	<i>à</i>	»	<i>a</i>
» 213, » 11, »	<i>cu'</i>	»	<i>cun</i>

Page 48, les lignes 17 et 18 ont été interverties.

Il faut lire :

« ...et il remerciait du fond du cœur le hasard
qui l'avait fait descendre vers la mer. »

Ainsi que je l'indiquais à la page 16 je m'étais proposé, pour faciliter la lecture du monégasque, de marquer l'accent tonique dans les mots contenant deux voyelles consécutives non diphtonguées et formant deux syllabes distinctes. Poussé

par ce même désir, il m'est arrivé souvent, dans cette brochure, de marquer également du signe de l'accent tonique la voyelle forte de la diphtongue dans des mots monosyllabiques.

Au moment où se termine l'impression du texte je m'aperçois qu'il peut en résulter une confusion entre des monosyllabes verbaux qui, d'après la règle indiquée (p. 16), doivent toujours être accentués, et des monosyllabes non verbaux ; de plus, cela risque de gêner la lecture correcte du vers.

Je demande au lecteur de vouloir bien me pardonner cette inconséquence de notation que je me propose d'éviter à l'avenir.



Achévé d'imprimer
sur les presses des Maîtres Imprimeurs
Frey et Trincheri,
à Nice, le 30 Avril 1941.



Edition EGC

Achévé d'imprimer en mars 2026 sur les presses de


MULTIPRINT
3, RUE DU GABIAN

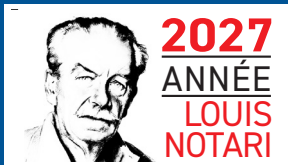
 **IMPRIM'VERT®**



Ce texte, édité pour la première fois en 1941 et ici reproduit en fac-similé, constitue le dernier ouvrage imprimé de Louis Notari en langue monégasque. Il s'agit d'un recueil de fables et de devinettes en vers destiné à la jeunesse. L'intention de l'auteur était double : d'une part, comme à son habitude, laisser un témoignage écrit du monégasque tel qu'il était parlé par les anciens habitants de la principauté, avant le lancement des enquêtes dialectologiques menées par Raymond Arveiller dès la première moitié des années 40 ; d'autre part, s'adresser aux enfants, considérés comme les garants de l'avenir d'une langue qui, déjà à cette époque, semblait menacée de disparition. Les *Bülüghe munegasche* furent en réalité conçues comme la première partie d'un projet plus vaste, structuré en plusieurs volumes. La seconde section, demeurée inédite du vivant de l'auteur et intitulée *U libru d'i aujeli*, a été publiée en 2025 en tant que titre inaugural de la présente collection.

Stefano Lusito (Gênes, 1992) est docteur et chercheur en linguistique et littérature ligures, domaines auxquels il a consacré de nombreux essais et articles parus dans des revues italiennes et internationales ainsi que dans des ouvrages collectifs. Il est l'auteur d'un dictionnaire italien-génois, d'une monographie metalexigraphique sur la langue génoise, de plusieurs volumes consacrés aux œuvres de la littérature génoise ; il est aussi l'auteur d'une *Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque* et d'un *Lexique de la faune marine en langue monégasque. Étude étymologique et de comparaison avec les équivalents lexicaux des parlers voisins*, ces deux ouvrages étant parus en 2024. Stefano Lusito est membre de l'Académie des Langues Dialectales.

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation des Frères Louis et Max Principale.



Editions EGC - Mars 2026

ISBN
978-2-487557-10-9



Prix : 25 €